

Book I.

HISTOIRE
DE LA
REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES,

Dans les Années 1647 & 1648.

Par Mademoiselle DE LUSSAN.

TOME TROISIEME.

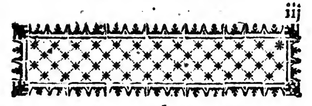


A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



SOMMAIRES

Du troisiéme Tome.

LIVRE SEPTIE'ME.

LIVRE HUITIE'ME.

LIVRE NEUVIE'ME.

Fin des Sommaires du troiſiéme Tome.



HISTOIRE



HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 & 1648.

LIVRE VII.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze. Le 17 Novembre.


ON n'étoit qu'au troisiéme jour de l'arrivée du Duc de Guise. Ce qu'il avoit fait en deux étoit surprenant. Personne n'avoit jamais employé si peu de tems avec un succès si rapide. Personne

1647. aussi n'avoit tant de feu ni d'activité que ce Prince. En sortant de la Cathédrale, il alla dîner chez Anneze. Après le repas, il alla remercier le Cardinal; de là il fut visiter les postes, voir les Magazins & se faire donner un état de tout ce qu'il y avoit.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

De retour au Tourjon, le Duc tint un grand conseil où assisterent les Magistrats de la Consulte, ceux du Corps de Ville & tous les Officiers militaires. On y agita les mesures qu'on devoit prendre pour les besoins des habitans & pour la défense de la Ville. L'affaire des vivres, comme la plus importante, y fut traitée la premiere. Il y avoit abondance de toutes sortes de denrées, excepté du pain. Il fut convenu qu'on acheteroit du bled dans tous les Ca-

Le Duc tient un grand conseil.

Mem. de Guise. l. 2.

zals voiſins juſqu'à ce qu'on pût ouvrir les paſſages. 1647.

Les fonds manquoient : le Duc donna pour cet emploi les 40000 livres qu'il avoit apportées en or. On parla enſuite de la poudre dont il n'y avoit preſque plus à tous les poſtes. Le Duc ordonna à Falco, Général de l'Artillerie de prendre, lorſqu'elle ſeroit arrivée, celle qu'il avoit achetée à Rome, d'en donner deux milliers à Anneze pour le Tourjon, d'en diſtribuer ce qui étoit néceſſaire pour les autres poſtes & de garder ſoigneuſement le reſte dans les Magaſins ſans en diſpoſer, que ſuivant l'ordre par écrit du Prince.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Heureuſement les treize felouques ſur quatre deſquelles étoit cette poudre, arriverent le ſoir même au Port de Na-

1647. ples, & avec elles tous les Officiers qui avoient suivi le Duc. Ces felouques avoient retardé deux jours de plus que celles du Duc : il eut lieu de s'applaudir du parti qu'il avoit pris de les devancer & de tout risquer pour se rendre à Naples le 15.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ces treize felouques furent long-tems poursuivies par quelques Galeres espagnoles, mais inutilement. Le Baron de Modene arrêta même six Espagnols qui s'étoient avancés pour le reconnoître dans une petite Isle où il avoit relâché.

Partage de l'autorité.

Mem. de Guise ibid. Loredan. Rep. de Nap.

Il fut question de régler les titres, les fonctions & les droits des deux Chefs de la République. Anneze ayant cedé le Généralat des armes, & le Duc de Guise ayant pris le premier rang, il fut arrêté qu'il le conserveroit, & que tout ce qui

concernoit le Militaire feroit 1647.
dans la dépendance du Duc, qu'il donneroit tous les emplois & tous les ordres relatifs à la guerre, à la défenfe de Naples & à l'attaque des quartiers des Efpagnols. On joignît encore en fa faveur la Police de la Ville. Dans l'état où elle étoit, cette Police concernoit effentiellement les gardes qu'il falloit pofer, les logemens des Soldats, enfin le foin des vivres fi néceffaire à la fubfiftance des Troupes & même à celle des Napolitains, qui exciteroient une fédition s'ils en manquoient.

Le Duc de Guife & Gennare Anneze.

On laiffa à Anneze le gouvernement politique fous le nom de Chef fuprême de la République : fa fonction ne regardoit que la Ville, la Jurifdiction ; encore borna-t-on ex-

1647. trêmement ſon pouvoir. On lui donna un Conſeil dont on nomma le Duc préſident, quoiqu'Anneze en fût le Chef, ce qui paroiſſoit une véritable illuſion & une eſpece de moquerie. Que pouvoit-il en effet décider, lorſque tous les Membres de ce Conſeil ſeroient subordonnés au Duc & peut-être choiſis par lui ?

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

On fit plus, on n'étendit les fonctions d'Anneze qu'à la ſeule Ville de Naples, le gouvernement politique du reſte du Royaume fut encore attribué au Duc. On ſuppoſoit que toutes les Provinces étant diviſées entre le peuple & les Eſpagnols, il n'y avoit que des ordres militaires à donner, qu'il ne s'agiſſoit ni de loix, ni d'affaires civiles, & que la guerre étoit la ſeule qui de-

mandât des ordres, des arrangemens, toutes fonctions qui regardoient le géneralissime jusqu'à ce que tout le Royaume fût pacifié par l'entiere expulsion des Espagnols ; tems où l'on pourroit établir le gouvernement sur des fondemens plus solides. 1647. Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Anneze se vit tout-à-coup presque dépouillé de son autorité. Il le sentit, mais l'assemblée étoit composée de gens qui ne l'aimoient ni ne l'estimoient, qui envioient son poste & sa fortune. De plus, tout étoit encore dans l'yvresse que causoit l'arrivée du Prince.

Ordres donnés par le Duc de Guise. *Mem. de Guis. l. 2. Le 18 Novembre & suivans.*

Il n'apporta aucun adoucissement à ce réglement : il exerça son autorité dans toute son étendue. Il visita une seconde fois les quartiers, & y fit les changemens qu'il jugea à pro-

1647. pos. Il fit venir tous les Officiers de guerre, leur fit rendre les Commissions qu'Anneze leur avoit données & leur en fit expédier de nouvelles par Fabroni son Sécretaire. Il fit plus, il manda tous les Commandans des Cazals voisins de Naples pour renouveller aussi leurs Commissions : enfin il envoya dans toutes les Villes & dans tous les gros Bourgs du Royaume, qui reconnoissoient le peuple, des Manifestes, des Lettres-Patentes & des Ordonnances où lui seul étoit nommé comme Généralissime, & où il s'exprimoit en des termes qui sembloient n'attribuer l'autorité qu'à lui seul.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Mécontentement d'Anneze. *Lor. hist. de la Rep.*

Ce despotisme anéantissoit Anneze, & il se repentit d'avoir eu tant de facilité à lui conférer les honneurs dont il

trouvoit que ce Prince abusoit. 1647.
Il n'étoit pas le seul de son sentiment. Tous les Partisans qui se voyoient éloignés des affaires, étoient irrités de la nouvelle puissance de ce Prince, qui, selon les apparences, l'étendroit toujours. Ils le firent sentir à Anneze, lui remontrerent la faute qu'il avoit faite d'abdiquer son autorité en faveur d'un étranger, & lui conseillerent d'y mettre des bornes s'il étoit possible, sans quoi le Duc acheveroit bientôt de lui ravir celle qu'il lui avoit laissée comme par pitié.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

de Naples. Mod. t. 2. c. 15. Mem. de Guis. l. 2.

Il étoit un peu tard de recourir à ce remede après ce qui s'étoit passé, sur-tout en voyant le zéle & l'affection que tout le peuple avoit pour ce Prince. Anneze s'y résolut, comptant sur ses amis & sur le grand

1647. nombre de Partiſans qu'il avoit au Marché parmi le menu peuple & ſur les Lazares qui lui étoient extrêmement dévoués.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Anneze avoit rendu de grands ſervices au peuple, il avoit ſignalé ſon zéle pour lui dans les plus grandes occaſions, & refuſé tous les avantages que les Eſpagnols lui avoient offerts.

L'arrivée du Duc de Guiſe, la grandeur de ſa naiſſance, cette qualité de Prince de la maiſon d'Anjou, avoient flatté les eſperances du peuple & fait oublier les ſervices qu'Anneze avoit rendus. Malgré cet oubli, il avoit toujours un grand parti dans Naples, ſur-tout parmi le bas-peuple, redoutable par ſon nombre & par la harhardieſſe trop naturelle aux gens qui n'ont rien à perdre.

Ayant tout concerté avec ses Partisans dont le principal étoit Patti, il alla trouver le Duc, il lui dit assez fiérement qu'il ne pouvoit souffrir qu'il lui eût ôté l'administration des affaires, & qu'il prétendît les gerer lui seul, expédier les ordres & les commissions des Officiers en son nom, qu'il ne l'avoit pas appellé à Naples pour lui ravir toute l'autorité; enfin qu'il prétendoit que les expéditions se fissent aussi en son nom, & qu'elles fussent signées par son Sécretaire. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc de Guise fut indigné de cette proposition. Sa premiere pensée fut de traiter la chose avec hauteur. Sa prudence modera son ressentiment. Il refléchit que rien ne seroit plus contraire à ses vûes ni plus avantageux aux Espagnols

1647. qu'une division ouverte entre les deux Chefs du peuple. Il dissimula. Il ne répondit rien de positif à Anneze, & lui laissa par là le champ libre pour recouvrer une partie de ses fonctions. En conséquence, Anneze fit délivrer en son nom quelques commissions & quelques déclarations, mais en petit nombre, presque tout le monde s'adressant au Duc.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Si la division de ces deux Chefs n'éclata pas ouvertement, elle ne fut pas moins réelle au fonds de leur cœur. Ils cesserent d'agir de concert. Le Duc gêné au Tourjon résolut de le quitter, il prit dans le Couvent des Carmes l'appartement des Provinciaux; commode, vaste & d'autant plus agréable qu'il avoit vue sur la Mer.

Le Duc se loge au Couvent des Carmes

Mem. de Guise l. 1. Loredan. Repub. de Napl. Mod. t. 2. c. 15.

Anneze n'en fut pas fâché, mais sa femme fut d'un sentiment contraire. Les grandes qualités du Prince & ses attentions pour elle l'avoient charmée au point de lui sacrifier les intérêts de son mari. Elle entretint toujours une secrette intelligence avec le Duc. Il en recevoit des secours très-réels. Elle l'informoit des desseins secrets de son mari, ce qui facilitoit au Duc les moyens de les prévenir.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

L'attachement de la Dame Anneze la portoit jusqu'à fournir au Duc des sommes d'argent considérables qu'elle voloit à son mari. Le Prince avoit même gagné quelques domestiques d'Anneze, qui étoient autant d'espions auprès de lui, & qui rapportoient au Prince jusqu'au contenu des lettres

1647. qu'Anneze recevoit, & dont il étoit obligé de se faire faire la lecture.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Une autre source de division entre le Duc & Anneze partageoit encore entr'eux l'affection des Napolitains; c'étoit les soins & les services que le Duc affectoit en toute occasion de rendre à la Noblesse, & qu'il lui rendoit en effet. Anneze au contraire en étoit l'ennemi déclaré. Tous les honnêtes gens applaudissoient au Duc, mais le menu-peuple & les Lazares prévenus d'une haine invincible pour tous les Gentilshommes, ne cherchoient qu'à leur nuire & même qu'à les détruire. Le nombre de ces ennemis de la Noblesse étoit infini dans Naples. Ils étoient toujours prêts à seconder Anneze.

Il favorise la Noblesse. *Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 15.*

L'honneur & l'humanité ins-

piroient au Duc ces ſentimens pour la Nobleſſe : il y étoit encore excité par des raiſons plus eſſentielles pour lui. Dans ſes vues ambitieuſes de s'élever juſqu'au Trône, il étoit indiſpenſable que la Nobleſſe y concourût. Maîtreſſe dans le Royaume de tant de Villes & de grands Fiefs, ayant un ſi grand nombre de Vaſſaux, enfin étant armée & ayant ſur pied des Troupes nombreuſes, quel moyen y avoit-il de réuſſir dans un ſi grand deſſein, ſi on ne la gagnoit, ſi l'on ne la détachoit du parti des Eſpagnols ? Le peuple ſeul de Naples pouvoit-il faire le deſtin du Royaume ? Y avoit-il un Etat dans l'Europe dont le corps de la Nobleſſe fût exclus ? Tous les ſuccès du Duc pouvoient-ils ſurmonter un ſi

1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

1647. grand obstacle ? Le Duc étoit sans cesse occupé à le lever. C'étoit l'objet perpetuel de ses pensées & de ses actions.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ce projet parut évidemment dans l'affaire du Prince de Monté Sarchio, qui avoit détourné une source d'où un des Fauxbourgs tiroit l'eau pour son usage. Cette incommodité journaliere irritoit encore le peuple contre la Noblesse. Il s'en plaignit à Anneze qui, conjointement avec quelques Chefs furieux, proposa dans un conseil où étoit le Duc de se venger du Prince de Monté Sarchio, en allant enlever ses quatre sœurs d'un Convent où elles étoient, & en les livrant au peuple. Tel étoit le genie de la populace, qui, sur le moindre soupçon, massacroit la Noblesse & brûloit ses maisons.

Le Duc de Guise s'opposa à l'exécution d'une pareille barbarie. Cependant pour ne pas choquer de front ce peuple irrité, il dit qu'il falloit seulement en menacer les sœurs du Prince de Monté Sarchio, qui effrayées du danger écriroient à leur frere pour l'en instruire & l'obliger à rendre l'eau au peuple. Son avis fut suivi & sauva ainsi la vie, peut-être l'honneur aux sœurs du Prince de Monté : on ne sçait s'il rendit l'eau détournée, mais la fougue du peuple passa, & le Prince de Monté Sarchio eut une obligation éternelle au Duc du grand service qu'il lui avoit rendu, il l'en fit remercier dans les termes les plus vifs.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc ne perdoit pas une occasion d'obliger les gens de

1647. qualité. Il faisoit aussi tous ses efforts pour calmer cette haine furieuse que le peuple avoit contr'eux. Il remontroit aux principaux Chefs & Capitaines combien elle étoit contraire à leurs intérêts, à ce desir si légitime de recouvrer leur liberté & de se soustraire à la domination de leurs tirans. Que cette haine qui faisoit commettre tant de meurtres & de si grandes violences, rendoit cette Noblesse irréconciliable avec le peuple : que cependant sans elle, il ne pourroit jamais jetter de fondemens solides d'une République, & qu'il n'y avoit point d'exemple d'aucun Etat d'où la Noblesse fût bannie. Le Duc persuadoit assez facilement la plûpart de ces Chefs, mais le peuple ne goûtoit aucunes de ces raisons : il

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

haïſſoit mortellement la Nobleſſe, qui de ſon côté étoit encore moins diſpoſée à ſe réunir avec lui. Elle joignoit à ſa haine un ſouverain mépris.

1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Ces heureux commencemens encourageoient le Duc de Guiſe à pourſuivre l'entrepriſe qu'il jugeoit déja difficile ſans le ſecours de la France. Il attendoit la Flotte de Toulon avec impatience. Dans la viſite des poſtes & dans la revue des Troupes ; il fut étonné d'en trouver ſi peu d'enregimentées. Le nombre ne paſſoit pas quatre à cinq mille. Le reſte du peuple à la vérité étoit aguerri, & dans l'occaſion ſe prêtoit à la défenſe des poſtes, mais pouvoit-on bien compter ſur une multitude confuſe & dont le ſecours n'étoit que momentané ? Il crut devoir faire une

Il donne avis de ſa conduite & demande du ſecours. *Mem. de Guiſ. l.* 2. *Mod. t.* 2. *c.* 15.

1647. levée de Soldats dans Naples même & en former des Troupes reglées. Il lui falloit des fonds, le trésor public n'en manquoit pas, mais il étoit de mauvais augure de montrer d'abord son indigence à ce peuple à qui l'on avoit vanté la richesse du Prince, & à qui l'on avoit annoncé qu'il vouloit employer un million d'or au service de la République.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

En donnant avis au Marquis de Fontenai de ce qui s'étoit passé & de l'état où étoit la Ville de Naples, il lui mandoit que voulant lever cinq ou six mille hommes, il avoit besoin d'une somme considérable. Il le prioit de la lui faire tenir incessament, & lui représentoit que c'étoit l'intérêt le plus pressant qu'eût la Couronne de France pour affoiblir l'Espagne

t lui enlever ce beau Royau- 1647.
me. Il écrivit la même chose
u Cardinal de sainte Cecile, & adressa au Marquis plusieurs lettres pour les Ministres de France en leur faisant sentir l'importance de lui accorder promptement ce qu'il demandoit.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il ne tira aucun fruit de ses empressemens. L'Ambassadeur étoit mal disposé pour lui & l'avoit vû partir avec chagrin. Il croyoit que sa seule ambition l'avoit conduit à Naples, que c'étoit pour lui seul qu'il travailloit. Certain des dispositions de la Cour à son égard, il étoit persuadé qu'il agissoit selon les vues des Ministres en ne le secondant pas. De plus, le Marquis entretenoit une secrette intelligence avec Anneze, qui jaloux du Duc, crai-

1647. gnant toujours qu'il n'achevât de le déplacer, mandoit au Marquis ses craintes, ses soupçons, & l'assuroit que le Duc ne pensoit qu'à établir à Naples sa propre autorité & qu'à s'emparer du Trône : le Marquis écrivit en conformité au Cardinal Mazarin & aux Ministres.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc de Guise ayant gagné quelques-uns de ceux à qui se confioit Fontenai, on lui communiqua les lettres qu'il écrivoit à Anneze qui se rapportoient à ce que le Duc apprenoit par les Commis d'Anneze, qu'il avoit corrompus.

Le 20 Novembre.

Le Duc trouvoit même des contradicteurs dans les personnes qu'il avoit amenées avec lui de Rome. Cerisante en étoit un : il avoit sçû s'insinuer dans l'esprit d'Anneze, c'étoit le fils

Cerisante prend le titre d'Ambassadeur de France.

Mem. de Guis. l. 2.

un Miniſtre de Saumur. Il 'oit de l'eſprit & du cœur, ais peu de jugement & beau- oup de préſomption : il ma- ioit la parole avec éloquence, étoit homme de lettres & iſoit des vers latins, qui 'euſſent pas été déſavoués dans ſiécle d'Auguſte. Il avoit ervi avec honneur. 1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

La Reine Chriſtine de Suée charmée de ſes vers, l'avoit tiré à Stokolm & lui avoit onné un brevet de Colonel, n le chargeant de faire un Réiment pour ſon ſervice. Le eu de conduite de Ceriſante voit rendu inutile une ſi grane protection : mal dans ſes ffaires, il étoit venu à Rome t avoit plû dans cette Cour, ar quelques pieces de poëſie u'il avoit préſentées au Pape t aux Cardinaux.

1647. Le Marquis de Fontenai l'avoit donné au Duc de Guise pour tenir ses chiffres, mais il se croyoit bien au dessus de cet emploi. Lorsque le Duc dans une seule Fregate alla braver les deux Flottes d'Espagne, tous ceux qui étoient dans les autres ne douterent presque pas que ce Prince ne fût tombé entre les mains des Espagnols. Alors Cerisante voyant tous les François allarmés, eut la vanité de leur dire que ce n'étoit pas un si grand malheur, & qu'il étoit capable de remplacer ce Prince.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Sûr de la protection d'Anneze, il prit le tems que le Duc étoit allé visiter les postes pour demander qu'on assemblât le Conseil, à qui, comme Ambassadeur de France, il avoit des lettres à remettre & des propositions

propositions à faire. Anneze 1647.
convoqua le Conseil. Cerisante
y parla avec une éloquence
vive, qui charma tous les Conseillers. On ne sçait quelles
lettres il leur présenta, puisqu'il n'avoit point le caractère
d'Ambassadeur. Son discours
se termina à demander la Charge de Mestre de Camp général vacante par la démission de
Brancaccio. On étoit prêt de
la lui accorder, lorsque le Duc
qu'on avoit averti de cette assemblée, survint.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il se plaignit amérement de
ce Conseil tenu sans sa participation & contre ce qui avoit
été arrêté qu'il devoit y présider. Les Conseillers un peu
confus s'excuserent sur ce qu'ils
s'étoient crûs obligés de donner audience à un Ambassadeur
du Roi de France. Alors le

1647. Duc reprit aigrement Cerisante, ajoutant qu'il n'avoit point ce caractère respectable, & qu'une pareille supposition commettoit l'honneur de la Couronne. Il le menaça même de le faire châtier. Cerisante sortit couvert de honte. Les membres du Conseil prévenus sur son mérite, prierent le Duc de lui conférer la Charge de Mestre de camp général dont ils le croyoient capable. Le Duc le refusa.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Revue des troupes & visite des postes.

Mem. de Guis. l. 2.

Il alla continuer son opération au Marché. Après que la revue des troupes fut finie, il visita successivement tous les postes. Il fut surpris de n'en trouver de fortifiés que ceux de la Doüane & de la porte d'Albe : tous les autres étoient si mal retranchés, qu'il étoit difficile de comprendre com-

ent les Espagnols ne les 1647.
oient pas emportés. La plû-
rt de ces postes n'étoient fer-
és qu'avec des fascines & des
riques. Quelques-uns n'é-
ient que des coupures qui
outissoient au retranchement
l'ennemi : une rue étoit sou-
nt partagée entre les Espa-
ols & le peuple. Il y avoit
s maisons dont ils occupoient
haut & le peuple le bas ; on
battoit souvent dans les
utieres & sur les toits. Le
c donna ses ordres pour for-
er tous ces postes, pour met-
les retranchemens en bon
: & y ajouter tout ce qui
it nécessaire pour les pouvoir
ndre.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le petit nombre de troupes
lées faisoit craindre au Duc
ces postes ne fussent em-
tés, surtout les Espagnols

Levées de troupes dans Naples.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2 c 15. Lor. R. de Naples. Le 20 Novembre.

1647. pouvant facilement recevoir des renforts & être joints par la Noblesse. De plus, la diminution des grains annonçoit une sédition prochaine. Ce Prince prévoyant résolut de faire une levée de Soldats dans Naples, entreprise presque impossible sans argent. Le trésor public n'en manquoit pas, mais il étoit à la disposition d'Anneze, qui, comme Chef suprême, étoit le maître des Finances. Le Duc n'ignoroit pas les mécontemens d'Anneze & sa manœuvre secrette contre lui. N'importe, il engagea le Baron de Modene à négocier avec Anneze.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Modene étoit homme d'esprit, avoit de la bonne foi & de la droiture. Il alla trouver Anneze pour le prier de faire donner au Duc de quoi faire ces levées. Le Prince qui vou-

loit ménager les esprits, conserver l'amour & la confiance, ne demandoit qu'une avance & offroit des lettres de change sur Paris pour la somme dont il avoit besoin. La réponse d'Anneze à Modene ne fut qu'une plainte très-vive des procedés du Duc qu'il regardoit comme son ennemi. L'éloge de Modene est fait par le succès de sa mission. Il désabusa Anneze, lui persuada qu'il se trompoit, lui fit sentir que le Duc n'étant venu à Naples qu'à sa priere, leurs intérêts communs exigeoient qu'ils vêcussent toujours ensemble dans l'union la plus intime.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Anneze convaincu & gagné, accepta les lettres du Prince qui n'étoient rien moins que de l'argent comptant, & lui fit délivrer cent mille écus. Il

1647. ordonna aussi-tôt une levée de cinq mille hommes, savoir une Compagnie de Dragons & trois Regimens d'Infanterie. Toutes ces levées se firent avec une extrême facilité.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Officiers qu'il met à la tête.

Mem. de Guis. l. 2.
Mod. t. 2 c. 15.
Loredan.

Le Duc nomma pour son Capitaine des Gardes, Augustin Lieto Napolitain, qui de Rome s'étoit attaché étroitement à ce Prince. Ce jeune homme né avec un esprit agréable & du cœur, étoit une espéce de favori. Le Duc le combloit de graces, jusqu'à disposer souvent de sa bourse. Le Prince fit habiller ses Gardes magnifiquement. Il étoit toujours suivi de douze Estâfiers vêtus à l'Italienne, & dont la livrée étoit d'un velours vert galonné d'or. Lieto lui-même étoit somptueux dans ses habits; il croyoit par là s'attirer plus de

considération, sans faire réflé- 1647.
xion que le faste déplaît ordinairement, & attire toujours ou la haine ou l'envie.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Des trois Regimens, le Duc en donna un au Baron de Modene, un à Vittorio Zapullo, & le troisiéme à Antonio Calco. Zapullo étoit un vieux soldat plein d'expérience, mais rongé de gouttes. Calco avoit été en Flandre au service du Roi d'Espagne, & y avoit eu une Compagnie de Cuirassiers.

Le Duc imagina un expédient pour grossir ses troupes. Il fit dresser un manifeste qui invitoit les Soldats Espagnols à quitter leur service par l'appas d'une plus grosse solde, même d'une récompense. Il fit jetter parmi les ennemis une grande quantité de ces manifestes, dans chacun desquels on avoit en-

1647. veloppé une petite ſomme d'argent comme un gage de ſes promeſſes. On crut chez l'ennemi ce Prince liberal & ayant de grands fonds : un bon nombre de ſoldats déſerta pour paſſer à Naples.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Ce Prince fit une Compagnie de 300 Chaſſeurs. Il les poſta ſur les toits, aux lucarnes, derriere les cheminées & au clocher de l'Egliſe de ſaint Sebaſtien. Ils tiroient ſans ceſſe ſur les Eſpagnols, & en tuoient pluſieurs, ſurtout à ce dernier poſte d'où l'on voyoit à revers celui du ſaint Eſprit, le plus important qu'occupoit l'ennemi. Ils tuérent les Porteurs de D. Jouan & du Viceroi, qui furent obligés de ſortir de leurs chaiſes & de ſe ſauver précipitament.

Le Duc de Guiſe ajouta à

toutes ces levées un Régiment pour lui, dont il fit Lieutenant-Colonel Peppe Palombe. Il en leva deux autres, l'un fut donné à Parès, Commandant à la Douane, Officier qui avoit bien servi en Lombardie & en Catalogne ; il fit aussi un Régiment de Dragons dont Pisacano fut Colonel. Il augmenta ses Gardes jusqu'à cent, & ordonna une levée de trois Compagnies de Cavalerie.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ces levées commencerent à établir l'autorité du Duc de Guise, à le faire craindre & estimer. A couvert des incendies & des insultes, les bons Bourgeois se félicitoient de son arrivée, & de le voir ami de l'ordre & de la justice. Il faisoit voir en tout des sentimens dignes d'un grand Prince.

Le Duc fait respecter le portrait & les armories du Roi d'Espagne. *Mem. de Guis. l.* 2.

Del Ferro, secondé d'une

1647. troupe de menu peuple, alla à la Vicairie, où croyant rendre un grand service, il faisoit rompre les armes de Charles-Quint qui étoient sur la porte. Des Artisans plus raisonnables, qui comme tous les honnêtes gens de Naples chérissoient la mémoire de ce grand Prince, s'y opposerent; alors ce fut un sujet de soulevement. Le Duc s'y transporta, le fit cesser en défendant à del Ferro de continuer. Il le fit même mettre en prison sans considerer sa chimérique prétention d'Ambassadeur du Roi de France, jugeant comme doivent le faire tous les Princes & même tous les honnêtes gens, que le caractère des Rois est toujours respectable : il défendit aussi qu'on fit aucune insulte au portrait du Roi d'Espagne. Il

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

fit plus, & avec une extrême hardiesse il cassa le Régiment des Lazarres coupables de tant d'excès, n'en exceptant que la Compagnie de Pioné, auteur de la premiere émotion & compagnon de Mazanielle ; il eut cet égard pour lui, vû la grande consideration où il étoit parmi le peuple qui le regardoit comme le second auteur de la liberté.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Malgré cette défense, continant son chemin dans la Ville, il rencontra deux Lazares qui avoient ôté de leur place le portrait du Roi d'Espagne, & qui le déchiroïent avec leurs crocs. Le Duc les fit arrêter & leur fit donner le foüet dans les carrefours. Il fit ensuite remettre les armes en leur lieu. On blâma ce châtiment à la Cour de France ; peut-être ne

1647. fut-il pas approuvé à Naples, où son autorité depuis si long-tems ne pouvoit être assez établie pour punir si rigoureusement une populace qui influoit encore beaucoup sur le gouvernement.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Visite des armes. *Mem. de Guis. l. 2.*

Le Duc nomma des Commissaires pour faire la visite des armes dans toutes les maisons. Il en avoit besoin pour les troupes qu'il venoit de lever, les magazins n'étant pas fournis. Ces Commissaires étoient Onoffrio, Carlo & Ciccio, officiers intelligens & très-affectionnés à ce Prince. Ils remplirent leur commission avec exactitude, & rapporterent un état général de ces armes. Ils avoient parcouru toutes les maisons, même celle de Miguel de Santis, ce fameux Boucher qui avoit coupé la tête au

Prince Caraffe le troisiéme jour de la sédition. Il vint à la tête de sa Compagnie s'en plaindre au Duc de Guise, en lui disant qu'on lui avoit manqué de respect : le Duc qui le connoissoit, & plein d'indignation contre le meurtrier de Caraffe, lui demanda fiérement quel respect lui étoit dû. Santis répondit qu'il étoit mestre de Camp général. *De qui en avez-vous le brevet*, répliqua le Prince ? *de moi seul*, ajouta Santis, *c'est la moindre récompense que je doive esperer de mes services, après avoir en faveur du peuple poursuivi la Noblesse & l'avoir chassée de la Ville.* 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Cette réponse irrita encore le Duc. Il lui dit qu'il lui défendoit de prendre jamais cette qualité ; qu'il devoit se contenter de commander dans son

1647. quartier. Santis répliqua avec insolence ; le Prince alors lui dit qu'il le feroit pendre à la potence du Marché. Santis sans être trop étonné de cette menace se retira à sa troupe, & dit assez haut pour que le Duc pût l'entendre : *Le Duc de Guise arrivé depuis si peu de jours à Naples y fait déja le maître ; mais j'ai coupé la tête à D. Peppe Caraffe, j'ai traîné son corps par les rues, j'en ferai bien autant à ce Duc.*

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Prince ne jugea pas à propos de laisser un tel discours impuni. Il étoit monté sur un cheval d'Espagne vigoureux. Il le poussa avec impétuosité sur Santis, & le lui fit passer sur le corps. Cet homme éperdu, s'étant relevé, se jetta à genoux devant le Duc, lui demanda la vie, & promit de lui

obéir à l'avenir aveuglément. 1647.
Le Duc lui pardonna, en l'assurant qu'il le feroit châtier séverement s'il récidivoit.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il est des conjonctures où il faut passer par dessus les regles de la prudence. Si le Duc de Guise eût dissimulé un tel outrage, il eût été décredité, eût donné de l'audace aux séditieux, & se feroit attiré du mépris. Il est vrai qu'il s'exposa beaucoup en se jettant au milieu d'une populace insolente. Ceux qui l'accompagnoient, le lui représentant, il répondit en souriant : *je ne crains point une vile populace. Quand Dieu forme une personne de mon rang, il lui imprime un je ne sais quoi entre les deux yeux, qu'elle n'ose regarder sans trembler.*

Réforme des monnoyes.

On travailloit à la réforme

1647. des monnoyes d'autant plus essentielle qu'il s'y commettoit de grands abus par l'alliage que le Directeur & les Officiers y avoient mêlé. Le Duc de Guise dans ses mémoires se fait honneur de cette réforme, mais on ne peut douter qu'Anneze & les Magistrats de la Consulte n'en fussent les auteurs, ou du moins n'y concourussent avec lui, la monnoye étant du district d'Anneze, qui se mêloit de tout avec le Duc. On reconnut tant de malversations dans ces Officiers, qu'on vouloit les faire pendre. On leur fit grace à condition qu'ils travailleroient un certain tems sans appointemens. Le produit de cette fabrique montoit à 500 écus par jour : ce fonds fût destiné au payement des troupes.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Mem. de Guis. l. 2.

Poudre. La poudre manquant pres-

que entierement, on en fit de salpêtre ; mais elle n'alloit qu'à 45 livres par jour. Quelque petite que fût cette quantité, elle étoit précieuse. Le Duc ordonna qu'on apportât chez lui toute celle qui se feroit & qu'il n'en fût distribué à personne, que sur des ordres signés de sa main.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il étoit tems que ce Prince se signalât par quelque exploit. Le poste de saint Carle étoit l'un des plus importans qu'occupassent les Espagnols, & aboutissoit presque au Palais du Viceroi : il y en avoit plusieurs dans ce quartier, plusieurs belles maisons & beaucoup de peuple : on avoit quelques avis secrets que les habitans souhaitoient se réunir avec le peuple de Naples. On tint conseil de guerre. Il y fut résolu

Prise & perte du poste de S. Carle.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 15.

Le 21 Novembre.

1647. d'attaquer ce poſte.

Le Duc de Guiſe & Gennaré Anneze.

Le Duc commanda 3000 hommes ; il fit lui-même les diſpoſitions de l'attaque, mais il ne ſe mit pas à leur tête ; peut-être eſt-ce l'une des plus grandes fautes qu'il ait commiſes dans ſon expédition, cette attaque ayant été ſur le point d'avoir les ſuites les plus funeſtes pour les Eſpagnols.

Elle ſe fit le 21 Novembre avec tant d'impetuoſité, que les troupes du peuple emporterent en peu de tems ce poſte, où il y eut juſqu'à 35 Officiers Eſpagnols tués ou bleſſés.

Le peuple enyvré de ces ſuccès, pouſſa ſes avantages. Il prit le poſte des Mortelles avec une facilité ſurprenante, la terreur ayant ſaiſi les Eſpagnols. Il s'empara encore du

poste de la Gardiole, força quatre retranchemens, & alla jusqu'aux quartiers Delli Angelli & de sainte Anne, voisins du Palais du Viceroi, qui fut si épouvanté, qu'il se retira au Château-neuf. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

La rapidité de ces progrès éblouit les Capitaines des Ottines & les Soldats du peuple. Ils crûrent les Espagnols vaincus & sans ressource. Ils les mépriserent ; & voulant joüir des fruits de la victoire avant qu'elle fut assurée, ils se diviserent, se répandirent dans les quartiers conquis, entrerent dans les maisons & s'amuserent à piller.

Le Colonel Batteville avoit été entraîné par les fuiards ; mais gardant son sang-froid, il observoit attentivement tout ce qui se passoit : voyant le dé-

1647. fordre des troupes du peuple ; voyant qu'elles n'ont plus ni rang ni difcipline, il raffemble fon régiment, y joint tout ce qu'il peut trouver de troupes à la place d'armes, & marche contre les Napolitains. Il en paffe d'abord 150 au fil de l'épée, jette l'effroi, & fait habilement couper un corps de 300 hommes qui pouvoit les fecourir ; il en taille une partie en piéces, reprend tous les poftes perdus, & fait 70 prifonniers.

Le Duc de Guife & Gennare Anneze.

Le Viceroi en fit pendre huit, & envoya les autres aux galeres. Ce fut un grand fujet d'affliction pour le Duc de Guife, & un trifte préfage de fon expédition. Il ne fe découragea pas : peu de jours après, il fit attaquer en même tems deux retranchemens des Efpagnols,

l'un à ſainte Marie la Nove, l'autre au fond du Cedragulo. Ils furent tous deux emportés. Le Duc s'étoit mis à la tête des troupes qui attaquoient le premier. Le combat fut vif, le ſuccès douteux; elles avoient été répouſſées deux fois, lorſque le Duc mit l'épée à la main, & ſe mêla parmi les Combattans.

1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Cet exemple ranime tous ſes Soldats, rien ne peut réſiſter à ſa valeur. Il pouſſe les Eſpagnols juſques dans le Couvent, perce de maiſon en maiſon & regagne toute une rue, portant ſon retranchement juſqu'à dix pas d'un corps de 500 Eſpagnols. Il le met en défenſe & charge Cerifante, qui s'étoit ſignalé, de le garder.

Il fait ouvrir des canonieres à droit & à gauche des maiſons

1647. voisines pour les flanquer, & y loger des Mousquetaires. Il fait encore ouvrir une muraille pour voir l'ennemi à découvert; mais voulant observer lui-même sa contenance & sa situation, il reçut un coup de mousquet au dessus de l'œil gauche, blessure glorieuse & favorable qui ne fit que lui effleurer la peau, & brûler un peu de ses cheveux. Il en porta quelques jours les marques, qui le rendirent encore plus cher aux Napolitains. Ils venoient le voir en foule, lui donnerent mille bénédictions, & le prierent de ne pas s'exposer, puisqu'ils n'attendoient que de lui seul la conservation de leur vie, de leur liberté & de leurs biens.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Manœuvre des Espagnols.

Les Espagnols voyant à la tête de ce peuple rebelle un

grand Prince qui en étoit adoré, comprirent qu'ils viendroient difficilement à bout de soumettre Naples par la force, surtout s'il étoit soutenu des Français. Ils résolurent de recourir à la ruse & à l'artifice. Ils avoient penetré les vues ambitieuses du Duc. Ils se flatterent que le Ministre de France ne l'appuyeroit pas. Il y avoit encore des raisons de politique qui devoient en détourner les Ministres. Le Duc se prétendant héritier de la maison d'Anjou, avoit des droits incontestables sur la Provence : il y avoit lieu de craindre qu'il ne voulût les faire valoir, s'il étoit une fois assis sur le Trône de Naples.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Mod. t. 2 c. 15.

Rassurés sur le secours de la France que le Duc n'obtiendroit point, le Viceroi & le Regent Zuffia, tous deux l'ame

1657. des Conseils, résolurent de tendre à ce Prince un piége où il donneroit, d'autant plus qu'il favorisoit ses espérances. Ce fut de faire luire à ses yeux la Couronne de Naples par les discours flateurs & les insinuations de tous ceux qui l'environnoient. Ils donnerent ordre à tous leurs Partisans dans Naples de faire assidûment leur cour à ce Prince, d'être les plus prompts à lui obéir, les plus zélés à prévenir toutes ses volontés. Ceux qu'on appelloit les Cappes noires, les plus riches habitans de cette Ville, craignoient la perte de leurs biens. Attachés d'intérêt & d'inclination à l'Espagne, ils souhaitoient le rétablissement de son autorité, & se conformerent exactement à ses ordres. Ils paroissoient les plus dévoués au

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

au Duc, qui les connoissant tous pour des gens sages, étoit ravi de les voir si ardens pour l'exécution de ses volontés. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le principal de ces flatteurs étoit Augustin Mollo, riche & celébre Avocat, d'un esprit fin, délié, & qui possedoit au plus haut degré le talent de la parole.

Mollo s'insinue dans l'esprit du Duc de Guise.

Mod. t. 2. *c.* 15.

Cet adroit courtisan étudia avec soin l'humeur & le caractère du Duc de Guise. Il le connut bientôt à fonds, & gagna sa confiance. Il ne cessoit de lui dire que le peuple de Naples étoit irréconciliable avec les Espagnols qui avoient exercé envers lui une tirannie insupportable; qu'il ne rentreroit jamais sous leur joug; que l'Etat républicain ne lui convenoit point; qu'il vouloit un Roi, qu'il étoit accoûtumé à ce gou-

1647. vernement; que ſurtout il vouloit un Roi qui réſidât à Naples, & dont la préſence pût remédier à ſes plaintes & à ſes beſoins : que toute l'Italie avoit les mêmes vues pour ſe ſouſtraire à la domination Eſpagnole ſi redoutable à tous ſes Souverains ; que le Pape, la République de Veniſe, le grand Duc & tous les autres Princes d'Italie ſoutiendroient ce nouveau Roi de toutes leurs forces ; qu'au reſte, ce n'étoit point le ſecours des Français qui cimenteroit ſon Trône ; que leur nation étoit trop haïe à Naples & dans toute l'Italie ; que ſans que les étrangers s'en mêlaſſent, Naples ſuffiſoit de reſte à ſe procurer une nouvelle Monarchie qui aſſureroit ſa liberté. Il ajoutoit que la Nobleſſe du Royaume haïſſoit les

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Eſpagnols autant que le peu- 1647.
ple les déteſtoit, & qu'elle ſe
hâteroit de reconnoître le nou-
veau Roi, qui ſeroit en état
de les mettre à couvert de la
fureur du peuple; qu'il ne s'a-
giſſoit que d'en aſſurer les prin-
cipaux Seigneurs, & de les ga-
gner par des bienfaits & des
ſervices.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Le Duc de Guiſe écoutoit avi-
demment ces diſcours. Trom-
pé par leurs appas, il admit dans
ſa confidence preſque tous les
Partiſans des Eſpagnols. Mollo
fit jouer un autre reſſort par le
conſeil du Viceroi. Ce fut de
ſemer la diviſion entre le Duc
& Anneze. Il n'y trouva que
trop de facilité.

Ordonnance & ſoins du Duc pour le gouvernement *Mem. de Guiſ. l.* 2.

Le Duc de Guiſe ne s'ap-
perçut jamais de tous ces ma-
néges, non pas qu'il ne ſe défiât
d'Anneze & de pluſieurs autres

1647. qui lui donnerent de justes soupçons. Mais il ne les étendit pas sur ceux qui l'approchoient de plus près, & qui le flatoient par leurs discours artificieux. Il continuoit à donner sans cesse ses ordres & à agir avec vivacité pour établir son autorité : il rendit plusieurs Ordonnances pour obliger tous les habitans des cazals voisins de Naples de prendre les armes, & pour faire aussi armer toutes les Villes & tous les Bourgs du Royaume contre les Espagnols. Il fut par tout obéi ; il ne leur resta que les grandes Villes où ils avoient garnison, que les Places & Châteaux de la Noblesse qui avoit pourvu à leur défense. Il envoya aussi Rosso, l'un des plus celébres bandits, battre la campagne, & assembler des troupes. Il leva

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

jusqu'à mille hommes des cazals, & en forma un Régiment dont le Duc le nomma Mestre de Camp. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Tous ces soins ne remédioient point à la disette des vivres qui croissoit toujours, qui excitoit le murmure du peuple & qui pouvoit causer un soulevement. Quelque amour & quelque respect que le peuple eût pour le Prince, il étoit dangereux que la faim ne les fit évanouir. Le Duc pensa sérieusement à sortir de Naples & à se mettre en campagne pour recouvrer des vivres à quelque prix que ce fût. Il donna les ordres nécessaires, mais auparavant il voulut pourvoir à la tranquillité de la Ville, en la rassurant contre les désordres de la populace, qu'elle n'avoit que trop éprouvés sous Anneze &

1647. même sous le Prince de Massa.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il fit publier deux bans qui défendoient, sous peine de la vie, l'un de piller aucune maison sous quelque prétexte que ce fût, l'autre de ne s'adresser à personne, qu'au Duc lui-même pour accuser quelqu'un de trahison ou d'intelligence avec les Espagnols. Il promettoit de faire punir sévérement les coupables, lorsque le crime seroit averé, mais aussi d'infliger la même peine aux dénonciateurs lorsqu'ils n'auroient aucune preuve solide.

Ces deux ordonnances rétablirent le calme dans la Ville. Tous les honnêtes gens y applaudirent, & virent leur vie & leur bien en sûreté. Le Duc ne mérita pas moins de loüange pour avoir obligé Anneze à faire reporter à la maison des

Jésuites un coffre qu'on y avoit enlevé, sous prétexte qu'il y avoit de l'argent déposé par des ennemis du peuple, & qui ne se trouva rempli que de calices & d'ornémens d'Église. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il étoit nécessaire, le Duc étant prêt de se mettre en campagne, de remplir la Charge de Mestre de camp général qui est à peu près comme Lieutenant général du Prince. Le Duc la destinoit au Chevalier de Guise son frere, l'importance & l'autorité de cette Charge ne permettant qu'il ne la confiât qu'à quelqu'un sur qui il pût compter & d'une naissance à se faire respecter.

Le Baron de Modene est fait Mestre de camp général.

Il y avoit peu d'apparence que le Chevalier arrivât assez promptement à Naples pour l'exercer. Au défaut de ce Prince, le Duc la reservoit pour

Mem de Guis. l. 2. Mod. t. 2 c. 15. Lor. Rep. de Naples.

1647. quelque Seigneur Napolitain qu'il esperoit détacher du parti de la Noblesse. Elle étoit l'objet de l'ambition de plusieurs. Le brave Melloné & Zapullo la briguoient fortement ; mais le premier étoit soupçonné d'intelligence avec les Espagnols, & Zapullo passoit pour être dévoué au Marquis de Torecuso, l'un des Chefs de la Noblesse. Il ne convenoit pas de leur confier un emploi dont le salut du peuple dépendoit en quelque sorte.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Deux Français ne la desiroient pas avec moins d'ardeur, Cerisante & le Baron de Modene. La différence étoit grande entr'eux. Le premier avoit beaucoup d'esprit & de valeur, mais peu de jugement & beaucoup de vanité. Modene étoit homme de qualité, brave, intelli-

gent dans le militaire, sage & si prudent, qu'il s'étoit déja fait aimer de la plûpart des Officiers du peuple. Le Duc l'aimoit & le consideroit. Il l'avoit destiné à veiller sur tout ce qui se passeroit dans Naples pendant son absence, ayant besoin d'y laisser quelqu'un en qui il eût une parfaite confiance.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Cerisante demanda le premier cet emploi au Duc de Guise qui éluda la réponse. Modene fit agir le corps de Ville pour l'obtenir de ce Prince, qui, blessé de cette voye indirecte, refusa de l'accorder.

Ces deux Officiers se tournerent vers Anneze qui ne cherchoit qu'à croiser le Duc dans ses fonctions, prétendant toujours lui être associé: il la promit assez lgeréement à Cerisante & lui manqua de parole, ré-

1647. fléchissant que Modene étoit plus capable que Cerisante d'exercer dignement cette charge. Anneze en fit expédier le brevet pour Modene.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Modene le porta au Duc en lui disant qu'Anneze le lui avoit fait expédier à son insçu. Le Duc pénétrant le manége, ne put que savoir mauvais gré à Modene d'avoir suivi cette route; mais s'agissant de faire un éclat, & de se commettre avec Anneze, il prit le parti sage de confirmer le brevet en retirant celui d'Anneze, & en lui en faisant expédier un autre à son nom. Ce fut la source du mécontentement du Duc contre Modene, & qui commença d'alterer l'amitié qu'il avoit pour ce gentilhomme.

Divisions entre les Officiers du Duc de Guise.

Mod. t. 2. c. 16.

Lor. Rep. de Naples.

Dès-lors, la division se mi sourdement dans la maison du

Duc. Lieto son Capitaine des Gardes devint jaloux de Modene à qui il rendoit de mauvais offices; uni avec Mollo, il l'autorisoit auprès du Prince déja prévenu pour Mollo. Ces deux hommes prenoient insensiblement beaucoup d'empire sur son esprit. Ce n'étoit que rapports, qu'envie, que dissimulations dans cette Cour. Anneze favorisoit les mécontens. Susceptibles de toutes les impressions, ils ajouterent foi à un avis qui leur fut donné, que les Espagnols avoient gagné le Prince en lui offrant la Principauté de Salerne, & qu'il étoit disposé à trahir le peuple, mais on les désabusa de cette pensée ridicule. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Modene ayant été reçu Mestre de camp général, alla visiter les postes où il ne trouva qu'environ 5000 Soldats peu

1647. disciplinés & mal armés. Il sçavoit que le Duc avoit fait fournir à Lieto tout l'argent nécessaire pour acheter de bonnes armes. Modene en fit du bruit: la haine de Lieto en redoubla. Dès ce moment, il devint ennemi presque déclaré de Modene. Comme cet Officier général étoit fort aimé, avantage dont joüit rarement un favori, il se présenta à Modene bien des gens qui lui firent offre de service; entr'autres Prignano, Commissaire général de la Cavalerie, qui déploroit la confiance que le Duc prenoit en Mollo, & qui s'en entretenoit souvent avec Modene. Il y eut même deux Capitaines des Ottines qui lui offrirent de tuer Lieto. Modene étoit trop honnête homme pour accepter une offre si criminelle.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc ignoroit ces divisions secrettes, & disposoit tout pour son départ. Les Officiers de sa maison l'avertirent qu'on avoit arrêté un jeune homme qui avoit offert de l'argent à un de ses domestiques pour mettre de la poudre dans le vin qu'on servoit au Prince ; & que cette poudre ayant été donnée à un chien, il en étoit mort sur le champ. On mit ce jeune homme à la question : il déclara que l'Aide-Major de Peppe Palombe lui avoit donné cette poudre. Palombe interrogé traita de fausseté cette déposition, dit qu'il répondoit de son Aide-Major. Le Duc ne suivit pas cette affaire, quelque importante qu'elle parût. Il mit ce jeune homme en liberté, quoiqu'il dût son suplice à l'exemple & à sa sûreté.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Danger du Duc par le poison & par la malice des Espagnols.

Mem. de Guise l. 2. Lor. Rep. de Naples.

1647. Cette conjuration avoit transpiré & ne laissoit pas intacte la réputation de Palombe: son grand crédit fit connoître au Prince qu'il y avoit du danger à laisser mécontent l'un des Chefs du peuple le plus accrédité, de semblables soupçons aliénant les esprits. Il ne falloit pas même que le peuple s'imaginât qu'il restoit quelque froideur dans le cœur du Prince contre Palombe. Le Duc se comporta en cette occasion avec une grandeur & une prudence qui leva tous ces dangers. En visitant les quartiers, il passa devant le logis de Palombe. Il feignit une legere incommodité. Il demanda à Palombe quelque rafraîchissement; il mangea & but du vin qu'il lui apporta. Si les passions & les intérêts des hommes pouvoient

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

céder aux témoignages d'une confiance si parfaite, que ne devoit pas Palombe, de reconnoissance au Duc de Guise ? 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc se tira encore plus habilement d'un piége que lui tendirent les Ministres Espagnols. Ils firent écrire une lettre à ce Prince par le Duc de Siano, fils du Regent Caprei Ladro. Ce Duc lui mandoit que D. Joüan le remercioit des offres qu'il lui faisoit de livrer la Ville à son Altesse ; qu'elle lui marqueroit le jour & l'heure qu'elle en pourroit profiter. Qu'au reste il pouvoit compter sur tout l'argent qu'on lui avoit promis, & qui étoit tout prêt à Genes chez des Banquiers. Cette lettre fut rendue au Duc de Guise mistérieusement, lorsqu'il étoit au Mar-

1647. ché où il y avoit un grand peuple assemblé. Il l'ouvrit, la lut haut pour faire connoître la finesse frauduleuse des Espagnols. On n'entendit qu'un cri redoublé de *vive le Duc de Guise*; & tous lui jurerent une fidélité & une obéissance éternelle.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il humilie Anneze. *Mem. de Guis. l. 2.*

Anneze voyoit avec douleur l'autorité de ce Prince s'accroître de jour en jour. Il n'en restoit presque plus à cet homme plein d'une aussi basse envie que l'étoit sa naissance. Lorsque des séditieux ou des coupables étoient condamnés à mort, le Duc affectoit de passer au lieu du suplice pour leur donner grace. C'étoit commencer à faire le Roi, c'étoit se rendre indépendant & d'Anneze & de tout le Conseil.

Anneze voulut l'imiter en

partie ; ayant reçu quelques plaintes contre Landi, Colonel d'un Régiment, & Commandant à la Porte d'Albe, il le fit mettre en prison. Le Duc l'ayant appris, en fut plus irrité que surpris. Il regarda cette action comme un attentat contre sa Charge de Généralissime ; il pourvut d'abord à la sûreté de ce poste, exposé par l'absence de Landi, ensuite il alla au Tourjon où étoit Anneze avec le Conseil & plusieurs Capitaines des Ottines. Anneze qui devina le sujet de son arrivée, lui dit d'un ton assez fier de ne se pas mêler de cette affaire. Le Duc le traita avec hauteur. Anneze répliqua sur le même ton. Alors le Duc s'emporta, lui dit qu'il ne méritoit pas d'être commandé par un Prince ; & rompant sur le champ

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

1647. ſon bâton de Commandement, il en jetta les morceaux dans la Salle en diſant qu'il rendoit Anneze reſponſable de tous les malheurs qui en arriveroient : qu'à ſon égard, il alloit faire chercher des felouques pour ſe retirer, ne pouvant ſouffrir qu'un homme tel qu'Anneze lui manquât de reſpect. Il ajouta qu'il étoit tenté de le faire jetter par les fenêtres.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Ces paroles proférées avec autant de feu que d'emportement par un Prince du mérite du Duc de Guiſe, déja ſaiſi de l'autorité & l'idole du peuple, furent comme un coup de foudre qui mit Anneze hors d'état de répondre un ſeul mot. Les Spectateurs preſque auſſi étonnés de la ſubite réſolution du Prince, entrerent dans ſon reſſentiment. Anneze qui vit leur diſpoſition,

n'eut d'autre parti à prendre, 1647.
que celui de se jetter aux pieds du Duc, de les embrasser, de lui demander pardon, & de promettre une obéissance aveugle. Tous ceux qui composoient l'assemblée, jaloux du rang où Anneze s'étoit élevé, offrirent au Duc de le tuer, & vouloient même passer à l'exécution.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc déja rentré en lui-même, & toujours grand, défendit qu'on lui fit aucun mal. Content de son repentir, il lui pardonna, & reprit une cane de Commandement qu'un des Conseillers lui présenta. Il envoya faire sortir Landi de prison, lui fit mille caresses, & le renvoya à son poste.

Le bruit s'étoit déja répandu par la Ville du différend entre le Prince & Anneze, & de la résolution que le Duc vouloit

1647. prendre de se retirer. Le peuple allarmé, vint aux environs du Tourjon, ayant Palombe à sa tête, demandant à grand cris Anneze pour le punir & le pendre par un pied au Marché. Le Duc aussi tôt parut devant ce peuple irrité pour l'appaiser. Anneze qui craignit que le Duc ne cedât aux instances de ces furieux, vint encore se jetter à ses pieds, où il obtint un nouveau pardon & sa protection. Alors le Prince demanda au peuple d'avoir pour Anneze la même considération que par le passé. On applaudit à sa clemence & à sa générosité. On l'appella mille fois le pere & le libérateur du peuple. On le supplia de ne l'abandonner jamais, puisque de lui seul dépendoient l'honneur des Napolitains, leur vie & leur liberté.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Prince fit une cavalcade suivi de toute cette multitude qui ne cessoit de publier ses loüanges, de lui donner des marques de son amour & de sa soumission. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Anneze étoit rentré au Tourjon outré au fond du cœur, & ayant perdu tout ce qui lui restoit d'affection pour le Duc. Depuis ce moment il ne cessa de chercher à lui nuire.

Démarche du Duc pour gagner la Noblesse.
Mem. de Guis. l. 2.

Le Duc faisoit toujours ses dispositions pour sortir de Naples & se mettre en campagne, afin d'ouvrir quelque passage, & de recouvrer des vivres. Comme la plus grande opposition qu'il comptoit y trouver, devoit venir du corps de la Noblesse, il la voulut prévenir, lui faire sentir qu'il prenoit à regret les armes contr'elle, & qu'il eût desiré avec passion de

1647. ne l'avoir pas pour ennemie. C'étoit en effet ſon point de vue dans le projet ambitieux qu'il renfermoit au fond de ſon cœur, mais dont quelque lueur ſortoit toujours. Il ne croyoit pas pouvoir y réuſſir s'il ne la détachoit du parti de l'Eſpagne.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Pour faire connoître ſes diſpoſitions à ce grand Corps, il fit une aſſemblée de tout ce qu'il y avoit de Gentilshommes dans Naples. Le nombre en étoit grand. Comme ils n'avoient pas tous des Terres, que pluſieurs étoient accoutûmés de demeurer à Naples, qu'ils s'y étoient même trouvés au commencement de la révolution, & qu'ils n'euſſent pû en ſortir qu'avec danger, ils y étoient reſtés ; & le peuple, malgré ſa haine contr'eux, les y avoit ſoufferts, les voyant

soumis au gouvernement. 1647.

Le Duc les assembla tous dans le Cloître des Carmes, & leur dit avec cette éloquence noble & polie, naturelle aux personnes de son rang, qu'il avoit voulu leur parler pour les assurer qu'il les prenoit tous sous sa protection, & qu'ils n'avoient plus rien à craindre des fureurs du peuple; qu'il savoit distinguer ce qui étoit dû à la naissance & à la valeur, d'avec les soins qu'exigent les besoins des autres sujets; qu'il savoit aussi qu'on doit regarder la Noblesse comme l'apui & le plus ferme fondement des Etats. Il ajouta qu'il n'ignoroit pas qu'elle avoit encore de plus justes raisons que le peuple, de se plaindre de la tirannie des Espagnols; que c'étoit cette tirannie qui l'avoit le plus déterminé à ve-

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

1647. nir se jetter dans Naples pour l'en délivrer; qu'enfin il falloit réunir tous les Corps de l'Etat: qu'on vouloit former une République dans laquelle la Noblesse devoit tenir le premier rang; qu'ainsi tous ceux de cette assemblée devoient inviter, & prier leurs parens & leurs amis de se rendre à Naples pour profiter des offres qu'il leur faisoit, pour remplir & les Charges & les honneurs qui de droit les regardoient, & ne s'en pas laisser exclure en différant trop long-tems, en ne se présentant qu'après coup & lorsqu'on auroit achevé de régler la forme du gouvernement.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

La plûpart de ces Gentilshommes rendirent de très-humbles graces au Duc de ses offres & des dispositions favorables où il étoit pour le corps de la Noblesse.

bleſſe. Ils promirent d'écrire en conformité aux Seigneurs & aux Gentilshommes abſens. Le Prince en fut ſatisfait, quoiqu'il remarquât ſur le viſage de pluſieurs, & entr'autres ſur ſur celui du Prince de la Roqua, neveu du Cardinal Archevêque, beaucoup de froideur & d'indiférence.

1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Il congédia l'aſſemblée après avoir fait à la plûpart beaucoup de careſſes; il ne perdoit point l'occaſion de les obliger, & de leur marquer de la diſtinction, lorſqu'il les rencontroit dans les diférentes viſites qu'il faiſoit des poſtes & des quartiers. Il alla voir la Princeſſe de Sanza dont le Viceroi avoit fait décapiter le mari. Irritée contre lui & contre les Eſpagnols, elle ne manqua pas d'écrire à tous ſes parens pour les attirer

1647. dans le parti de la nouvelle République : le Duc fit faire aussi des complimens à la Princesse de Massa, en lui marquant la part qu'il prenoit à sa juste douleur sur la mort tragique du Prince son mari.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Soins du Duc pour la Princesse de Massa.

Mem. de Guis. l. 2. Loredan.

On attribua les soins du Duc pour cette Princesse à une autre cause. Le bruit se répandit que son cœur y avoit plus de part que la politique, qu'il étoit devenu amoureux de cette Princesse. Elle étoit la plus belle femme du Royaume, jeune encore & douée de toutes les perfections de son sexe. C'étoit sur son portrait seul que ce Prince en avoit été épris. Elle étoit sortie du Couvent où elle s'étoit retirée du vivant de son mari & logeoit dans son Palais. Le Duc suivant la mode d'Italie, marquoit sa passion en

passant frequemment devant ce Palais, & en faisant les galanteries qui sont d'usage à Naples. Toute la Ville s'en appercevoit. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Cet amour devint public. On trouvoit que ces façons convenoient peu à un Prince chargé de tant d'affaires, qui entreprenoit de pacifier un grand Royaume, même de le conquérir; mais telle étoit l'humeur du Duc de Guise, de prendre facilement de la passion, & de l'allier avec ses devoirs. On ne sait pas s'il réussit à plaire à cette Princesse vertueuse, mais qui ne pouvoit être indiférente aux soins d'un Prince qui avoit de si grandes qualités, & qui jouoit dans Naples le rôle d'un Souverain. Quoiqu'à Naples les hommes ne rendent point de visites aux

1647. Dames, le Duc pouvoit avoir ce privilége : en effet, il vit souvent plusieurs femmes & filles de qualité pour leur faire des graces, pour les engager à écrire à leurs familles, & les gagner au parti de la République.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ses soins pour la veuve de Mazanielle. *Les mêmes.*

Quelque mouvemens qu'il fit pour la Noblesse, il ne négligeoit pas l'affection du peuple, pour lors le principal apui de sa fortune. La conduite qu'il tint avec la veuve de Mazanielle accrut encore cette affection. Quelque grandes que fussent les obligations qu'avoient les Napolitains à ce premier Chef de la révolution, ce peuple ingrat en avoit oublié la famille. La veuve & les quatre filles de cet homme qui avoit dominé si absolument dans Naples, qui avoit été le maître de tant de richesses & de tant de

trésors, étoient restées après sa mort dans la plus grande misére. 1647.

Cette veuve fut présentée un jour au Duc lorsqu'il entroit dans l'Eglise des Carmes : il lui fit l'accueil le plus honnête, la plaignit, & la tira sur le champ de son indigence, en lui assignant une pension de 50 écus par mois. Il ordonna au pere Capece, son Confesseur, d'avoir soin d'elle, & lui fit distribuer sur le champ une somme d'argent. On ne peut dire combien cet acte de justice fut agréable au peuple qui respectoit la mémoire de cet homme fameux, qui n'avoit en vue que le bonheur de ses concitoyens, qui avoit méprisé la fortune, & qu'on croyoit n'avoir péri que comme une victime sacrifiée à la politique des Espagnols.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Viceroi ayant reçu une

Nouvelle tentative

1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

du Viceroi pour la paix *Mod. t. 2. c. 16.*

patente de Plénipotentiaire pour traiter avec le peuple, ce Miniſtre inſtruit de la diſette des grains dans Naples, crut le moment favorable pour propoſer un traité; il fit imprimer ſon plein pouvoir, & en fit répandre dans la Ville pluſieurs exemplaires. Le peuple les mépriſa, il n'y eut par toute la Ville qu'un cri, que c'étoit là de nouveaux piéges, qu'il n'étoit plus queſtion d'abolition, ni de traité, que les armes ſeules devoient décider du ſort de Naples. La haine mortelle qu'inſpiroit le ſeul nom du Viceroi, ne contribuoit pas peu à une réſolution ſi déterminée.

Conſeil tenu pour ſortir de Naples & ouvrir des Paſſages.

La diſette des grains qui continuoit, étoit bien plus redoutable pour le Duc de Guiſe. On pouvoit à tous momens craindre un ſoulevement. Ce

Prince se détermina à sortir de Naples avec ce qu'il pouvoit avoir de troupes, quoiqu'en assez mauvais ordre, mais il falloit trouver des grains. Comme tout le monde étoit intéressé au succès, le Duc assembla non-seulement les Militaires, mais encore la Consulte, les Capitaines des Ottines & les Magistrats de Police. Le Duc exposa les besoins de la Ville, la nécessité d'en sortir pour y remédier. Il parla avec une éloquence, une force, & d'une maniere si touchante, qu'il ravit & charma toute l'assemblée qui interrompoit souvent le Duc par des applaudissemens.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Mod l. 2. c. 16.

Toutes les voix se réunirent pour marcher du côté d'Averse: cette Ville étoit voisine de Naples. D'Averse on pouvoit s'é-

1647. tendre dans les campagnes fertiles du Labour, où l'on ne trouveroit d'obſtacles, que le corps de la Nobleſſe compoſée ſeulement de Cavalerie, & qui ne pourroit retarder les opérations de l'armée du Prince.

Le Duc de Guiſe & Gennare Annezc.

Modene, Meſtre de champ général, combattit fortement cet avis. Il remontra que le corps de la Nobleſſe montoit à 4000 chevaux, qu'il ſeroit difficile d'en ſoutenir l'attaque, qu'on ſe trompoit en croyant qu'il y avoit beaucoup de grains dans ces quartiers, d'où la Nobleſſe les avoit enlevés & preſque conſumés; que ſi l'on prenoit aux habitans ce qui leur reſtoit pour leur ſubſiſtance, on les rendroit ennemis irréconciliables du peuple. Il ajouta qu'il falloit aller dans la Principauté de Salerne, à la verité

plus éloignée de Naples, mais remplie de bleds : que Polito Paſtina y commandoit un corps d'armée, que ce Chef s'avanceroit ſur les bords du Sarno pour donner la main au Prince; qu'on ne pouvoit douter de ſa fidélité & de ſon affection, puiſqu'il venoit de recevoir, avec autant de joye que de reſpect, Cerisante que le Duc y avoit envoyé pour Adjudant. Enfin que le Duc en ſe tranſportant dans cette Province, pourroit s'étendre en Calabre, & fomenter les mouvemens qui y commençoient en ſa faveur.

1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Ces raiſons, quoique fortes, ne furent pas goutées par le Duc, qui ne vouloit ni s'éloigner de Naples, ni s'expoſer aux difficultés qui ſe trouveroient à paſſer le Sarno, qui enfin avoit, en s'approchant

1647. d'Averse, des vues qui flattoient son projet favori, de gagner la Noblesse, & de pouvoir se ménager une entrevue avec ses Chefs. Mollo l'entretenoit dans cette idée par des discours séduisans qui sont toujours du goût des Princes, & que leur vanité saisit par preférence.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Armée du Duc de Guise.

Mem. de Guise l. 2. Mod. t. 2. c. 16.

Le 12 Décembre.

Le conseil fini, le Duc donna ses ordres pour rassembler toutes ses troupes, & former l'armée. Elle étoit composée du Régiment du Prince dont Palombe étoit Colonel-Lieutenant, & de cinq autres, celui de Palombe en particulier, & ceux de Rosso, de Calco, de Perés & de Malet, l'un des Français venus avec le Duc. Il y avoit encore les trois Compagnies de Pisacano, de Longobardo & de Batimielo. Il y joignit 500 Lazares qui n'étoient

armés que de leurs crocs. 1647.

Dans la Cavalerie il y avoit les Compagnies du Duc, celles d'Anneze, & cinq autres, le tout faiſant 600 chevaux.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Modene commandoit toutes ces troupes, comme Meſtre de camp général ſous le Duc : Orillac étoit Lieutenant-Général, Prignano Commiſſaire & Spinto Auditeur général.

Il n'y avoit d'artillerie que quatre piéces de campagne. Aniello de Falco en étoit Général, un Maltois Commiſſaire, mais cette Artillerie n'étoit que pour faire montre ; on n'avoit que 400 livres de poudre, quoiqu'il parût un grand nombre de barils qui n'étoient remplis que de ſable.

Toute cette armée faiſoit 4000 hommes de pied & 600 chevaux ; mais outre le peu de

1647. discipline & d'expérience de ces troupes, il y avoit les Lazares sur lesquels on ne pouvoit compter : plus de quinze cens hommes n'avoient point de fusils, & un plus grand nombre étoit sans épée. Il falloit être aussi hardi & aussi entreprenant, ou plutôt être dans un aussi grand besoin de vivres que l'étoit le Duc de Guise, pour prétendre faire usage de pareils Soldats contre un corps de la premiere Noblesse du Royaume, & aussi nombreux qu'il étoit.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ce Prince fit assembler toutes ces troupes dans le Faubourg saint Antoine qui mene à Averse. Elles s'y mirent en bataille le matin du 12 Décembre.

Il repousse les Espagnols de

Le Viceroi instruit de tout ce qui se passoit à Naples, sçachant toutes ces forces à l'ex-

trêmité de la Ville, prit ce tems pour faire attaquer l'Isle de S. Barthelemi & le quartier de Visita Poveri qui en est tout proche. Il choisit l'heure de midi où les Soldats du peuple, commis à la garde des quartiers, les quittoient pour aller dîner, n'y laissant que peu de monde. Les Espagnols les attaquent avec furie, chassent ceux qui y étoient restés, & s'emparent de deux piéces de canon. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

l'Isle de S. Barthelemi

Mem. de Guise l. 2. Mod. t. 2. c. 16.

On en porta la nouvelle au Duc qui ne balança pas de marcher contr'eux, ce poste étant d'une grande conséquence. Quel augure n'étoit-ce point pour son expédition ! Il prit avec lui la Compagnie qui étoit de garde au Marché, 500 hommes d'Infanterie, & le Mestre de camp Melloné. Après avoir mandé à sa Cavalerie de le ve-

1647. nir joindre, il marche, il tombe sur l'ennemi avec impétuosité. Il avoit pris la précaution pour ménager sa poudre, de commander que dans les maisons voisines, on fit bouillir de l'huile, & qu'on en jettât sur les Espagnols. C'eût été une lente & foible ressource, si le Duc ne les eût attaqués en personne.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Pour animer les siens, il se met à leur tête l'épée à la main, se mêle parmi les ennemis, y fait des actions de valeur si prodigieuses, qu'ils en sont épouvantés, & les Napolitains dans une admiration qui redouble leur courage. On croit que D. Jouan qui d'une hauteur voyoit ce combat, fut lui-même charmé de la bravoure de ce Prince, qu'il conçut pour lui la plus haute estime, & soupirant de voir quel ennemi la fortune susci-

toit au Roi ſon pere. 1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Rien ne put réſiſter à la valeur héroïque du Duc de Guiſe. Il enfonça les ennemis. Il reprit le poſte de Viſita. Mollo en même tems les délogea de l'Iſle de ſaint Barthelemi. Animés par ces avantages, les vainqueurs les chaſſent devant eux, gagnent une rue entiere, un poſte & un retranchement qui alloit juſqu'à l'Hôtel de la Comedie Italienne. Ce ne fut pas ſans une grande effuſion de ſang, car les Eſpagnols ſe défendirent vaillamment. Ils eurent juſqu'à 120 Officiers tués ou bleſſés; & il y eut une maiſon que le Duc fit ſauter, où périrent douze Eſpagnols. Ce Prince perdit 53 des plus braves des ſiens, & en eut ſix bleſſés. Ce ſuccès répandu dans la Ville, attira au Prince de nou-

1647. veaux éloges ; c'étoit une joye universelle.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ordre qu'il met dans la Ville.

Mem. de Guis. l. 2.

Le 13 Décembre.

Pour partir avec sûreté, le Prince fit achever devant lui les préparations nécessaires pour mettre les postes en état de défense. Il y établit Melloné, & le nomma Général des postes de Visita, de l'Isle de S. Barthelemi & de Porto. Il parcourut successivement tous les autres postes, & mit par tout des Chefs intelligens. Il assembla le corps de Ville où Anneze s'étoit rendu avec le Duc qui recommanda qu'on pourvût avec la plus grande attention à la subsistance du peuple & à la direction des vivres sous les ordres d'Anneze, en qui il parut prendre toute confiance pour marquer son intelligence avec lui, & l'autoriser. Il chargea d'Andrée, Provéditeur général, de

veiller surtout au bon ordre & à une distribution exacte des grains. Ayant pourvu à tout, il ordonna qu'au premier événement d'importance, on lui envoyât un Exprés pour l'en instruire : il ne s'éloignoit de Naples que d'une lieue.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il étendit ses soins à toutes les Provinces où il y avoit des Chefs du peuple qui y avoient déja fait des progrès. Il envoya dans celles qui n'en avoient point encore, donnant des commissions à ceux-ci, & renouvellant ou confirmant celles des premiers. Le Duc qui songeoit toujours à attirer la Noblesse dans son parti, envoyoit aux principaux Seigneurs des Sauvegardes pour leurs Terres. Ils en profitoient sans prétendre s'engager avec ce Prince.

Ordre pour les Provinces.

Mem. de Guise l. 2.

Le Duc n'ignoroit pas com-

1647. bien la plûpart des Commandans étoient des gens sans foi & sans honneur; presque tous bandits de profession, & qui n'avoient en vue que leurs intérêts, même cruels, & n'épargnant ni le sacré ni le profane; mais il falloit dissimuler, tirer d'eux tout le parti possible, & attendre un tems plus favorable pour les déplacer, & leur substituer des gens de mérite & de naissance.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Autorisés par les commissions de ce Prince, chacun d'eux dans son distric fit des progrès assez rapides. Il ne manquoit aux prosperités du peuple que de pourvoir Naples de vivres pour la subsistance des habitans qui étoient en si grand nombre.

Le Duc de Guise à Juliano.

Toutes les précautions prévues pour la sûreté de Naples,

le Prince alla prendre congé du Cardinal Archevêque, & visiter les reliques de S. Janvier. Les actions de piété imposent toujours au peuple, & lui donnent bonne opinion de l'intérieur du Prince. Il partit enfin avec son armée, mais en si mauvais état, qu'il falloit être aussi déterminé que lui, & avoir des raisons aussi pressantes, pour prétendre faire usage de pareilles troupes.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2 c. 18.

Le 14 Décembre.

Le Duc arriva à Juliano le même jour qu'il sortit de Naples; ce gros bourg situé entre cette Ville & Averse, presqu'à moitié chemin, est fort peuplé. Il y trouva 500 hommes sous les armes qu'il joignit à son armée. Il y établit son quartier général, & le fit fortifier assez bien pour le peu de tems qu'il avoit.

1647. Le Duc de Guise & Gennare Anneze. Prise de S. Antime. *ibid.*

Touttaville qui commandoit à Averse le corps de la Noblesse, étoit en possession de tous les cazals voisins, surtout de saint Antime & de saint Ciprien, les deux plus considérables; mais la force seule les contenoit. Lorsqu'ils apprirent l'arrivée du Duc, ceux de saint Antime députerent leur Curé, & en même tems Chef du peuple. Il étoit chargé d'inviter le Duc à se rendre dans leurs cazals, & de l'assurer du zéle & de l'affection de tous les habitans, qui, aussi-tôt qu'il paroîtroit, chasseroient les troupes de la Noblesse. Ce Prince y envoya Calco avec son Régiment : à son approche, ces troupes évacuerent saint Antime.

Plusieurs autres cazals se déclarerent pour le Prince qui envoya le Colonel Rosso avec

son Régiment de mille Fuseliers, s'emparer de S. Ciprien, gros bourg où on lui avoit dit qu'il y avoit beaucoup de bled. Il recommanda expressément à cet Officier de n'engager sans ordre aucune affaire avec la Noblesse.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Comme le principal objet du Duc étoit de la gagner & de la détacher du parti des Espagnols, il envoya pour la sonder deux personnes à Averse qui feignoient d'être dans leur parti. L'un étoit un Augustin, Thomas Sebastien, qui à la faveur de son habit, n'étoit point suspect ; l'autre un Gentilhomme nommé Vincent Caraffe, Partisan secret du Duc. Il se conduisit si imprudemment qu'il se fit arrêter ; ce projet n'eut aucune suite. Il fit seulement connoî-

1647. tre aux principaux Seigneurs qu'elles étoient les vues du Duc.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Combat de Juliano.

Les mêmes. Le 15 Décembre.

Malgré ses ordres, Rosso qui étoit à S. Ciprien, ayant apperçu quelques Coureurs du corps de la Noblesse, alla les attaquer, & les poussa vivement jusques sous les murs d'Averse: séduit par cet avantage, & ne voyant personne qui sortît de cette Ville, il envoya un Courier au Prince lui en donner avis, en lui mandant que s'il vouloit venir avec son armée, il se rendroit maître d'Averse. Le Prince sentit tout le ridicule de cet avis. Il comprit au contraire que Rosso avec son Régiment étoit dans le plus grand danger, & exposé à la sortie de toutes les forces ennemies. Ne voulant pas le laisser périr, il partit pour le soutenir

avec ses troupes, deux piéces de canon, & un escadron commandé par Orillac. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il étoit sorti d'Averse un détachement de 1500 Cavaliers qui attaquerent les troupes du Duc. Le Capitaine Latino qui commandoit une Compagnie de ce détachement, s'étant avancé à sa tête, fit le coup de pistolet avec Orillac qui fit tourner son chapeau, mais le cheval d'Orillac s'étant en même tems abattu, il fut pris prisonnier & conduit à Averse, où un Espagnol nommé D. Diegue de Halcano le tua de sang-froid en lui donnant deux coups d'épée par derriere.

Le combat s'étoit engagé entre les deux Cavaleries. La Noblesse tomba sur l'Infanterie que le Duc commandoit, en rompit tous les rangs, & la for-

1647. ça de fuir. Le Duc fut contraint de la ſuivre plus d'un quart de lieue. La Nobleſſe ne le pourſuivit que lentement, marchant toujours en bon ordre. Cette lenteur donna le tems au Duc de remettre en bataille ſes troupes épouvantées, mais il ne put leur rendre le courage; à la premiere charge, le Capitaine Rocco fuit avec ſa Compagnie. Le Commiſſaire général Prignano l'imita. Le reſte de ſon armée avec autant de lâcheté, ſe mit à fuir: le Duc alors ſe vit ſeul au milieu du chemin & ſans en paroître effrayé; les ennemis le ſuivoient & avoient ceſſé de garder leurs rangs.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Leur contenance redouble la hardieſſe du Duc; il rallie trente ou quarante de ſes Cavaliers des plus braves, il fond ſur l'ennemi, le pouſſe ſi vivement, qu'il

qu'il lâche le pied, se renverse 1647.
sur deux escadrons qui furent rompus.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc fit là des actions prodigieuses de valeur. Toujours à la tête de sa petite troupe, il combat presque seul; & par son intrepidité, étonne les ennemis. Rien ne fait plus d'honneur à son courage, mais peu à sa prudence. Un Général d'armée ne doit jamais s'exposer en soldat; ce fut une espéce de miracle qu'il ne fut ni blessé ni pris. Il fut heureux pour lui d'avoir à faire à des troupes aussi mauvaises que les siennes propres. Ayant été rejoint par une partie des siens & par le corps de 500 Lazares, il poussa les ennemis jusqu'au pont de Frigano, situé sur un large fossé rempli d'eau dans le tems des pluyes. Au delà de ce pont, il

1647. y avoit quelques maisons désertes; Modene y plaça 200 Mousquetaires pour favoriser la retraite du Duc. Ils étoient cachés dans ces maisons ou dans les fossés qui bordoient le chemin à droit & à gauche.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc fit faire alte au-delà du pont, permit aux Lazares de le passer, & d'aller attaquer l'ennemi. Il n'en esperoit pas grand succès, mais il se soucioit peu de ce que deviendroit cette milice insolente, toujours prête à exciter des séditions, & à commettre des violences. Les Lazares étant venus aux mains avec les escadrons de la Noblesse, furent d'abord battus & repoussés. Il y en eut 300 portés par terre, massacre capable d'épouvanter le reste des troupes du Duc qui ne valoient guerre mieux que les Lazares.

En même tems, le Duc attaque quelques petits détachemens ennemis encore au-delà du pont; il les défait, se mêle parmi les siens, & fait de sa main deux prisonniers, dont l'un étoit un Lieutenant. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ayant rallié quelques fuyards, il passe le pont, & marche à l'ennemi qui lui avoit dressé une embuscade en-deçà du pont. Le Duc eut 14 hommes tués en cette occasion, & fut obligé de le repasser. Trois escadrons de la Noblesse le passerent en le poursuivant. Ils avoient à leur tête le Prince de la Torella qui se mit en bataille. On étoit si près les uns des autres, que la Torella s'étant détaché du gros, donna un coup d'épée sur la tête d'un estafier du Duc, qui oubliant encore sa fonction de Général, s'avança vers lui en

1647. lui criant de faire le coup de pistolet. La Torella, plus sage ou moins brave, feignit de ne le pas entendre, & se retira.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc fit une manœuvre qui trompa l'ennemi. Il perdit du terrain comme s'il se fût senti plus foible, & les attira dans l'endroit où Modene avoit embusqué les 200 Mousquetaires. Alors Modene fait tirer sur la cavalerie ennemie : plusieurs Cavaliers sont renversés, neuf Gentilshommes furent tués. Cet avantage jette le désordre dans la troupe, & enhardit ce qui reste du corps des Lazares qui tirent avec leurs crocs plusieurs Cavaliers de dessus leurs chevaux, & les massacrent inhumainement.

La Noblesse envoya un Trompête demander permission d'enlever les morts, le Duc l'accor-

la, regardant cette démarche 1647.
comme un signe de victoire.
Cependant le combat n'étoit Le Duc de Guise & Gennare Anneze.
pas fini, les escadrons ennemis
étoient encore au-delà du pont.
Le Duc rejoint par une partie
de ses troupes, s'avance contr'eux, les fait reculer jusqu'au pont; mais le Duc d'Andrie, Chef de la maison des Caraffes, passe le pont, joint la Torella avec trois escadrons frais, fait une si furieuse décharge sur les Napolitains, qu'ils se mettent tous à fuir. Ce fut alors que le Marquis de saint Julien cria au Duc. *Vois, sot que tu es, avec quelles canailles tu te joins, & si ce ne sont pas là de braves gens pour te faire Roi.*

Le Marquis de saint Julien paya bientôt des paroles si indécentes: un Cavalier qui étoit resté auprès du Duc,

1647. tira au Marquis un coup de carabine dont il le blessa si dangereusement, que ce Seigneur en mourut trois jours après. Le Duc resté seul au milieu du chemin, il ne tenoit qu'au Duc d'Andrie de le faire tuer, ou de le prendre prisonnier, mais il fut retenu ou par la grande estime qu'il avoit pour ce Prince, ou pour ne pas rendre un si grand service aux Espagnols; peut-être par ces deux sentimens.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ce Prince fut bientôt rejoint par une partie de ses troupes, renforcées par celles de saint Antime. Alors il attaque les ennemis de front; toujours à la tête des siens, il donne l'exemple de la plus grande valeur. Il renverse les escadrons de la Noblesse, leur fait repasser le pont de Frigano, le repasse lui-mê-

me, & commence un combat qui ne dure qu'un quart d'heure, mais aussi vif que meurtrier; dans ce moment il sauve la vie à un Officier que les Napolitains avoient pris, & qu'ils vouloient tuer : ce Prince courut dans ce combat un très-grand danger, non-seulement du côté des ennemis très-supérieurs en nombre, mais encore du côté des siens, qui ne sachant pas tirer & étant derriere lui, penserent le tuer d'un coup de fusil qui brûla ses cheveux & son plumet.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

L'avantage ayant été jusques-là égal, & le Duc voyant peu d'apparence de remporter une entiere victoire, ordonna à Rosso de faire battre la retraite; elle se fit en bon ordre. Le Duc d'Andrie voulut le poursuivre avec 500 chevaux, mais il fut

1647. arrêté par les Mousquetaires qui étoient toujours embusqués au delà du pont. Le Duc arriva tranquillement à son quartier, s'étant tiré glorieusement, quoiqu'imprudemment, de ce combat qui dura en tout trois heures; & où il perdit 150 hommes sans compter les 300 Lazares. Deux de ses gardes furent pris & conduits à Averse, où il y en eut un tué de sang-froid. La Noblesse eut 500 Cavaliers tués, dont il y avoit plusieurs Gentilshommes.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le bruit de ce combat se répandit par tout le Royaume, surtout à Rome où l'on ne cessoit de relever le courage & la conduite de ce Prince. Quand la témerité est heureuse, elle est justifiée & impose à tous les esprits.

De retour à Juliano, le

Duc y trouva le Capitaine Rosso & le Commissaire général Prignano; il cassa le premier, & priva de ses fonctions Prignano qui devint l'un des plus dangereux ennemis du Duc, & lui rendit depuis tous les mauvais offices qu'il pût, tant à Naples qu'auprès du Marquis de Fontenai avec qui il étoit en correspondance. La lâcheté n'est jamais si redoutable que lorsqu'elle est découverte.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc demande une entrevuè avec la Noblesse.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 18.

Le dessein de recouvrer des grains étoit le principal motif de l'expédition du Duc; il en avoit un second, c'étoit de s'aboucher avec les Chefs de la Noblesse. Il desiroit passionnément cette conférence; il se flattoit d'attirer ces Seigneurs dans son parti. Dans cette vue, il envoya à Averse avec un passeport le Sergent major Landi,

1647. sous prétexte de réclamer Orillac. Il y apprit le sort funeste de cet Officier à qui ces Seigneurs faisoient rendre les honneurs funébres avec magnificence, pour faire connoître l'horreur qu'ils avoient de cette action. Landi proposa l'entrevue, elle fut acceptée avec joye par ces Seigneurs charmés de la valeur du Prince, & très-curieux de le voir & de l'entretenir. Le Duc d'Andrie fut nommé pour se rendre au lieu dont on conviendroit.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Procès de Santis. *Mem. de Guis. l. 2.*

Pendant le voyage de Landi, le Duc de Guise avoit fait faire le procès à Miguel de Santis qui avoit coupé la tête à D. Peppe Caraffe, & qui par ce meurtre étoit devenu odieux à la Noblesse. Cette horrible action avouée du peuple, lui inspira assez d'orgueil pour pren-

dre quinze Gardes qui l'accompagnoient toujours, & la qualité de Mestre de camp général. Le Duc avec qui il avoit déja été commis, le lui avoit défendu sans qu'il y eût déféré.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Une nouvelle entreprise de Santis irrita encore ce Prince. Pendant son absence, il prit dans leur Palais les enfans de la Marquise d'Attaviano qu'il disoit être en intelligence avec la Noblesse ; un sauf-conduit qu'elle tenoit du Duc n'arrêta point la violence de Santis ; il osa même le déchirer. La Marquise vint à Juliano s'en plaindre au Duc, qui envoya sur le champ le Prevôt de l'armée commander à Santis de mettre en liberté les enfans de la Marquise, & fit accompagner le Prevôt d'un de ses gardes, chargé de les amener à son quar-

1647. tier. Loin d'obéir, Santis fit arrêter le Prevôt, & renvoya le garde par qui il manda au Prince qu'il iroit le lendemain le trouver, & l'informer des raisons qu'il avoit eues d'agir de cette sorte.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc fut outré de l'insolence de Santis qui vint à cet effet le 16, suivi de dix de ses gardes. Le Duc avoit déja entendu la Messe à Juliano, où l'on lui avoit présenté le Dais qu'il avoit refusé. Sans vouloir entendre Santis, il le fit arrêter avec toute sa suite par son Capitaine des gardes, & fit mettre Santis dans un cachot. Il crut le moment favorable pour punir cet insolent, & faire sa cour au corps de la Noblesse, en vengeant la mort du Prince Caraffe. On fit le procès à Santis. Sa désobéissance aux ordres

du Duc, les menaces qu'il avoit faites de le traiter comme Caraffe, ses violences à l'égard de la Marquise, dont il avoit pillé la maison ; tous ces faits furent prouvés par le Prevôt, par les domestiques de cette Dame, & par les gens même que Santis avoit avec lui. Il avoua tout, & demanda grace. Loin de la lui accorder, le Duc lui fit donner la question ; il y déclara qu'il avoit résolu de tuer le Duc & qu'il en cherchoit sans cesse les occasions : qu'il y étoit excité par la haine immortelle qu'il avoit contre la Noblesse & contre le Duc lui-même qui la favorisoit.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ces aveux, quoique faits dans les tourmens, pouvoient bien être véritables, Santis étant capable des plus grands crimes ; mais les preuves man-

1647. quoient pour l'exécution, il n'y en avoit que pour sa désobéissance, pour sa conduite violente envers la Marquise, & pour des paroles dignes de punition, & non pas de mort.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Malgré ce défaut de preuves, le conseil du Duc condamna Santis à être décapité, & ordonna de plus que sa tête seroit mise dans le Marché sur un poteau, & que son corps y seroit pendu par un pied. Le Duc sursit l'exécution, & envoya Santis dans les prisons de Naples. Il vouloit annoncer cette sentence à la haute Noblesse dans la conférence qu'il étoit sur le point d'avoir avec elle, & lui faire valoir la mort de Santis, sacrifiée à la vengeance de la maison Caraffe.

Conditions de l'entrevue avec la Noblesse.

Cette entrevue se négocioit vivement. On choisit pour la

tenir le Couvent de Capucins, situé à moitié chemin d'Aversе & de Juliano. On convint que le 18 Décembre les deux Ducs de Guise & d'Andrie s'y rendroient suivis chacun de 50 chevaux & de 200 Mousquetaires qui se tiendroient à 500 pas du lieu de la conférence, & qu'ils seroient accompagnés chacun de dix Seigneurs ou Gentilshommes.

1647.

Le Duc de Guise & Gennre Anneze.

Mem. de Guif. l. 2. Mod. t. 2. c. 18 Loredan. Le 17 Décembre.

Le Duc avant de se rendre aux Capucins, renvoya à la Noblesse les deux Officiers qu'il avoit fait lui-même prisonniers dans le combat. Il leur rendit leurs chevaux, leurs armes, & les fit accompagner par un Trompete.

Les deux troupes arriverent presqu'en même tems. Lorsque les dix personnes de chaque parti furent à trente pas les uns des autres, les deux Ducs mirent

Conférence dans l'Eglise des Capucins.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. tom. t. 2. c. 18.

1647. pied à terre & coururent à l'envi s'embrasser. Ils se firent mille caresses & mille politesses, le Duc d'Andrie glissant délicatement sur ce qu'il avoit épargné le Duc de Guise, & relevant sa valeur qui ne s'étoit point démentie, quoiqu'il ait été trois fois abandonné des siens. Ensuite écartant adroitement les Seigneurs de leur suite, les deux Ducs entrerent seuls dans l'Eglise, où ils s'entretinrent longtems, se parlant à cœur ouvert.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le 18 Décembre.

D'Andrie dit au Duc de Guise qu'il voyoit avec un déplaisir mortel à la tête d'un peuple cruel & barbare, révolté contre son Roi, & capable des plus grands crimes, un Prince de son mérite & orné de tant de qualités héroiques; que le Duc se jettant dans Naples, n'avoit pas fait seulement l'action d'un

avanturier, encore moins celle d'un Prince généreux, & poussé d'une noble ambition, mais plutôt l'action d'un désesperé qui cherchoit à périr : qu'il se flattoit envain d'attirer à son parti la Noblesse du Royaume, qui, quoique reconnoissante de tous les soins qu'il prenoit pour elle, avoit horreur de voir à la tête de cette prétendue République un misérable comme Anneze : que le devoir & la religion les attachoient tous à leur Roi, quoiqu'ils n'attendissent aucune récompense de ses Ministres, & qu'ils en eussent été maltraités : que lui, Duc de Guise, avoit à craindre à tous les momens, de la part de ce peuple, la trahison, le fer & le poison : qu'il venoit d'éprouver leur lâcheté : que le Duc d'Andrie & tous les autres Seigneurs,

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

1647. étoient persuadés qu'il n'étoit pas à se repentir de sa démarche: qu'il pouvoit réparer cette imprudence: que tous lui offroient de le reconduire à Rome avec sûreté.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc de Guise répondit que l'honneur, la raison & la bienséance ne lui permettoient pas d'accepter de pareilles offres: qu'il avoit prevû tous les dangers que le Duc d'Andrie lui exposoit: qu'il s'en falloit beaucoup qu'en venant à Naples, il eût agi en désesperé: qu'il attendoit la flotte de France qui détruiroit celle des Espagnols: qu'il esperoit les chasser du Royaume, les délivrer de leur tyrannie, & fonder une République florissante dont Anneze ne seroit point le Chef: qu'il étoit juste & naturel que la haute Noblesse y tint le rang qui lui étoit

dû : que c'étoit à elle à ne s'en pas laisser exclure ; qu'encore qu'il fût disposé à la recevoir à bras ouverts, il pouvoit arriver des événemens qui l'empêcheroient d'y être admise ; qu'à l'égard des excès & des cruautés du peuple, le Duc, maître absolu dans Naples, sauroit bien non-seulement s'y opposer & les faire cesser, mais encore les punir ; qu'il commenceroit par Santis dont il feroit un sacrifice aux manes du Prince Caraffe : que tous les services que la Noblesse rendoit aux Espagnols, ne seroient attribués qu'à sa haine contre le peuple, & au desir de s'en venger ; que quand ils le croiroient rendu volontairement, & avec des vues sinceres, ils ne reprouveroient pas moins ces services qui marquoient le pouvoir d'un corps

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

1647. qu'ils haïssoient, qu'ils avoient offensé, & à qui leur profonde politique ne vouloit rien devoir; qu'au contraire ils continueroient à l'humilier & à la persécuter.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Andrie ne put disconvenir de ces vérités, mais en assurant le Duc, que la Noblesse, incapable de trahir son devoir, ne manqueroit jamais à la fidélité qu'elle devoit à son Roi. Le Duc de Guise poursuivit, en lui remontrant que c'étoit une fidélité déplacée lorsque l'Etat périssoit, lorsqu'on ne pouvoit pas imputer à la Noblesse d'avoir commencé la révolution, enfin lorsque lui Duc de Guise alloit mettre tout en regle à Naples, & établir une République qui changeoit la forme du gouvernement: *Nous ne voulons point de République*, reprit Andrie, *ni être jamais en union & en*

société avec le peuple de Naples. Nous ne pouvons aussi admettre entre nous l'égalité. La jalousie, l'envie, la différence des fortunes y sont un obstacle. Il nous faut un Roi. C'est la forme de notre gouvernement; la domination de la France nous seroit encore plus insupportable que celle d'Espagne. Nous sommes accoûtumés à celle-ci; nous simpatisons plus avec ses mœurs.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc de Guise répondit que la France ne pensoit point à la conquête de Naples qui lui attireroit l'envie & la jalousie des autres Puissances : qu'elle vouloit seulement l'affranchir : que c'étoit le motif de la flotte qu'on attendoit, qui ne débarqueroit des troupes qu'autant qu'il le demanderoit ; qu'au reste, s'ils vouloient un Roi absolument, si leur état exigeoit la Monar-

1647. chie, ils pouvoient en choisir un parmi eux: que s'ils ne pouvoient en convenir, ils avoient deux sujets en France dignes de regner, Gaston Duc d'Orleans, oncle du Roi Louis XIV, ou Philippe, Duc d'Anjou son frere.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc d'Andrie répliqua qu'ils avoient un Roi auquel ils vouloient rester fidéles, qu'ils aimoient & dont ils étoient contens; qu'ils n'en vouloient point d'autre. Qu'à l'égard des deux Princes que le Duc de Guise leur proposoit, ils ne les choisiroient jamais, le Duc d'Orleans étant trop agé, gouteux, dépourvu de ce feu & de cette activité nécessaire pour gouververner; qu'ils choisiroient bien moins le Duc d'Anjou, héritier présomptif de la Couronne de France, à laquelle le Royaume

de Naples pouvoit par des évé- 1647.
nemens ſe trouver réuni, réunion qui étoit le plus grand objet de leur crainte. Qu'ils n'avoient point d'inclination pour aucun des Princes d'Italie; & que ſi la Nobleſſe Napolitaine ſe trouvoit réduite à l'extrêmité d'élire un nouveau Roi, ſon choix tomberoit ſur un Prince qui s'étoit ſignalé à ſes yeux par tant d'actions de valeur & de courage.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Ces dernieres paroles flatterent le Duc de Guiſe qui en ſentit toute la politeſſe. Il répondit modeſtement qu'il ne ſe repaiſſoit point de chimeres, qu'il n'aſpiroit pas à un rang où il ne pourroit ſe ſoutenir & dont la chûte ſeroit pour lui auſſi dangereuſe que honteuſe, ajoutant que, ſi contre toute autre apparence, une telle fortune

1647. lui arrivoit, il ne voudroit tenir le ſceptre que des mains de la Nobleſſe.

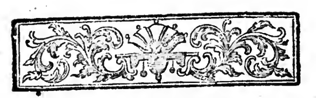
Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Après d'autres diſcours à peu près ſemblables, ils ſe ſéparerent avec mille témoignages d'eſtime & d'amitié. Le Duc de Guiſe retourna à ſon quartier d'où il envoya le lendemain aux Ducs d'Andrie & de Lorenzano à chacun un cheval d'un très-grand prix, prenant pour prétexte qu'il y en avoit un que le peuple avoit enlevé dans le Palais du Duc de Lorenzano lors de la révolution, ce qui étoit vrai; mais les deux Ducs les lui renvoyerent en lui en faſant des remercimens, & en lui mandant que par ce préſent il vouloit les rendre ſuſpects aux Eſpagnols, & les forcer à chercher auprès de lui leur ſûreté. Cette conduite n'empêcha

cha pas le Viceroi d'être fort irrité contre tous ces Seigneurs, & d'entrer en défiance de leur fidélité, quoiqu'il publiât que cette entrevue ne s'étoit faite que de son consentement.

Fin du septième Livre.





HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 & 1648.

LIVRE VIII.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze. Arrivée de la flotte de France.


ES le commencement de la révolution, l'Espagne avoit équipé une flotte à Barcelone, & la France une à Toulon. La premiere pour soumettre les Napolitains, la seconde pour les soutenir.

Les Espagnols, contre leur coûtume, furent les plus diligens, aussi y avoient-ils un intérêt plus pressant. Leur flotte, comme on l'a vu, arriva devant Naples le premier Octobre. On travailla plus lentement à mettre en état celle de France à Toulon : le Cardinal Mazarin, premier Ministre, qui croyoit les Napolitains irréconciliables avec l'Espagne, pensoit en avoir le tems. Il est certain cependant que si le Duc de Guise ne s'étoit pas jetté dans Naples, cette Ville alloit rentrer sous la domination des Espagnols.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2 c. 18. Lor. Rep. de Naples

Le 15 Décembre.

La flotte françoise se trouva en état de mettre à la voile le 25 Novembre. Elle étoit composée de 29 vaisseaux de guerre & de cinq Brulots. La France depuis long-tems n'avoit point fait d'armement naval si consi-

1647. dérable. Sans comprendre les équipages, cette flotte étoit chargée de 4000 vieux soldats de débarquement, d'un très-grand nombre d'Officiers de marque & de volontaires de distinction. On en donna le commandement au Duc de Richelieu, (a) petit neveu du Cardinal de ce nom. Mazarin croyoit signaler sa reconnoissance pour ce Ministre en élevant ce Seigneur à cette dignité. Agé seulement de 18 ans, il étoit bien surprenant qu'on mît à la tête d'une si grande expédition un jeune homme qui n'avoit aucune expérience de la marine, ni même de l'art militaire. Mais on y avoit suppléé en lui donnant pour Lieutenans le Com-

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

(a) Armand Jean Duplessis, Duc de Richelieu & de Fronsac.

mandeur des Gouttes & le Bailly de Valencay (*b*) tous deux Chevaliers de Malthe, très-expérimentés sur mer. Le Comte d'Estrade (*a*) étoit Général du débarquement, & du Hamel avoit le caractère d'homme du Roi, & étoit chargé de veiller sur ses intérêts.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Cette flotte partit des Isles d'Hieres le 26 Novembre. Les vents contraires & le gros tems la fatiguerent beaucoup dans sa traversée. Elle fut obligée de mouiller à plusieurs ports & d'y ancrer plusieurs jours de suite. Elle n'arriva à la vue du Golphe de Naples que le 18 Décembre à la pointe du jour.

(*b*) Henry d'Estampes Valencay.

(*a*) Godefroi, Comte d'Estrade, Maréchal de camp, depuis Maréchal de France.

1647. Il y avoit sur cette flotte un homme sans nom & sans caractère, qui néanmoins en étoit l'ame, ayant les ordres secrets du Ministre auxquels tout se devoit conformer. C'étoit l'Abbé Basqui, un Romain, domestique du Cardinal de sainte Cecile, qui l'avoit donné au Cardinal Mazarin son frere, comme fin & habile négociateur : C'étoit un de ces hommes obscurs, né avec un génie souple, délié, artificieux, flattant les volontés de leurs patrons, toujours prêts à sacrifier à leurs intérêts justes ou injustes, les ménageant par des voyes obliques & détournées ; un de ces hommes que les Grands employent sans conséquence, qu'ils peuvent désavouer sans risque, & qui boivent les affronts sans en rougir. Cet Abbé avoit le secret du Car-

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

L'Abé Basqui.

Les mêmes.

dinal qui l'avoit confié avec plus de ménagement aux Généraux de la flotte. Ils devoient consulter cet Agent, & ne se conduire que de concert avec lui. L'objet du Cardinal étoit de profiter de la révolte de Naples pour unir ce Royaume à la France, & en aggrandir la Monarchie. 1647. Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il croyoit s'immortaliser par cette conquête qu'il ne vouloit pas entreprendre ouvertement pour ne pas donner de jalousie aux autres Puissances. Il prétendoit seulement secourir les peuples de Naples, non pas assez pour qu'ils pussent se mettre en République, mais pour les forcer, en se voyant prêts d'être opprimés par les Espagnols, à se jetter entre les bras des Français, & à être unis à leur empire sous certaines conditions.

1647. Avec ces vues, le Cardinal étoit peu disposé à favoriser celles du Duc de Guise. Au défaut du succès en faveur de la France, le Cardinal pensoit à procurer ce Trône au Prince Thomas de Savoye, fort au gré des Princes d'Italie, & qui avoit beaucoup de Partisans à Naples.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Ce furent les vues que ce Ministre confia à l'Abbé Basqui, avec ordre de croiser le Duc de Guise dans tout ce qu'il voudroit tenter pour lui, de déconcerter ses projets par des voyes sourdes. Le Cardinal dit simplement aux Généraux qu'on n'approuvoit pas à la Cour l'ambition du Duc, qu'on les envoyoit seulement pour seconder Anneze, qu'on qualifioit de Chef suprême de la République & de Généralissime, qualités qu'il avoit prises dans ses dépê-

ches ; mais ils n'ignoroient pas la confiance du Cardinal en l'Abbé Basqui : ils étoient persuadés qu'ils agiroient sûrement, & qu'ils feroient plaisir à Mazarin en suivant les conseils de cet Abbé. C'en étoit assez pour qu'il fût comme le directeur de cette expédition. L'Abbé étoit prévenu pour Anneze dont la basse naissance & l'esprit borné faisoient croire au Cardinal qu'il disposeroit de lui dans le tems de la façon qu'il convenoit à l'intérêt de la France.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

A l'aspect de cette flotte attendue depuis si long-tems & avec tant d'impatience, le peuple de Naples se livra à une joye immoderée, & les Espagnols à la douleur & à l'effroi. Une Felouque Napolitaine envoyée sur les côtes pour découvrir l'arrivée de la flotte, aborda l'Ami-

Effet que produit l'arrivée de la flotte.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 19.

1647. ral, & l'instruisit de la situation des affaires de Naples; elle retourna ensuite dans la Ville pour y donner avis de l'arrivée de la flotte Française qui acheva d'entrer dans le Golphe, passant à la portée du Canon du Fort de Procita d'où il partit deux galéres espagnoles qui allerent joindre leurs vaisseaux.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

C'étoit là le moment critique; la flotte avoit le vent favorable, il ne tenoit qu'aux Généraux de tomber sur celle des ennemis & de la brûler; elle étoit non-seulement sans soldats qui la pussent défendre, mais encore sans équipage, le Viceroi en ayant fait sortir jusqu'aux Matelots pour attaquer les postes du peuple.

Elle peut détruire la flotte Espagnole & en manque l'occasion.

Les mêmes Traité de Vestphalie Degli hist. des deux Siciles.

Il sembloit que ce Ministre qui n'ignoroit pas les aprêts qui se faisoient à Toulon, eût été

frappé d'aveuglement, & qu'il 1647.
voulût livrer aux Français toute la flotte espagnole & conséquemment tout le Royaume.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Rien ne peut égaler la consternation où se trouverent tous les Généraux Espagnols à la vue de la flotte française. Ils étoient sans résolution, sans ressource, sans savoir quel parti prendre. Dans un conseil qu'ils tinrent précipitament, le seul D. Jouan proposa de regarnir la flotte; & d'aller brusquement combattre celle de France. On modera le feu de ce jeune Prince, on sentoit l'impossibilité de ce projet & la supériorité de l'ennemi. Cette résolution qui marquoit un grand courage, ne diminuoit rien du danger présent; il falloit beaucoup de tems pour faire passer sur la flotte les Soldats qui occupoient les postes; & si

1647. les Français venoient l'attaquer, elle étoit perdue sans ressource.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

L'Espagne ne dut pour lors la conservation de sa flotte & du Royaume de Naples, qu'à la négligence & à l'irrésolution des Généraux Français qui délibererent lorsqu'il falloit agir. S'avançant dans le golphe de Naples, leur flotte mouilla à deux heures après midi entre Ciayia & le Posilipe à une portée de canon des Châteaux & de la flotte espagnole. On tint conseil. Malgré l'avis de la felouque Napolitaine, malgré les apparences presque évidentes que cette flotte étoit en désordre, on resolut de s'instruire plus positivement de son état, & l'on remit au lendemain à l'attaquer. Jamais Généraux ne prirent un parti plus timide & moins sensé. Ce délai donnoit

aux ennemis le tems de faire leurs préparatifs & leurs dispositions. 1647.

Etonnés autant que charmés de ce délai, ils en profiterent : ils tirerent des postes qu'ils occupoient autour de Naples tout ce qu'il y avoit de troupes reglées. Ils les firent monter, sans perdre un moment, sur les vaisseaux & sur les galéres avec leurs Officiers. Ce ne fut pas sans peine qu'ils se firent obéir par les Soldats qui craignoient d'en venir aux mains avec les Français. Par cet ordre aussi promptement exécuté que donné, la flotte espagnole fut remise en état de défense, & évita le plus grand danger. Le Viceroi confia la garde des postes à ce qui lui restoit de troupes sous son commandement, aux habitans de ces postes & à la No-

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Les Espagnols profitent de la négligence des Français.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 19.

1647. blesse qui voulut bien y envoyer des siennes.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

On peut dire que les Espagnols sortoient d'un péril pour entrer dans un autre. Si les troupes du peuple eussent profité de ce moment heureux, elles eussent facilement enlevé tous ces postes aux Espagnols.

L'arrivée de la flotte française qui devoit être un coup mortel pour les Espagnols, & le coup fatal pour l'établissement de la nouvelle République, devint par des intrigues & des manéges odieux, le salut des premiers & l'origine des malheurs qui continuerent d'affliger le Royaume.

Mouvemens inutiles de la flotte de France.

Le matin du 19, les Généraux Français firent leurs dispositions pour aller attaquer la flotte ennemie, mais avec des lenteurs & des précautions si

grandes qu'elles tenoient de la timidité ; ils sembloient appréhender de donner trop au hazard. Enfin ils mirent à la voile, & s'avancerent vers l'ennemi pour lors bien disposé à les recevoir ; mais le vent changea tout à coup, & détermina les Français à suspendre leur route, & à attendre le retour du vent. On revint mouiller au Posilipe à la portée du canon des Châteaux qui tiroit sans cesse très-inutilement. Plusieurs felouques se rendirent à la flotte, chargées de rafraichissemens. On donna huit barils de poudre au Capitaine de la marine du Posilipe.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze. *Mod. t. 3. c. 3.*

Anneze apprit avec bien de la joye l'arrivée de la flotte : mécontent du Duc de Guise, il ne doutoit pas de tirer de grands avantages de cet événe-

Le Duc de Guise apprend l'arrivée de la flotte.

1647. ment, se confiant sur les intelligences qu'il avoit toujours entretenues avec les Ministres de France. Il envoya complimenter l'Amiral, & joignit au compliment un magnifique régal de fruit, en demandant de la poudre pour défendre le Tourjon.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 2. c. 15. Loredan.

Dès le 18 il avoit envoyé un des siens donner avis au Duc de l'arrivée de la flotte. Ce Prince en l'apprenant sçut que le Duc de Richelieu en étoit le Général; il en fut troublé : il y avoit eu une inimitié déclarée entre le feu Cardinal de Richelieu & le Duc de Guise. Le Cardinal l'avoit sans cesse persecuté, lui avoit fait faire son procès, & l'avoit fait déclarer criminel de leze-Majesté. Ce n'étoit que depuis la mort de cette Eminence que le Duc étoit revenu en France, & la haine avoit

subsisté entre les deux maisons. Richelieu, quoique jeune, entroit dans ces ressentimens, & le Duc de Guise comprenoit que les Généraux qui commandoient sous Richelieu, n'étoient pas mieux disposés. Dissimulant son chagrin, il annonça à son armée, avec de grands témoignages de joye, l'arrivée de cette puissante flotte qui à l'extérieur paroissoit devoir le seconder. Il fit partir sur le champ un second Gentilhomme pour faire compliment à l'Amiral, & y joignit des rafraichissemens; il l'avertissoit de nouveau que la flotte espagnole étoit à l'ancre, toute dégarnie de Soldats, mais il n'étoit plus tems de profiter de l'avis. Il est à la guerre plus qu'ailleurs des momens décisifs qu'on ne recouvre plus lorsqu'on les a perdus.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

1647. Sur le soir le Duc de Guise envoya le pere de Julirs demander de la poudre & quatre piéces de canon au Duc de Richelieu qui ordonna qu'on lui en délivrât quelques barils. A l'égard de l'Artillerie, il fit savoir au Duc que la flotte ayant perdu par la tempête toutes ses barques longues, il étoit nécessaire qu'il envoyât quelques bâtimens pour charger cette Artillerie.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

L'Abbé Basqui va trouver le Duc de Guise. *Mem. de Guis. l. 2. Mod. t. 3. &. 1.*

L'Abbé Basqui prit terre à la pointe du Posilipe à l'entrée de la nuit. Il vit Anneze qui se plaignit amérement de la conduite du Duc de Guise; il lui vanta son crédit en conséquence de la qualité qu'il avoit encore de Chef suprême de la République. Comme il étoit connu sous ce titre à la Cour de France, qu'on ignoroit la puis-

sance qu'avoit à Naples le Duc de Guise, & qu'on n'étoit pas bien aise qu'elle augmentât, c'étoit à Anneze qu'on avoit chargé les Chefs de s'adresser. Il fut bien flatté de voir l'Abbé lui parler dans ce goût. Ils se liérent dès ce jour-là d'inclination & d'intérêt. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le matin du 19 l'Abbé se rendit à Juliano, & remit au Duc de Guise les dépêches qui s'adressoient à lui; elles ne durent pas lui faire plaisir; on ne lui écrivoit point comme au Chef de la République: tout se passa d'abord avec une politesse réciproque. L'Abbé même lui fit compliment sur son heureux passage à Naples, & l'assura qu'on en avoit été très satisfait à la Cour.

Le Duc dissimulant son mécontentement, s'informa sur quels secours il pouvoit comp-

1647. ter pour achever d'affranchir le peuple de Naples. Sur ces questions l'Abbé répondit laconiquement & d'une maniere peu satisfaisante. Ces questions étoient combien la flotte apportoit d'argent comptant, de bled, de poudre, d'hommes de débarquement, de Cavaliers démontés, de piques, de mousquets & d'Artillerie. Il demandoit de tout cela abondamment, surtout quatre-vingt milliers de poudre, 6000 hommes de troupes reglées & une nombreuse Artillerie, ajoutant qu'avec un pareil secours il se faisoit fort de chasser les Espagnols du Royaume. Sur l'argent, l'Abbé répondit qu'on en apportoit pour 500 mille écus, mais que c'étoit en lettres de change sur des Banquiers de Genes où il falloit envoyer des bâtimens pour aller

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

chercher l'argent; qu'en attendant, le Duc pourroit en trouver à Naples ſur ſon crédit. Jamais propoſition ne fut plus ridicule. Les affaires n'étoient point à Naples dans une ſituation à négocier ces lettres de change. Le Duc le remontra vivement, & dit qu'on auroit dû en charger la flotte, & qu'il falloit qu'on envoyât à Genes des vaiſſeaux pour l'apporter.

1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Sur la poudre, l'Abbé dit qu'on pourroit en fournir quarante milliers, débarquer 1800 hommes, les deux Compagnies de Cavalerie demontées de la Reine & de Manican; enfin, qu'on débarqueroit dix piéces de canon au Poſilipe.

A l'égard du bled, que la flotte n'en avoit point apporté, mais qu'on avoit laiſſé des ordres en Provence pour en charger plu-

1647. sieurs bâtimens qui arriveroient incessament, & qu'il n'y avoit sur la flotte ni piques ni mousquets.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc fut bien plus piqué, lorsque l'Abbé ajouta que ce n'étoit point au Duc que ces munitions étoient envoyées; mais à celui dans Naples qui avoit la principale autorité. *C'est donc à moi*, répondit le Duc; *j'occupe dans la République de Naples le même rang que le Prince d'Orange a dans celle de Hollande. Je suis généralissime, & de plus défenseur de la liberté.*

L'Abbé reprit que c'étoit Gennare Anneze qui étoit le Chef suprême de la République, & qui y avoit un pouvoir absolu; que c'étoit à lui que ce secours étoit envoyé; qu'on ne pouvoit s'empêcher de négocier avec lui & de s'adresser à lui. Ce

discours étoit amer, tenu à un Prince aussi brave & aussi fier que l'étoit le Duc de Guise. Il répliqua avec quelque mouvement d'indignation, qu'il étoit surpris qu'à la Cour de France on eût si peu de considération pour lui ; qu'il étoit le maître à Naples ; qu'Anneze soupçonné d'intelligence avec les Espagnols, n'y avoit presque plus d'autorité, & qu'il n'en méritoit pas davantage par son ineptie & sa brutalité.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

L'Abbé répondit que le Duc de Richelieu & les Généraux s'adresseroient pour tout ce qui concernoit les affaires de la République à celui qui en étoit le Chef absolu ; & comme si l'Abbé eût craint que cette réponse n'excitât & n'autorisât le Duc à se rendre le maître de Naples, il parut se repentir de

1647. l'avoir faite, & tâcha de détourner le Prince d'une pareille entreprise. Le Duc répliqua fièrement à l'Abbé qu'il seroit éclairci le lendemain, & qu'il alloit dans le moment retourner à Naples. Ils se séparerent après cette conversation qui avoit duré trois heures. L'Abbé Basqui reprit le chemin de Naples.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Disposition du Duc pour déposseder Anneze.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 1. Loredan.

Le projet de déposseder Anneze recevoit bien des difficultés : Anneze avoit un grand parti dans Naples. Il étoit extrêmement aimé du menu peuple; enfin il étoit maître du Tourjon des Carmes, le poste le plus important de la Ville.

Anneze, comme on l'a déja dit, étoit un homme sans genie, sans talens, incapable de toutes sortes d'affaires. On le soupçonnoit même de correspondance

pondance avec le Viceroi. Rien 1647.
n'étoit plus honteux à la nouvelle puissance qu'on vouloit former, que d'y laisser Anneze à la tête. C'étoit en exclure pour jamais la Noblesse ; & sa haine pour le Duc n'avoit que trop éclaté. Ce Prince rapelloit la manœuvre qu'avoit faite Anneze, lorsqu'après la députation de Mannara, pour inviter ce Prince de se rendre à Naples, il avoit envoyé à Rome le Docteur Patti pour la révoquer, & pour se lier avec le Marquis de Fontenai qui entretenoit toujours une secrette intelligence avec Anneze.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Les discours de l'Abbé Basqui avoient piqué & irrité le Duc. Il saisit cette occasion pour tâcher de se rendre le maître absolu dans Naples. Il communiqua son dessein au Baron

1647. de Modene, & aux quatre Capitaines, Palombe, Pisacani, Longobardo& Batimiello, gens intrepides, & qu'il croyoit lui être entiérement dévoués. Les trois derniers haïssoient mortellement Anneze. Sur le champ, ils partirent avec leurs Compagnies, & se rendirent à Naples pour y favoriser l'entreprise.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Mouvemens de l'Abbé Basqui & d'Anneze.

Mem. de Guise l. 3. Mod. ibid. Traité de Wesp'ialie an. 1648.

Retourné à Naples, l'Abbé Basqui vit Anneze, lui fit part de tout ce qui s'étoit passé, l'excita non-seulement à se maintenir dans sa place, mais encore à tout tenter pour se rendre le maître des affaires. Anneze envoya sur le champ avertir ses Partisans parmi le menu peuple & les Lazares pour agir en sa faveur, & s'opposer aux prétentions du Duc de Guise. Il vit même Palombe qui arrivoit de Juliano, flottant entre les deux

1647.

partis ; l'Abbé Basqui appuyoit les mouvemens d'Anneze, publioit que c'étoit à lui, comme au Chef de la République, que la flotte étoit envoyée. Parmi les ressorts qu'Anneze faisoit joüer, il employoit celui de publier que la France ne favorisoit point le Duc de Guise ; qu'il étoit même odieux à ses Ministres, & l'Abbé ne détruisoit point ces discours.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc plus ouvertement & avec plus de hardiesse suivoit son projet ; de Juliano, il envoya la Taillade au Duc de Richelieu lui demander toutes les munitions de guerre qu'il avoit proposées à l'Abbé Basqui. Sans attendre une réponse, que le Duc ne prévoyoit que trop ne devoir pas être favorable, il résolut de partir pour Naples, afin que les affaires n'en souffrissent point.

Retour du Duc de Guise à Naples.
Les mêmes

1647. Il laiſſa le commandement de l'armée au Baron de Modene, lui ordonnant de conſerver avec ſoin les quartiers de Juliano, celui de ſaint Antime, & de pouſſer le blocus d'Averſe autant qu'il le pourroit. Il ſe rendit à Naples, où ce fut pour lui un augure bien flatteur de voir avec quels témoignages de joye il fut reçu par le peuple, encore dans le premier tranſport d'allegreſſe de l'arrivée de la flotte & des ſuccès du Duc à Juliano, où il avoit acquis tant de gloire.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Diſpoſitions en faveur du Duc.

Mem. de Guiſ. l. 3. Mod. t. 3. c. 1. Loredan.

La nuit du 19 au 20 fut employée par les deux Chefs à chercher les moyens de ſe ſupplanter. Tous les partiſans des Eſpagnols parurent ſe ranger du parti du Duc. Ces fins politiques animoient ſon ambition, & l'engageoient à la porter au plus haut point, perſuadés que par cette

conduite audacieuse, il se rendroit plus suspect à la France, plus odieux à tous les Napolitaius entousiasmés de l'établissement d'une République. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Tous ces partisans entrerent sans balancer dans les vues des Espagnols dupés de leur artifice. Ces partisans jouoient au double; si les Espagnols parvenoient à réduire Naples, ils leur sauroient bon gré de leur conduite & la récompenseroient. Si au contraire le Duc restoit le maître, il croiroit leur être redevable de son élévation. Dandrée étoit celui qui jouoit le plus finement son rôle. Lié secrettement avec le Viceroi, il lui promettoit beaucoup dans le tems qu'il paroissoit étroitement attaché au Duc de Guise, qu'il croyoit disposé à établir solidement une République, &

1647. à se contenter d'y tenir le premier rang. Il étoit le plus ardent à presser ce Prince de prendre en main, & pour lui seul, toute l'autorité ; il lui representoit qu'on ne pouvoit plus soutenir l'ignorance, la brutalité & l'insolence d'Anneze ; que tout seroit perdu s'il restoit en place, & que le salut du Royaume exigeoit que son Altesse le dépossedât. Le Duc témoigna quelque répugnance à cette démarche ; il se faisoit presser d'une chose qu'il desiroit avec passion. Il ceda enfin, & Dandrée alla tout disposer pour en procurer le succès.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le lendemain 21 Décembre, Dandrée rendit compte au Duc de tout ce qu'il avoit fait conjointement avec Mollo & les trois Capitaines Batimiello, Pisacani & Longobardo. Dans

Le 21 Décembre.

une assemblée, ils avoient accu- 1947.
sé Anneze de vouloir livrer le Tourjon des Carmes aux Français; ils décrioient cette Nation appuyée sur l'inutilité du secours de la flotte, sur la faute qu'elle avoit faite de ne pas détruire celle d'Espagne, lorsqu'elle le pouvoit avec tant de facilité. Ces Officiers en avoient conclu qu'il ne falloit plus rien attendre des Français, mais déposer Anneze & confier l'autorité sans partage au Duc de Guise qui rassembloit en lui toutes les vertus & toutes les qualités des plus grands Princes; qu'il étoit seul capable de délivrer le Royaume de la tirannie des Espagnols. Dandrée ajouta que ces raisons avoient été repandues dans tous les quartiers; que tout le monde les avoit goutées, & qu'il ne tenoit qu'au

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

1647. Duc de passer à l'exécution.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Efforts inutiles d'Anneze.

Loredan.

Elle paroissoit d'autant plus sûre, qu'on avoit appris que la nuit précédente Anneze ayant fait une assemblée de ses partisans composée de mauvaises têtes, tous s'étoient separés sans pouvoir prendre aucune résolution, à quoi ne contribua pas peu le Pere Capece, Confesseur du Duc qui s'y trouva, & qui y soutint fortement les intérêts de ce Prince qui se rendit à neuf heures du matin au conseil qu'il avoit convoqué aux Carmes.

Premier Conseil aux Carmes.

Mem. de Guis. l. 3.

Presque tous les Capitaines des Ottines & les Officiers militaires s'y trouverent. Le Duc y parla avec beaucoup de dignité & d'éloquence. Il dit qu'il s'agissoit de mettre un ordre constant dans le gouvernement; qu'ils connoissoient toute la férocité & l'incapacité d'Anne-

ze ; qu'un tel Chef déshonoroit la République , la décrioit dans toutes les Cours ; que pour s'en faire eſtimer , pour gagner leur confiance , pour en obtenir même des ſecours , il falloit établir une forme de gouvernement invariable : que trois objets ſe preſentoient qu'on ne devoit jamais perdre de vue, l'abondance dans Naples, qui y conſerveroit le calme & le bon ordre , l'expulſion des Eſpagnols devant cette Capitale & du reſte du Royaume, enfin la réunion du peuple avec la Nobleſſe , corps trop conſiderable pour penſer que ſans lui, la République pût ſe ſoutenir : qu'on ne pouvoit jamais eſperer cette réunion tant qu'Anneze ſeroit en place : qu'il falloit choiſir un Chef capable d'exécuter tous ces projets : qu'il vouloit em-

1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

1647. ployer ſa vie en acceptant de ſe charger ſeul du poids du gouvernement, en s'expoſant à toutes les fatigues de la guerre, à tous les dangers que lui pourroient faire courir les ennemis de l'Etat ſoit par le fer, ſoit par le poiſon ou par les embuches ſecrettes des ſeditieux. Parlez, ajouta-il, en ſe levant & mêlant à un air de fierté un ton de douceur.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Premiere élection du Duc de Guiſe pour Chef de la Républi-que.

Toutes les voix ſe réunirent pour applaudir au diſcours du Duc. On l'élut ſur le champ unique & ſouverain Chef de la République de Naples. Tout ce qui compoſe le Conſeil prie le Duc de ne pas differer un moment à ſe mettre en poſſeſſion de l'autorité. On l'aſſure du conſentement de tout le peuple, & tous lui jurent de verſer leur ſang pour le ſoutenir.

Mem. de Guiſ. l. 3.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

On traita ensuite de la déposition d'Anneze, ce qu'on devoit faire pour obtenir sa démission, & des conditions qu'on pouvoit lui accorder pour lui en adoucir le désagrément. Il fut résolu qu'on le déclareroit Lieutenant général du Duc; qu'il auroit la seconde place dans le gouvernement & dans le conseil; qu'il y présideroit en l'absence du Prince; qu'il auroit pour sa sûreté une Compagnie de Gardes; & que lorsqu'on auroit chassé les Espagnols, on lui donneroit le gouvernement du Châteauneuf, & une Principauté du prix de 50 mille écus. On députa vers lui Sacciavento & Mollo pour lui porter ces propositions. Ils furent chargés de lui dire que s'il les refusoit, le Conseil n'étoit pas moins résolu de lui faire donner par force sa démission.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Anneze se voyant soutenu par ses Partisans, excité par l'Abbé Basqui, en intelligence avec les Ministres & les Généraux de la flotte, refusa tout net de consentir à sa déposition. Il dit qu'il étoit le Chef de la République, qu'il sauroit bien maintenir son rang & son autorité. Les Députés rapporterent cette réponse au Duc de Guise qui résolut d'en venir à la force pour l'y contraindre ; mais il crut auparavant devoir faire confirmer le résultat du Conseil.

Anneze refuse de se démettre.
Mem. de Guis. l. 3.
Mod. t. 3. *c.* 1.

Le Duc de Guise est proclamé au Marché Chef de la République
Loredan.

Il monte aussi-tôt à cheval, suivi de tous ceux qui avoient tenu avec lui le conseil, & de tous les Officiers Français qui l'avoient suivi à Naples ou qui depuis y étoient arrivés de Rome & de Venise. Il va au Marché où le peuple étoit assem-

blé. Là, il expose tout ce qui venoit de se passer, lui demande de par qui il veut être commandé. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Alors toute l'assemblée pousse de grands cris, déclare Anneze incapable de gouverner, & avec transport supplie le Duc de Guise d'être leur suprême Souverain. Au milieu de tant de voix confuses, on en entend un grand nombre qui crient : *Vive le Duc de Guise, vive notre Roi: nous n'en voulons point d'autre & nous n'en recevrons point d'autre.*

Le Duc demande silence & l'obtient : alors il dit modestement que son ambition est plus reglée ; qu'il n'est pas tems de se choisir un maître ; qu'il faut auparavant chasser les Espagnols, affranchir le peuple & le Royaume ; qu'une pareille élec-

1647. tion le priveroit de tout ſecours étranger : il déclare qu'il ne veut d'autre récompenſe que celle de leur procurer la liberté, & qu'il ſe contente de la qualité de Chef de la République.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Il paſſe tout de ſuite au quartier du Lavinare & dans tous les autres, où il fait la même choſe, & où il trouve toutes les voix unanimes pour ſon élection de Chef de la République. Il ordonne qu'on indique une aſſemblée générale du corps de Ville & de tous les Capitaines des Ottines au Couvent de ſaint Laurent, où ſe font ordinairement les déliberations de la Ville. Il y veut faire confirmer les réſolutions du Conſeil & celles du peuple. Cependant il avoit d'abord exercé l'autorité ſouveraine dans ſa premiere cavalcade, où en paſſant devant

1647.

la Vicairie, il en avoit fait ouvrir les prisons, & mis tous les prisonniers en liberté.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze. Confirmation à saint Laurent. *Les mêmes.*

Sur le soir, il se rendit à St Laurent où presque tous les corps avoient été convoqués. Il y trouva quelques-uns des Magistrats municipaux, les membres du Conseil, plusieurs Capitaines des Ottines & tout le Militaire. Le Duc ne remit point à leur décision son élection; il leur dit que le peuple & la Ville de Naples lui ayant déféré le commandement absolu; il l'avoit accepté; qu'ainsi il les chargeoit d'en instruire tous les habitans, avec défense sur peine de la vie d'obéir à d'autres ordres que les siens. Il ajouta qu'il vouloit traiter tous les Napolitains comme ses enfans, être leur pere, & employer pour leur bonheur & pour leur liberté ses

1647. ſoins, ſes veilles, ſa vie même ; mais qu'il prétendoit être obéi, & qu'il puniroit ſévérement ceux qui ne le feroient pas. Enſuite il ſe retira dans ſon appartement des Carmes, ſatisfait de tout ce qui venoit de ſe paſſer dans cette heureuſe journée, & croyant ſon autorité bien établie.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Anneze indiſpoſe le peuple contre le Duc de Guiſe.

Les mêmes.

Les choſes n'en étoient pas encore à ce point. Anneze étoit bien réſolu de s'y oppoſer, & de conſerver ſon rang à quelque prix que ce fût. Il eſperoit beaucoup de l'Abbé Baſqui & des Généraux Français qu'il ſçavoit être mal diſpoſés contre le Duc. Il avoit inſinué à l'Abbé que ſi l'on vouloit croiſer le Duc de Guiſe & le maintenir, lui Anneze dans ſon rang, ſous la protection de la France, il étoit reſolu de mettre les Gé-

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

raux en possession du Tourjon des Carmes qui s'étendoit jusqu'à la mer, le plus important poste de la Ville de Naples, & celui dont en dépendoit presque la fortune. Cela n'étoit pas tout-à-fait vrai ; il y avoit encore d'autres postes où le peuple pouvoit se défendre. Mais le Tourjon introduisoit l'ennemi dans le cœur de la Ville, & en pouvoit avancer la réduction. C'étoit une Forteresse considérable ; Anneze l'avoit encore fortifiée, il y avoit une garnison qui lui étoit aveuglément dévouée, & il sentoit tout l'avantage d'en être le maître.

Les Espagnols avec qui il étoit en relation, n'oublioient rien pour l'engager à la leur livrer. Il les flattoit dans cette pensée, ne songeant qu'à gagner du tems, & ne pouvant se dé-

1647. terminer à qui il ſeroit ou fidéle ou perfide, mais il étoit aſſuré d'un bon parti lorſqu'il voudroit prendre le ſien. Cependant il conſervoit ſon crédit au dedans & au dehors à la faveur de ce poſte envié des Eſpagnols & dès autres Chefs.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Ni le Duc de Richelieu, ni les Généraux Français n'oſerent preſſer Anneze de leur remettre le Tourjon, ils doutoient de ſa ſincérité; de plus ils n'avoient d'autre ordre que celui de ſeconder & de ſecourir ceux qui étoient à la tête de la République; il n'étoit plus facile de les diſtinguer. Si leurs ordres ſecrets ne portoient pas de favoriſer le Duc de Guiſe, on ne leur avoit pas commandé de le traverſer ouvertement. Dans cette incertitude, ils ne prirent point de parti, ils ſe repoſerent

ſur les intrigues ſecrettes qu'entretenoit à Naples l'Abbé Baſqui. 1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Anneze voyant l'irréſolution des Généraux changea de batterie ; pour s'oppoſer à l'entrepriſe du Duc de Guiſe & le rendre ſuſpect, il réſolut de ſe déclarer contre les Français même. Il avertit ſes Partiſans ſur le ſoir du 20 Décembre, il ſortit du Tourjon & ſe rendit au Marché où il trouva une grande multitude de peuple. Il la harangua dans ſon ſtile groſſier, mais qui ne produiſit pas moins ſon effet. Il leur dit que les vues du Duc de Guiſe étoient à préſent dévelopées ; qu'il n'étoit venu à Naples que pour mettre le Royaume ſous le joug des Français ; qu'il n'avoit attendu que l'arrivée de leur flotte pour s'emparer de leur gouvernement, pour ſe rendre le maître

1647. de la Ville, pour y introduire enfin les troupes dont cette flotte étoit chargée : que le peuple alloit tomber dans une servitude de bien plus cruelle & bien plus dangereuse que celle des Espagnols, la Nation Françaiſe ne mettant point de bornes à ſa licence & à ſon avidité.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Ce diſcours fit une profonde impreſſion ſur ce peuple volage & naturellement incompatible avec les Français. Le Duc de Guiſe qui apprit ce qui ſe paſſoit, ne voulut pas ſe rendre pendant la nuit à cette aſſemblée tumultueuſe ; il envoya ſeulement ordre à Anneze de ſe retirer, & lui manda que le lendemain il iroit à la meſſe aux Carmes ; que ſi Anneze ne s'y démettoit pas de ſa qualité de Chef de la République à laquelle le Duc avoit été élevé, il lui

feroit couper la tête. 1647.

Le Duc de Guife & Gennare Anneze.

Anneze fe retira, mais le peuple demeura perfuadé de ce qu'il lui avoit dit & irrité contre les Français de n'avoir pas détruit, lorfqu'ils le pouvoient, la flotte efpagnole ; il fe fit tout-à-coup un changement prefqu'incroyable parmi le menu peuple qui avoit defiré avec tant de paffion le fecours & l'arrivée des Français. La haine, le mépris & la crainte agitoient tous les efprits. Le refte de la nuit fut employé à cabaler. Le Duc s'affuroit toujours de nouveaux ferviteurs, & le parti d'Anneze déclinoit malgré les efforts de l'Abbé Bafqui.

Annèze ne laiffa pas de fe préparer à la défenfe. Il s'empara de tout le Couvent des Carmes, même de l'appartement du Duc. Il remplit le cloî-

1647. tre & le clocher de Soldats ; mais sa résolution ne dura pas long-tems. Le Duc députa vers lui le pere Mannara Augustin, qui en lui montrant tout le danger qu'il couroit, le détermina à renoncer à un pouvoir qu'il ne pouvoit plus garder. Le courage lui manqua lorsqu'il en avoit le plus de besoin.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc de Guise refuse le Trône.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. c. 3. c. 1. Loredan.

Le matin du 21 Décembre, la Noblesse de Naples, les Chefs & les Principaux du peuple vinrent saluer le Duc, & le féliciterent sur sa nouvelle dignité, entr'autres Mazillo Caraccioli, Antonio Brancaccio & Bartolomio Grillo, tous trois gens de qualité & de service qui méritoient d'autant plus la confiance du Duc, qu'ils étoient mécontens & ennemis des Espagnols. Le Duc eût bien voulu leur donner les principales

Charges; il destinoit à Caraccioli 1647.
celle de Mestre de camp géné-
ral des troupes de la Ville qu'il avoit eue sous le Prince de Massa; mais on lui fit observer que le peuple, toujours en garde contre la Noblesse, désaprouveroit ce choix, qu'on avoit déja déposé Brancaccio. Le Duc remit à un autre tems à les employer, & retint auprès de lui Brancaccio, homme de bon conseil.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il sortit de saint Laurent où il avoit passé la nuit. Il trouva au dehors une affluence de peuple qui renouvella ses acclamations, en élevant jusqu'au ciel sa valeur, sa bonne mine & ses grandes qualités. Il y eut encore des cris de *vive le Roi.* Tout ce peuple s'opiniâtroit à le proclamer. Rien ne pouvoit plus flatter le Duc. C'étoit l'unique

1647. objet de ſes vœux, mais il n'oſa ; il craignoit de faire un faux pas qui pouvoit le renverſer dans un précipice que les Français ſembloient creuſer ſous ſes pieds, prévenus qu'il aſpiroit au Trône : Anneze l'avoit ſouvent inſinué aux Miniſtres de Rome, à la Cour de France & aux Généraux de la flotte.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Le Duc eſperoit en tirer encore des ſecours d'hommes, d'argent & de vivres ; il les lui falloit pour vaincre les Eſpagnols. La multitude qui le vouloit proclamer Roi, n'étoit pas la plus ſaine partie de la Ville. Il n'ignoroit pas que les principaux Chefs déteſtoient la Monarchie, ne vouloient point de Roi, & ſoupiroient après l'établiſſement d'une République. Il falloit du tems pour changer les diſpoſitions, & pour prendre

dre avec plus de sûreté ce titre glorieux. 1647.

Il répondit à ces acclamations qu'il ne s'agissoit pas à présent d'élire un Roi ; qu'il étoit nécessaire auparavant d'assurer leur liberté, & de chasser leurs ennemis : qu'il n'acceptoit point le Trône qu'ils lui offroient, & qu'il les prioit de ne plus le lui offrir ; puis voyant que tout ce peuple continuoit dans cette résolution, il lui dit : si vous ne voulez pas vous rendre à ces raisons, je suis résolu de quitter Naples. Cette menace d'un Prince si cheri imposa silence à ce peuple qui redoubla son amour & son estime pour lui en admirant sa modération.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

C'est un problême s'il n'eût point mieux fait de prendre à la sollicitation de tout ce peuple le nom de Roi. Combien

1647. par là n'eût-il point levé d'obs-tacles à ses desseins ? Quelle autorité n'eût-il point acquise ? Tout Naples, ou du moins presque tous les habitans de cette grande Ville étoient prévenus pour lui. Le petit nombre de Républicains, gens riches & aisés, n'eût osé s'exposer à la fureur du peuple. La Noblesse se seroit déterminée pour lui, en voyant sur le Trône un Prince du sang de ses anciens Rois & si digne de l'être. Elle eût été intéressée à le soutenir pour se dérober avec sûreté à la haine, à la vengeance & à l'esclavage des Espagnols.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Les Princes d'Italie auroient été ravis de voir un Roi particulier à Naples qui eût assuré la liberté de l'Italie. Les Généraux même de la flotte française eussent été embarrassés sur le

parti qu'ils devoient prendre. 1647.
Envoyés pour seconder & secourir ceux qui étoient les maîtres à Naples, pouvoient-ils se méprendre en reconnoissant celui qui en auroit été élu Roi? Et y auroit-il eu à la Cour de France une assez mauvaise politique pour ne pas saisir avidement l'occasion d'affoiblir ses ennemis en leur faisant perdre un si beau Royaume, & en ne favorisant pas un Prince à qui les Ministres ne vouloient pas procurer le Trône, mais qu'ils auroient été forcés de reconnoître lorsqu'ils l'y auroient vû placé?

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc partit pour le Couvent de S. Augustin où il vouloit faire aussi publier son élection. Il étoit suivi de près de 20000 ames. Il fut surpris en apprenant, lorsqu'il fut près de ce

Il est nommé Duc souverain de la République pour sept ans. *Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 1 Loredan.*

1647. Couvent, que l'Elu du peuple avec tout le corps de Ville & les membres du Conseil, y étoient assemblés ; & qu'on y déliberoit sur son élection comme prétendant que c'étoit à eux d'en connoître, & de décider sur sa validité. C'étoit à l'instigation d'Anneze qui n'avoit que cette derniere ressource pour se maintenir & pour s'opposer à l'entreprise du Duc. Dandrée, Mollo, Patti & les autres Partisans d'Anneze avoient procuré cette assemblée. Il esperoit qu'elle soutiendroit ses droits, & qu'elle pourroit annuler tout ce qui avoit été fait en faveur du Prince, comme ayant été fait tumultuairement & sans les formalités nécessaires. Il étoit vrai que le peuple seul avoit applaudi à cette élection sur la proposition du Duc qui n'avoit

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

point laissé maîtres de la confirmer les Magistrats & les Officiers de l'assemblée de saint Laurent. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il fut très-irrité de l'audace du Conseil & du corps de Ville, croyant que les voix & les acclamations du peuple avoient suffi pour son élection. Il envoya son Capitaine des Gardes demander pour quel sujet ils étoient assemblés ; qu'il leur faisoit sçavoir que le peuple de Naples par mille cris unanimes l'avoit élu souverain Chef de la République ; qu'ils n'avoient plus ni à déliberer, ni à résoudre ; que le moindre obstacle leur faisoit courir risque de la vie, n'étant pas lui même le maître de retenir le peuple offensé & furieux.

Les menaces du Capitaine des Gardes accelererent le résul-

1647. tat du Conseil qui eût manqué de prudence en s'exposant à la fureur du peuple. L'Elu qui présidoit à ce Conseil, répondit à Liéto qu'on prioit son Altesse de leur accorder un moment de délai, & qu'ils n'avoient d'autre dessein que de la satisfaire. Ils opinerent precipitamment, & élurent unanimement le Duc de Guise pour sept ans Duc souverain de la République de Naples & pour la gouverner avec un pouvoir absolu. Le Président de l'assemblée en porta aussi-tôt le decret au Prince.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Il fut peu satisfait : son autorité bornée le blessoit, il la vouloit perpetuelle ; mais comme il n'y avoit point de milieu entre l'acceptation de ce décret ou la violence, il reflêchit en un instant que son élection faite

par le peuple, étoit dépourvue de toute formalité; que le pouvoir souverain étoit entre les mains du Conseil & du corps de Ville; que c'étoit à eux à le conférer; que ce décret rendoit son autorité légitime; qu'en les forçant de le changer, & qu'en exposant ces Conseillers à la fureur du peuple, il se rendroit odieux à la Ville de Naples & aux étrangers: enfin, qu'un si long espace que celui de sept ans, lui donnoit plus de tems qu'il n'en falloit pour parvenir à l'objet de ses désirs, & pour y disposer tous les esprits. Il parut donc satisfait de la décision du Conseil. Il s'y soumit, accepta le titre & l'autorité qu'on lui déferoit pour sept ans. Cette multitude de peuple témoin de sa modération, y applaudit par mille cris d'allegresse.

1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

1647. Il vouloit continuer sa marche pour aller aux Carmes, & obliger Anneze à abdiquer, lorsqu'il entendit une rumeur & des cris effroyables au Marché. On vint en même tems lui dire qu'il s'y étoit formé une grande émeute ; que plus de 6000 hommes du peuple s'y étoient rendus armés, voulant s'opposer à son élevation, & empêcher qu'il ne prît possession de la dignité qu'on lui avoit conferée. C'étoit Anneze & ses Partisans qui avoient excité cette sédition. L'Abbé Basqui y entroit.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Sédition au Marché appaisée par le Duc de Guise.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 1. Loredan.

Le Duc de Guise n'avoit point encore couru de si grand danger. La multitude de peuple qui le suivoit n'étoit composée que d'hommes non armés, de femmes & d'enfans. Quand cette multitude auroit

été armée, à quelles extrêmités ce Prince se trouvoit-il réduit ? A commencer l'exercice de sa Charge, en donnant une bataille au milieu de Naples, & en versant le sang d'un peuple qui l'adoroit ? Pouvoit-il même se flatter du succès ? 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Dans cette perplexité, il ne perd rien ni de son intrepidité, ni de son sang froid. Il s'avance vers le Marché à la tête de ceux qui le suivoient, quitte sa troupe, va seul vers les mutins : alors il leur demande avec autant de douceur que de majesté, quel est le sujet de leur assemblée. Sa présence & sa parole toujours puissantes auprès de ce peuple lui imposent silence. Le Chef des séditieux répond respectueusement, mais avec fermeté, qu'Anneze leur a fait entendre qu'il ne prend

1647. l'autorité souveraine que pour mettre la Ville de Naples & tout le Royaume entre les mains des Français, & qu'il veut faire débarquer les troupes de leur flotte pour les rendre maîtres de leur Ville : que le peuple de Naples n'y consentira jamais ; qu'il n'a pris les armes que pour se délivrer du joug & de la tirannie des Espagnols : qu'il ne prétend pas tomber sous celui de la France, encore plus dur & plus insuportable ; qu'il ne vouloit point à ce prix du secours de la France ; qu'elle devoit le leur accorder sans aucune vue d'intérêt, que celle d'afoiblir & de diminuer la puissance de ses ennemis : en un mot, que la Ville & le Royaume étoient indépendans, & qu'ils mourroient plutôt que de les soumettre à une puissance étrangere.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Le Duc avec un air ouvert & tranquille leur répond que leurs raiſons ſont toutes pleines de juſtice, qu'il eſt de même ſentiment, qu'on les a trompés: que la France ne penſe point à s'aproprier le Royaume; qu'il en eſt parfaitement inſtruit; qu'elle ne veut que les ſecourir; que lui-même ne prend en main le gouvernement de l'Etat & la qualité de défenſeur de leur liberté, que pour la leur conſerver au péril même de ſa vie. 1647.

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

Le Duc de Guiſe me permettra de douter de la ſincérité de ſes paroles, répondit le Député. Né Français, peut-il ſacrifier à des étrangers les intérêts de ſa nation? Peut-il étouffer pour eux l'amour de ſa patrie? *Ma patrie!* répliqua le Duc de Guiſe, *je n'en connois plus*

1647. *que la ville de Naples ; je ſuis né dans la felouque qui m'y a apporté.*

Le Duc de Guiſe & Gennare Anneze.

A ce mot ſi flatteur prononcé avec une vivacité qui partoit du cœur, il ſe fit un cri de joye & d'applaudiſſemens de tout ce peuple. Il parut dans un vrai tranſport. On n'entendit qu'une clameur unanime de *vive le Duc de Guiſe, notre Duc. Nous voulons tous vivre & mourir avec lui. Nous ne voulons jamais avoir d'autre maître.* Ce cri fut accompagné d'une ſalve générale. Sur le champ il n'eſt plus queſtion ni de ſoupçons, ni de défiance ; les deux troupes ſe réuniſſent pour obéir au Duc. Il prend avec elles le chemin de notre Dame des Carmes. Une réponſe qui renferme ou un grand ſens, ou un grand ſentiment, tire ſouvent

des dangers les plus évidens, surtout lorsque celui qui l'a faite, a sçu gagner l'estime & le cœur de ceux qui l'écoutent. 1647.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Anneze abdique la qualité de Chef de la République. *Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 1. Loredan.*

Anneze ayant perdu toute esperance, attendoit le Duc à la porte de l'Eglise : dès qu'il le vit, il se mit à genoux & lui demanda pardon de toute sa conduite passée, le suppliant de l'oublier, le reconnoissant pour le seul Chef de la République, & se contentant des avantages qu'il avoit envoyé lui offrir le jour précédent. En même tems, il jette aux pieds du Prince son bâton de Commandement. Le Duc releve Anneze, lui fait reprendre sa canne, & le déclare son Lieutenant général dans le gouvernement. De là, suivi des principaux Magistrats, ils vont ensemble au balustre

1647. du grand autel, où pardevant deux Notaires le Duc fait dresser un acte par lequel Anneze renonce à son pouvoir, & le Duc y ratifie toutes ses promesses.

Le Duc de Guise & Gennare Anneze.

Tous les Magistrats & tous les Chefs signerent ces actes. On chanta le *Te Deum* avec pompe, & le Duc amena Anneze dîner avec lui: tout le peuple célebra cette réunion par ses cris de joye. La populace aimoit cet ancien Chef du peuple qu'elle croyoit lui être fort attaché. Du côté du Duc de Guise la réunion pouvoit être sincere, tous ses désirs étant remplis, mais Anneze avoit le cœur ulceré de se voir dépossedé. Ce chagrin produisit une haine qui ne fut pas long-tems à éclater, & que le Duc lui rendit avec usure.

Ce grand changement en produisit un autre dans tous les esprits. Les discours d'Anneze y avoient fait passer une crainte de la domination française qui leur rendoit suspects la flotte, les Généraux & les troupes de débarquement. Ils n'en vouloient plus voir dans leur Ville. Le Duc de Guise qui avoit penetré leurs craintes, n'avoit garde de les augmenter en demandant qu'on en fit un, ou du moins il n'y insista pas comme il le pouvoit. Enfin tous les Napolitains qui depuis trois mois attendoient & souhaitoient avec tant d'impatience l'arrivée du secours des Français, en furent tout d'un coup dégoutés.

1647.

Le Duc de Guise Duc de la République.

La conduite de l'Amiral & celle des Généraux y contribuoit. Ils perdirent par leur

1647. mauvaise manœuvre l'estime que le peuple avoit eue pour eux. Il sçavoit qu'il n'avoit tenu qu'à eux de détruire la flotte espagnole. Cette négligence ou cette timidité les décrédita.

Le Duc de Guise.

Dispositions du Duc de Guise & des Généraux français. *Les mêmes.*

L'élevation du Duc changea toute la face des affaires dans Naples. Il envoya la Taillade à l'Amiral lui donner avis de tout ce qui s'étoit passé, & le jetta, aussi bien que les Généraux, dans un grand embarras. Envoyé pour secourir le peuple de Naples & pour s'adresser à celui qui avoit l'autorité, il étoit naturel qu'après la démission d'Anneze, on suivît les ordres & les intérêts du Duc de Guise, non-seulement son successeur, mais encore qui avoit réuni dans sa personne le gouvernement de l'Etat & le commandement des armes. Riche-

lieu & les autres Chefs savoient que ce n'étoit pas l'intention du Cardinal Mazarin, jaloux de l'avancement de ce Prince qui marchoit droit au Trône. L'Abbé Basqui leur communiquoit ses ordres secrets, & agissoit conséquemment. Il étoit encore à Naples où il continuoit de cabaler contre le Duc de Guise, quelque inutile que fût son manége.

Le Duc de Guise.

Si les Généraux n'eussent pas été les esclaves de la fortune, ou plutôt du Cardinal; s'ils n'eussent considéré que la gloire & l'avantage de la France, ils eussent appuyé & secouru le Duc qui eût enlevé aux Espagnols le Royaume de Naples. C'en étoit le moment fatal; mais peu touchés du bien de l'Etat, ils ne pensoient qu'à se conduire selon les vues du Mi-

1647. niſtre. Ils gardoient les apparences ; & ſans paroître oppoſés directement au Duc de Guiſe, ils n'employoient que des raiſons forcées & des voyes obliques pour ne le pas ſecourir.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc n'agiſſoit pas avec moins d'adreſſe & de diſſimulation. Il venoit de reconnoître l'antipathie des Napolitains pour les Français ; il n'avoit garde de les introduire dans Naples pour y exciter une ſédition, & expoſer ſa propre fortune : il n'ignoroit rien des ordres ſecrets que la manœuvre de l'Abbé Baſqui n'avoit que trop dévoilés. Il n'eſperoit plus rien des Généraux, & il n'en vouloit même plus recevoir de troupes ; mais il vouloit (incertain des événemens) ſe ménager avec la Cour de France,

faire croire à ses Partisans qu'il y avoit toujours du crédit, & qu'il pouvoit en tirer du secours. 1647.

Le Duc de Guise.

Voyant l'irrésolution des Chefs, & qu'ils hésitoient sur la façon de se conduire avec lui, il affectoit d'entretenir avec eux une bonne intelligence. Il ne leur communiquoit que des projets avantageux à la France. Il ne parloit que des intérêts de cette Couronne, comme ne faisant rien que par ses ordres & pour ses avantages. Couvert de ces apparences, il tâchoit de tirer des Généraux & de leur flotte ce qu'il pouvoit avoir besoin pour continuer la guerre; comme poudre, artillerie, munitions de guerre & de bouche, Officiers même qui lui auroient été très-utiles. A l'égard de Soldats, il n'osoit pas

1647. n'en point demander ; il y in-
ſiſtoit même quelquefois, mais
il ne manquoit pas de prétex-
tes pour ne les pas accepter.
Ce n'étoit que ruſes & qu'arti-
fices de part & d'autre. Quoi-
qu'on diſſimulât des deux côtés,
on ſe pénétroit, & l'on ne cher-
choit qu'à ſe tromper.

Le Duc de Guiſe.

Opérations de la flotte de France.

Mem. de Guiſ. l. 3. *Mod. t.* 3. *c.* 2. *Traité de Veſtph. an.* 1647.

Le peuple de Naples obſer-
voit avec la plus grande atten-
tion tous les mouvemens de la
flotte françaiſe. Le 21 Décem-
bre le Duc de Richelieu fit
voile vers Caſtellamare où il
y avoit cinq vaiſſeaux eſpagnols
& pluſieurs bâtimens mar-
chands eſcortés par quatorze
gallions. Ce Duc avoit envoyé
ordre à Pollito Paſtina qui com-
mandoit à Salerne, de ſe rendre
avec ſes troupes devant Caſtel-
lamare, afin de l'attaquer par
terre, en même tems que la

flotte le feroit par mer. Mais Paſtina ne ſe trouva pas en état d'y conduire à tems ſa petite armée : Richelieu ne put débarquer ; les bords de la mer étant couverts d'un corps de Cavalerie eſpagnole qui empêchoit la deſcente.

Le Duc de Guiſe.

Richelieu fut réduit à ne faire uſage que de ſa flotte. Il donna ordre au Chevalier Pol d'attaquer les cinq vaiſſeaux. Ils ſe défendirent pendant cinq heures : prêts de ſuccomber, les Capitaines les brûlerent. On continua à canonner la Ville & les troupes qui étoient ſur le rivage, mais avec peu de ſuccès. Il y eut dans cette action vingt-cinq Français tués & le Chevalier de la Chaſſerie, Capitaine de vaiſſeau. L'approche de la nuit, obligea l'Amiral de faire retraite après

1647. Le Duc de Guise.

avoir mis le feu à deux vaisseaux marchands, & en avoir pris un où l'on trouva vingt piéces de canon, & 4000 charges de bled.

Le lendemain 22, Richelieu attaqua la flotte espagnole forte de 25 vaisseaux de guerre, & chargée de treize cens hommes de combat : ce fut encore une action équivoque ; chaque parti s'en attribua l'avantage. Les Français y perdirent 120 hommes. Ils soutinrent qu'il y avoit eu six à sept cens Espagnols tués, ce qui n'est point apparent, eu égard au nombre qu'ils avoient sur leurs bords. Le combat dura six heures : les Français prirent trois vaisseaux ennemis, mais on ne vint point à l'abordage ; une tempête qui survint sépara les deux flottes. Celle de France se retira dans le port

de Bayes, & celle d'Espagne sous le Château de l'Œuf. Cet orage fit couler à fonds deux de ses vaisseaux. D. Jouan regretta beaucoup le jeune Zuffia tué dans le combat. C'étoit le fils du Regent Zuffia. Ce combat ne fut rien moins que décisif; les deux flottes s'étoient retirées en même tems, & les Espagnols s'étoient défendus vaillamment.

1647.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise devenu assez indiférent au succès de la flotte Française, continuoit de prendre à Naples les mesures les plus justes pour établir son autorité. Les Capitaines des Ottines, les Commandans des postes & tous les Magistrats vinrent lui faire compliment, & prêter serment entre ses mains comme au Chef souverain de la République. Mollo eut ordre

Le Duc de Guise reconnu par tout le Royaume Duc de la République.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 1. Lor. Rep. de Naples.

1647. d'instruire la principale Noblesse du Royaume de ce grand événement. Il envoya par-tout des manifestes pour le notifier à tous les Commandans du peuple.

Le Duc de Guise.

Tous les Princes d'Italie reçurent des Envoyés de sa part pour leur apprendre le nouveau rang qui lui avoit été conferé. Il commanda qu'on ouvrît les Tribunaux, & que la Justice reprît son cours ordinaire. Pour avoir sous ses yeux les Officiers de la Douane & les contenir, il la fit transferer derriere le Tourjon, & défendit qu'on y perçût les droits qui conformément à la pancarte de l'Empereur Charles-Quint, article qui fut très-agréable à tout le peuple. Cette diminution montoit par jour à 600 écus romains.

Tous les Chefs des Cazals voisins

voisins de Naples se hâterent de venir le féliciter, le reconnoître pour leur Souverain, & prendre de lui de nouvelles commissions. Pastina qui étoit à Salerne, envoya un de ses Officiers recevoir ses ordres, lui offrir ses services & ses troupes. Le Duc le nomma Gouverneur & Vicaire-général de la Principauté de Salerne. 1647.

Le Duc de Guise.

Ce fut par la Taillade que le Duc envoya donner avis au Duc de Richelieu & aux autres Généraux, de sa nouvelle dignité, & en conséquence demander toutes les provisions de guerre dont il avoit besoin, puisqu'il étoit le maître dans Naples, & que la flotte étoit envoyée à celui qui y avoit l'autorité. Il se plaignit de ce que l'Abbé Basqui avoit dit aux Députés de la Noblesse, que le se-

Munitions accordées au Duc, ou qui lui furent refusées.

Les mêmes.

1647. cours étoit adreſſé à Anneze. On lui fit diſtribuer ſix milliers de poudre ſur les felouques qu'il envoya, mais il ſçut avec chagrin qu'on en avoit accordé 30 milliers à Anneze pour le Tourjon. Toutes les autres proviſions qu'il demandoit, lui furent refuſées ſous prétexte que la flotte n'en étoit point chargée. Cela pouvoit être vrai ; mais il n'étoit pas moins ſurprenant qu'en venant ſecourir un peuple ſoulevé, aſſiégé & dépourvu d'armes, on n'eût apporté ni fuſils, ni piques, ni épées, ni harnois: à l'égard de l'argent, ſecours le plus eſſentiel, Richelieu dit toujours qu'il falloit en faire venir de Genes, ce qui étoit un refus définitif ; le Duc de Guiſe n'étoit en état ni de négocier des lettres de change à Naples, ni d'envoyer à Genes

Le Duc de Guiſe.

le chercher, étant investi par mer & par terre. 1647.

Ce manque d'argent donna au Duc de Guise un prétexte spécieux de refuser les troupes que Richelieu lui offroit de faire débarquer. Le Duc avoit d'abord demandé 6000 hommes, la flotte n'en portoit que quatre. Le Duc de Richelieu lui en offrit 1800. Il parut en être content, mais il exigea qu'on lui donnât en même tems l'argent nécessaire pour leurs montres. On opposa à sa demande l'impossibilité. Sur son refus, on n'insista pas à les débarquer. On ne sait s'il ne fit point une faute capitale de ne les pas accepter. Quelles ressources! Quel renfort n'étoit-ce pas pour lui d'avoir dans Naples un corps de vieilles troupes reglées, sur la valeur & la fidélité desquel-

Le Duc de Guise.

Le Duc refuse des troupes.

Les mêmes.

1647. les il eût pû compter, qui l'eussent mis à couvert des trahisons, des perfidies & des embûches de tant d'ennemis secrets, qui enfin eussent pû contribuer à chasser les Espagnols de leurs postes ! Il n'étoit pas, comme on le connoîtra dans la suite, si dépourvu de finances, qu'il n'eût pû trouver un fonds pour soudoyer 1800 hommes.

Le Duc de Guise.

Aussi ce ne furent pas les motifs qui déterminerent ce Prince au refus de ces troupes. Il avoit des vues plus profondes que lui suggeroient l'ambition & la politique. Il venoit de reconnoître l'éloignement des Napolitains pour recevoir du secours de la France : il voyoit leurs craintes, leur antiphatie pour elle ; il ne devoit presque son élevation qu'aux assurances qu'il leur avoit données, de ne point

permettre qu'on débarquât des troupes françaises. Il jugeoit qu'elles n'y feroient pas vues de bon œil, & qu'elles pourroient indisposer les cœurs contre lui, & y causer peut-être du trouble. Fier de sa nouvelle dignité, il se flattoit de se soutenir par lui-même, & vouloit être indépendant. Il cachoit encore ce sentiment dans l'esperance d'obtenir des Généraux les munitions qu'il leur demandoit. Peut-être encore refusoit-il de recevoir ce corps de troupes françaises, craignant un Commandant tout dévoué à la Cour de France, & qui feroit comme un surveillant, toujours prêt à l'observer, à donner des avis contre lui, & à le croiser dans toutes ses entreprises.

1647.

Le Duc de Guise.

L'Abbé Basqui & les Généraux qui le pénétroient, ne le

1647. regardoient plus que comme un Prince à qui les intérêts de la France étoient étrangers. Avec ces idées, on étoit peu disposé à le satisfaire. L'Abbé en son particulier avoit encore de plus fortes raisons de le croire. Il lui avoit proposé de choisir pour protecteur de la nouvelle République le Cardinal de sainte Cecile : c'étoit une démarche qui eût fait honneur à cette République égalée parlà aux autres Royaumes qui ont chacun à Rome un Cardinal pour protecteur ; mais cette protection eût mis le Duc en relation avec les Ministres de France & dans une espéce de dépendance.

Le Duc de Guise.

Le Duc refusa d'y consentir, en disant qu'il ne falloit point rendre ridicule ni la République, ni le Cardinal en prenant un protecteur pour un Etat qui

n'avoit pas encore de fondemens solides. L'Abbé Basqui mit à profit ce refus, en indisposant les deux Cardinaux contre le Duc, & en leur dévoilant son caractère. Depuis l'Abbé agit plus librement contre le Prince, & se lia à Naples avec tous ses ennemis, surtout avec Anneze & Lovigi del Ferro, plus secrettement avec le premier qui haïssoit le Duc, mais qui le craignoit encore plus. Le Duc surprit un Député que del Ferro envoyoit à Rome porter ses plaintes au Marquis de Fontenai. Il fit mettre en prison ce Député.

1647.

Le Duc de Guise.

Un événement qui survint, quoiqu'en apparence peu important, rendit public le mécontentement du Duc & les secrettes indispositions des Généraux contre lui. La flotte

Prise de deux vaisseaux chargés de bled par la flotte françaïse.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 1.

1647. françaiſe continuoit de croiſer dans ces parages, de pourſuivre la flotte eſpagnole, & d'avoir avec elle de fréquentes attaques, mais avec peu de fruit. Elle enleva un grand bâtiment chargé de grains pour les Eſpagnols. L'Amiral le fit conduire à Porto Longone, comme il avoit déja fait le vaiſſeau marchand pris à Caſtellamare, & où il y avoit 4000 ſacs de bled. Il étoit extraordinaire que Naples en ayant tant de beſoin, & la flotte n'étant venue que pour ſecourir cette Ville, on ne le gratifiât pas de ces priſes. Lorſque le Duc de Guiſe envoya au Duc de Richelieu le prier de les faire conduire dans le port, Richelieu qui ſentit la force, la juſtice & la néceſſité de cette demande, répondit qu'on les avoit envoyés à Porto

Le Duc de Guiſe.

Longone sans qu'il en pût dire la raison, mais qu'on les en feroit revenir incessamment, & qu'elles seroient délivrées au peuple; cette promesse fut sans exécution. Le Duc de Guise en parut dans une espece de desespoir, mais il n'égala pas celui des Napolitains qui souffroient. On ne peut dire combien cette conduite acheva de les aliéner & de leur rendre les Français odieux.

1647.

Le Duc de Guise.

Dès ce moment, il n'y eut plus de concert entre le Duc de Guise & les Généraux: on se livra de part & d'autre aux soupçons & à la défiance peu diférens de la haine. L'Abbé Basqui de la part de Richelieu, proposa au Duc de passer sur la flotte pour aller conferer avec Richelieu & les Généraux sur les intérêts communs, tant de

Soupçons & défiance reciproques. *Les mêmes.*

1647. la République que de la France, & même des mesures qu'on pouvoit prendre pour attaquer en même tems la flotte ennemie & les postes qu'occupoient les Espagnols, ce qui eût délivré entiérement la Ville de Naples.

Le Duc de Guise.

Le Duc répondit sagement que ces mesures pouvoient bien se prendre sans qu'il passât sur la flotte; qu'il ne seroit pas prudent à lui de sortir de la Ville de Naples: que sa seule présence y contenoit les seditieux, qui se porteroient en son absence à y exciter du tumulte auquel il ne pouvoit remedier que par son retour dont il ne seroit peut-être pas le maître, si un vent contraire s'élevoit, & le forçoit de rester sur la flotte.

Quelque spécieuses que fussent ces raisons, elles cachoient

la véritable, la crainte que Richelieu n'arrêtât sur son bord le Duc, & ne le conduisît en France pour y rendre compte de sa conduite & de toutes les démarches qu'il paroissoit avoir faites contre les intérêts de la France. On dit même que l'Abbé appréhendoit que dans une entrevue le Duc ne gagnât Richelieu, & ne le fit entrer dans ses vuës. Occupé de cette crainte, il fit avertir secrettement le Duc de se donner bien de garde d'aller trouver les Généraux, qu'ils avoient résolu de le retenir. 1647.

Le Duc de Guise.

Le Duc à son tour avoit invité Richelieu & les principaux Officiers de la flotte de débarquer au Posilipe, où ils eussent pû à loisir & en sûreté traiter de toutes les affaires. Ils n'eurent garde de leur côté d'accep-

1647. ter la propofition. Ils ne manquoient pas auffi de raifons pour ne pas quitter leur bord. La principale étoit la crainte que le Duc ne les eût retenus jufqu'à ce qu'ils lui euffent fourni toutes les munitions qu'il leur avoit demandées. Ils ne s'en cacherent pas; le Prince qui en fut inftruit, en reffentit le plus violent dépit.

Le Duc de Guife.

Confpiration contre le Duc. *Mem. de Guife l.* 3. *Le* 26 *Décembre.*

Il ne connut que trop tôt combien avoit été fage fon refus de fortir de Naples. Il fe fit une conjuration contre lui que fon abfence lui auroit rendue funefte. Baffo, homme auffi violent qu'habile, Patti, l'ami & le confeil d'Anneze, Gennare Pietro & Lovigi fi puiffans fur la populace, s'unirent pour obliger ce Prince à abdiquer la puiffance fouveraine, & à s'affocier un Confeil. L'Abbé Baf-

qui croyant ce projet conforme à ses ordres secrets, entra dans le complot. Il eut un entretien secret avec Basso & Patti. Anneze même l'appuyoit, mais secrettement & sans paroître.

1647.

Le Duc de Guise.

Patti effrayé de l'évenement, vint tout déclarer au Duc. Le Duc en fit des reproches amers à l'Abbé qui nia tout ; mais le Duc lui cita Patti son complice, & jetta une grande frayeur dans l'ame de l'Abbé. Cependant le parti des conjurés grossissoit, & Basso trouva jusqu'à dix-sept personnes qui se joignirent à lui. Il alla trouver le Duc, & employa son éloquence pour le persuader. Le Prince éluda d'autant plus facilement ses raisons, qu'il se trouva dans l'assemblée un très-grand nombre de principaux Bourgeois & de Capitaines des

1647. Ottines qui s'oppoſerent au diſcours de Baſſo, qui ſoutinrent l'élection du Duc, & déclarerent qu'ils entendoient que ce Prince gouvernât Naples, & exerçât dans toute leur étendue les fonctions de Duc ſouverain.

Le Duc de Guiſe.

Les Conjurés ſe croyoient aſſurés de la protection de la France; l'Abbé Baſqui leur avoit inſinué que ce Prince deſtitué de ſon autorité, la France leur donneroit tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Le peuple en général n'en vouloit point. Le Duc qui avoit paru applaudir à ſes ſentimens, avoit achevé par là de le gagner & de ſe l'attacher. Il ordonna que le lendemain le peuple s'aſſemblât dans chaque quartier; que Baſſo & ſes aſſociés pourroient auſſi s'y rendre, & qu'on s'y aſ-

fureroit des sentimens & des volontés du peuple. 1647.

Le Duc de Guise.

Les Conjurés jugerent aisément que les décisions du peuple ne leur seroient pas plus favorables le lendemain : ils s'assemblerent la nuit dans une Eglise ; il y fut proposé de poignarder le Duc avant les assemblées. L'Abbé Basqui ignora ce complot déteſtable ; les Conjurés n'ayant pû convenir ni du tems, ni du lieu de l'assassinat, ils remirent leur assemblée à un autre jour.

Nouvelle Cavalcade. *ibid.*

Le lendemain, le Duc suivi de ses Officiers & d'un grand cortége, passa par tous les quartiers où, selon ses ordres, il trouva le peuple assemblé. Il y proposa les demandes de Basso, & pria le peuple de s'expliquer sur cette proposition. On n'y répondit que par des

1647. éloges du Prince & par une déclaration unanime, qu'on vouloit qu'il fût le maître absolu & qu'il gouvernât souverainement. On s'emporta contre les Conjurés. On pria le Duc de les nommer, & d'en faire justice sur le champ. Enfin les transports d'amour pour ce Prince furent poussés si loin, que mille voix s'écrierent, que par rapport à ce qu'on lui devoit, on avoit fait trop peu pour lui, & qu'ils vouloient qu'il fût leur Roi.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise rejetta pour la troisiéme fois ces offres du Trône; il leur dit que s'ils y persistoient, ils l'obligeroient à les quitter, & à aller s'embarquer sur la flotte pour se retirer en France. Cette menace leur imposa, en redoublant leur amour & leur estime. Du Mar-

ché, il continua à parcourir les autres quartiers, ſuivi d'une affluence infinie de peuple qui élevoit juſqu'au ciel ſa modération & ſes vertus. Il trouva par-tout les mêmes ſignes de joye & de tendreſſe: enfin tout le monde crioit: *vive le Duc de Guiſe*. Ces cris étoient accompagnés de loüanges & de bénédictions. 1647.

Le Duc de Guiſe.

L'Abbé Baſqui qui accompagnoit le Duc, étoit dans la plus grande ſurpriſe de ces marques d'un amour & d'un reſpect ſi général. Il voyoit alors combien il s'étoit trompé dans ſon projet de décrediter le Duc, & de traverſer ſa puiſſance. La cavalcade finie, le Duc le renvoya ſur la flotte, & le chargea d'y rendre compte de tout ce qu'il y avoit vû, en ajoutant qu'il étoit toujours prêt à favo-

1647. riser & à seconder les intérêts de la France, & qu'il persistoit à demander du secours pour chasser les Espagnols de devant Naples, & pour en faire tomber la Couronne sur la tête de Monsieur, Gaston, ou sur celle du Duc d'Anjou.

Le Duc de Guise.

L'Abbé répondit qu'il n'avoit sur cela aucune instruction, & que la Cour de France n'avoit point d'autre objet que de voir enlever le Royaume de Naples aux Espagnols. Il n'y avoit pas plus de sincerité dans les offres du Duc que dans la réponse de l'Abbé. Chacun renfermoit la vérité dans son cœur : l'Abbé retourna sur la flotte, où il s'en fallut beaucoup qu'il agît pour faire donner satisfaction au Prince. Il acheva au contraire de persuader les Généraux que c'étoit pour lui

seul que le Duc travailloit à Naples, & qu'il ne perdoit point le Trône de vue. 1647.

Le Duc de Guise.

Cette flotte n'avoit rien fait qui fût digne de la réputation de sa Couronne, ni des frais d'un si grand armement. Les Généraux ayant manqué de détruire celle d'Espagne, ne purent jamais réparer cette faute. Depuis le combat de Castellamare, elle n'avoit fait que cotoyer Naples, & poursuivre inutilement quelques vaisseaux qui s'étoient écartés. Le 28 Décembre les deux flottes se trouverent en présence sans rien faire, ne cherchant qu'à gagner le vent.

La flotte française veut retourner à Toulon.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 1. Loredan.

Une tempête les sépara le 29, & dura tout le 30. Le 31 la flotte françaíse poursuivit celle d'Espagne qui ne jugea pas à propos d'accepter le combat.

1648. Le premier Janvier 1648, Richelieu s'approcha de Castellamare pour enlever quatre vaisseaux espagnols qui étoient à la rade, mais leurs galéres vinrent le remarquer. Le calme survint, & la nuit empêcha l'Amiral de s'en emparer. La flotte espagnole retourna sous les Châteaux, & la française resta dans l'inaction.

Le Duc de Guise.

Le 1 Janvier.

Il n'étoit plus douteux que le Duc de Guise ne vouloit rien faire pour la France. C'étoit pour lui seul qu'il agissoit, & le Duc de Richelieu n'avoit aucun ordre de le seconder. Au contraire, on n'avoit cherché qu'à le croiser. Les Généraux, selon les insinuations de l'Abbé qu'on sçavoit être autorisé, résolurent non-seulement de ne donner aucun secours à ce Prince, mais encore de l'abandon-

ner, & de retourner avec la flotte à Toulon. 1648.

Le Duc de Guise.

Pour sauver les apparences, l'Amiral envoya dire au Duc de Guise que la flotte manquoit d'eau, & qu'elle n'avoit plus de vivres que pour un mois, délai qu'il lui falloit pour son retour: qu'ainsi l'on étoit contraint de s'y préparer, à moins que le Duc ne voulût faire fournir des vivres en payant. Ce compliment étoit d'autant plus déplacé, qu'on savoit que Naplés en manquoit. Le Duc s'excusa d'en fournir, sans faire aucuns reproches à l'Amiral de s'être privé lui-même, & d'avoir privé la Ville de Naples du secours des deux vaisseaux chargés de bled. A l'égard de l'eau, il envoya dix-huit felouques pour en faire; ce mediocre secours & le manque de vivres

1648. déterminerent l'Amiral à retourner en France.

Le Duc de Guife. Nobleffe françaife qui fe jette dans Naples. *Mem. de Guife l. 3. Loredan.*

Tous les Napolitains, les Efpagnols même étoient dans l'étonnement de l'inutilité dont étoit pour Naples la flotte françaife, & qu'on abandonnât un Prince qui paroiffoit en état de chaffer les Efpagnols de ce beau Royaume, pour peu qu'on lui eût donné d'affiftance: les perfonnes defintéreffées fentoient combien le miniftère de France manquoit à la faine politique de ne pas favorifer le Duc de Guife, & de ne pas contribuer de toutes fes forces à lui procurer le Trône, s'il pouvoit s'en faifir, plûtôt que de fouffrir qu'il reftât aux Efpagnols en laiffant périr le Duc.

Plufieurs Gentilshommes français prévenus pour ce Prince, charmés de fon courage &

admirant ſon entrepriſe, décla- 1648.
rerent qu'ils vouloient courir
ſa fortune & ſe jetter avec lui Le Duc
dans Naples. C'étoient le Che- de Guiſe.
valier de Fourbin, le Baron
de la Garde, le Chevalier de
Gent, Souillac, Glandeveze,
le Baron Durand, St Maxi-
min & Bauregard.

Les Généraux à qui cette réſolution déplut, firent tous leurs efforts pour les en détourner; ils furent inutiles. Ils n'avoient aucun droit de forcer la volonté de ces Gentilshommes tous volontaires ſur la flotte. Ils paſſerent dans Naples, & firent grand plaiſir au Duc de Guiſe qui en tira de bons ſervices. Tous gens braves, ayant de l'experience dans le militaire, ſurtout Beauregard qui avoit été Officier d'Artillerie. Le Duc fit depuis Maximin Maré-

1648. chal de logis de ses gardes.

Le Duc de Guise.

La réponse du Duc de Guise sur les vivres, n'ayant pas été satisfaisante, ni même les felouques suffisantes pour faire de l'eau, l'Amiral mit à la voile le second Janvier, & s'éloigna pour en aller chercher dans des rades plus commodes. Mais un grand calme retint la flotte dans le Golphe, & le soir elle essuya une tempête affreuse qui la menaça d'un naufrage évident. Richelieu alla mouiller à la petite Isle de Nisita où son vaisseau pensa périr. Cet accident le confirma dans le dessein de partir au plûtôt, n'ayant ni ports, ni rades où la flotte pût être en sûreté. Le quatriéme, la tempête jetta treize vaisseaux dans le Golphe de Salerne où fut englouti le vaisseau du Capitaine Almeras dont on sauva l'équipage.

Départ de la flotte.

Mod. t. 3. c. 1.

l'équipage. Rejoint par le reste de la flotte, l'Amiral prit la route de Porto-Longone. Il y prit les deux vaisseaux chargés de bled enlevés aux Espagnols, & singla vers la Provence. Il arriva peu de jours après à Toulon, n'ayant remporté aucun fruit de son expédition, que la haine des Napolitains outrés, en apprenant que Richelieu avoit emmené à Toulon les deux vaisseaux chargés de bled. 1648.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise vit avec des yeux secs le départ de cette flotte qu'il regardoit comme ennemie. Livré à lui-même, il mit dans son courage & dans sa conduite toutes ses esperances. L'amour du peuple & le grand nombre de Partisans qu'il avoit, lui firent esperer qu'il se soutiendroit lui seul, & que la fortune lui fourniroit des

Effets que produit ce départ dans Naples.

Mem. de Guise l. 3. Mod. t. 3. c. 2.

1648. ressources pour venir à bout de ses desseins.

Le Duc de Guise.

Le gros du peuple qui haïssoit & craignoit les Français, étoit fort content du départ de la flotte. Bien des gens étonnés de ce départ, se croyoient abandonnés, & doutoient qu'on pût se défendre sans un secours étranger. Le Duc se conformant à tous les caractères, les assuroit que la flotte reviendroit bientôt mieux pourvue, & qu'il en avoit des assurances. Cependant il résolut de faire les plus grands efforts pour recouvrer des bleds. De quelques dangers qu'il fût environné, le plus pressant étoit la famine qui menaçoit la Ville, si l'on n'y pourvoyoit promptement.

Conjuration de Basso. *Mem. de Guis. l. 3.*

C'étoit du côté d'Averse & de Salerne qu'on pouvoit esperer de faire venir des grains.

La petite armée laissée auprès 1648.
de cette premiere Ville sous le commandement du Baron de Modene, s'y étoit soutenue avec avantage, & avoit si bien pressé le corps de troupes de la Noblesse, qu'il y avoit lieu d'espérer qu'on se rendroit bientôt maître d'Averse, où il y avoit beaucoup de bled. Il y en avoit encore plus à Salerne, mais la communication n'étoit pas libre entre Salerne & Naples. Le Duc de Guise résolut d'aller rejoindre son armée à Juliano.

Le Duc de Guise.

Il voulut auparavant terminer le procès de Basso, ce furieux républicain qui avoit entrepris de disputer au Duc son autorité. Ce n'étoit pas son crime capital. On a vû son projet d'assassiner ce Prince. Quoique l'Abbé Basqui n'y fût pas entré, il y avoit donné lieu en

1948. assurant Basso & ses complices, qu'après que le Duc seroit destitué de la dignité de Duc souverain de la République, la France fourniroit aux Napolitains de puissans secours d'hommes, d'argent & de provisions. Ce discours encouragea Basso & ses complices, tous remplis de l'espérance d'une grande fortune. Ils dresserent un manifeste pour émouvoir le peuple après la mort du Duc, & ils le déposerent chez un Religieux Dominicain à qui, selon les apparences, le secret étoit confié.

Le Duc de Guise.

Le Duc averti de cette conjuration, fit arrêter Basso & ses complices. Ils avouérent tout. Le manifeste fut trouvé; tout fut averé. Ils furent tous condamnés à mort.

Le bruit de cette conjuration répandu dans Naples, le peu-

ple s'assembla au tour du Palais du Duc, & demanda à grands cris qu'on leur livrât ces traîtres qui avoient voulu faire périr leur Prince, leur libérateur, leur unique esperance. Le Duc fut sensible à cette nouvelle marque d'amour; mais ayant horreur de verser tant de sang, il se contenta de faire décapiter Basso & deux autres Chefs : encore consentit-il à la priere de leurs parens qu'ils fussent exécutés dans la prison de la Conciarie.

1648.

Le Duc de Guise.

La politique du Duc eut part à cette grace; il craignoit que sur l'échafaut ils ne déclarassent qu'ils n'avoient rien fait que de concert avec la France. Leurs têtes furent portées au Marché où leurs corps furent aussi pendus par un pied. Le peuple leur donna après leur mort mille malédictions, & té-

1648. moigna par ses applaudissemens sa joye de la conservation du Prince, qui retint en prison les autres jusqu'à ce qu'il pût les faire sortir du Royaume.

Le Duc de Guise.

La mort de Santis. *Mem. de Guis. l. 3. Loredan.*

Quoique le Duc de Guise fût sorti avec tant d'avantage de ce danger, il n'eut pas des suites moins fâcheuses pour lui. L'effusion du sang, même du sang des criminels, coute beaucoup aux Princes qui sont forcés de le verser; le crime paroissoit équivoque dans l'esprit des parens & des amis des morts. Jusqu'à ce moment tout sembloit à Naples s'être fait par amour pour le Duc. Il n'avoit exercé que douceur, que bonté; ce devoit être pour lui une grande peine d'avoir employé les suplices.

La mort de Santis fut encore plus mal interpretée par le me-

au peuple : prévenu de la plus forte haine contre la Noblesse, il avoit applaudi à la barbarie de ce boucher qui avoit massacré le Prince Caraffe le second jour de la révolution. 1647.

Le Duc de Guise.

Que Santis fût un méchant homme, qu'il se fût distingué par ses cruautés, par ses vols, même par des incendies, cela n'étoit pas douteux ; mais ces crimes avoient été pardonnés par tant d'amnisties, qu'il ne convenoit point de les rappeller, encore moins de punir cet excès. La conduite de Santis envers la Marquise d'Attaviano avoit été réparée, & ne méritoit point la mort. Son attentat contre le Duc n'étoit point averé. Il eût été de la prudence du Duc de Guise de ne pas pousser cette affaire à l'extrêté ; mais dans la vue de plaire à

1648. la Nobleſſe & de la gagner ; il voulut lui ſacrifier ce miſérable.

Le Duc de Guiſe.

Anneze qui s'intéreſſoit pour Santis, vint à la tête d'une nombreuſe populace ſolliciter ſa grace avec aſſez de hauteur. Il alleguoit au Duc l'affection du peuple pour Santis. Il dit que le peuple demandoit ſa vie ; que le Duc s'expoſeroit à une ſédition générale, s'il la refuſoit ; que c'étoit favoriſer la Nobleſſe & la préferer. Le Duc ne goûta pas ces raiſons, qui au contraire l'affermirent dans ſes deſſeins. Il jugea même qu'il ne devoit pas donner cette marque de foibleſſe qu'on lui demandoit avec tant de hardieſſe. Il commanda que Santis fût exécuté. Santis eut la tête coupée ſur le chemin d'Averſe, & fut portée au Marché.

1648.

Le Duc de Guise.

Sa mort ne causa aucune émotion dans Naples. Tous les honnêtes gens délivrés d'un pareil scélerat, en ressentirent la plus vive joye. La Noblesse en sçut bon gré au Duc, & connut par là jusqu'où alloit son autorité. On ne peut douter que le bas peuple & les Lazares n'en fussent très affligés. Ils n'oserent le témoigner, & le Duc s'en embarassoit peu. C'étoit néanmoins une foule de mécontens à craindre dans une Ville de tumulte & de confusion.

Seditions appaisées par le Duc de Guise.

Mem. de Guis. l. 3.

A peine ce Prince avoit-il évité un danger, que plusieurs autres lui succedoient. Il apprit qu'au faubourg des Vierges, l'un des plus grands de Naples, habité par 40000 ames, il s'étoit élevé une sédition affreuse & un grand combat entre les

1648. bons Bourgeois appellés Capenegres, & les Lazares soutenus de la populace. L'origine de cette sédition venoit de la mort d'un Lazare qu'un Gentilhomme avoit tué. Les deux partis s'étoient acharnés l'un contre l'autre ; les uns pour venger la mort du Lazare, les autres pour défendre ce Gentilhomme. Le Duc y envoya pour les contenir Caraccioli qu'il avoit nommé grand Ecuyer, & le Capitaine Pisacano avec sa compagnie. Ils ne furent point respectés ; Pisacano reçut même un coup de fusil à la main.

Le Duc de Guise.

Le Duc arriva avec ses gardes & sa maison ; il fit signe qu'il vouloit parler : tout se tut. Alors il demanda aux séditieux si par leurs divisions, & en versant leur propre sang, ils vou-

loient favoriser les Espagnols, rester sous leur joug, & leur livrer Naples. Il ajouta qu'il n'étoit venu dans leur Ville que pour les en délivrer, mais qu'il falloit éviter les séditions & les voyes de fait; qu'élu par eux Duc de la République, c'étoit à lui qu'ils devoient s'adresser & demander justice; qu'il la leur rendroit bonne & prompte. Il défendit qu'on se servît de part & d'autre des noms injurieux de Lazares & de Capenegres, de traitres & de rebelles. Il mêla les prieres & les menaces, il frappa même quelques Lazares qui lui manquoient de respect. Enfin il calma la sédition, renvoya chacun chez soi, & fit rouvrir les portes de la Ville qu'il avoit fait fermer, ainsi que fortifié tous les postes.

1648.

Le Duc de Guise.

1648. Une autre émeute y étoit arrivée. Le Duc y alla encore, sépara les combattans, fit planter deux potences dont il menaça les mutins. Il se vit partout obéi. Les Bourgeois séduits & vaincus par sa présence & par ses discours, lui promirent soumission & fidélité, reconnoissant que de lui seul dépendoit leur bonheur & leur sûreté.

Le Duc de Guise.

Le 4 Janvier.

C'étoit le jour des tumultes & celui de la gloire de ce Prince. En faisant le tour du Faubourg, une Demoiselle vint toute en pleurs se plaindre d'un Lazare qui avoit tué son frere d'un coup de fusil, lorsqu'il étoit aux fenêtres de sa maison. Le Duc vérifia le fait, & fit pendre sur le champ le Lazare à la même fenêtre. Il trouva huit bandits qui attaquoient

Gennare Griffo, Sergent major. Il mit pied à terre, tomba sur eux; & en exposant sa vie, il les battit & les chassa. Au bout du Faubourg il rencontra 1500 hommes qui venoient renforcer les Lazares; il les dissipa d'une seule parole, & rétablit par tout l'ordre & le calme.

1648.

Le Duc de Guise.

Il arriva ce que le Duc avoit prévu. Au bruit de ces émeutes, les Espagnols attaquerent subitement le poste de sainte Claire; il y courut suivi de deux Compagnies & d'une grande multitude de peuple. A son seul nom, au cris de *vive son Altesse*, l'ennemi discontinua l'attaque & se retira. Tant de prodiges de valeur & d'autorité jettoient dans la surprise tous ceux qui les avoient vûs: répandus dans la Ville, ils aug-

1648. mentoient encore le respect dans l'ame des bons, & la crainte dans celle des méchans.

Le Duc de Guise.

Entreprise du Duc de Tursis.

Mem. de Guis. l. 3.
Mod. t. 3.

Lor. Rep. de Naples.

Les Espagnols qui à la faveur de leurs Partisans dans Naples n'ignoroient rien de tout ce qui s'y passoit, voyoient croître, avec autant d'étonnement que d'affliction, la puissance du Duc de Guise & l'amour des peuples pour lui. L'ordre qu'il avoit mis dans cette grande Ville, les troupes qu'il y avoit levées ne leur permettoient plus de s'en rendre maître à force ouverte. La flotte de France partie, ce Prince abandonné, ils sentirent redoubler leurs esperances : ils se flatterent de réduire cette Ville par les intelligences qu'ils y entretenoient. Ils s'en procurerent une dont ils crurent le succès infaillible.

Ils avoient toujours dans

leur camp le Nonce Altieri, envoyé à leur priere par le Pape pour traiter de la paix avec le peuple. Ayant échoué, il prit un autre parti bien différent de celui de pacificateur. Il tâcha de corrompre quelque sujet qui pût trahir le peuple, & introduire les Espagnols dans Naples. Il connoissoit un Prêtre qui y avoit beaucoup de crédit. Séduit par l'appas d'une magnifique récompense, il se prêta aux desseins du Nonce, & lui promit d'y faire entrer le Sergent major Alexio, Commandant au poste de Vimerio au bout du Faubourg de Ciaya: ce poste confinoit à ce Faubourg; les Espagnols en étoient encore maîres. Le Nonce fit part de ce qu'il avoit fait au Duc de Tursis, premier Ministre de D. Jouan, & qui lui avoit été don-

1648.

Le Duc de Guise.

1648. né pour conduire sa jeunesse. Tursis étoit le Chef de la maison Doria, qui a rang parmi les Princes de l'Empire, & qui est toute puissante à Genes. Il étoit Grand d'Espagne; il avoit des biens immenses, même dans le Royaume de Naples où il possedoit le Duché de Tursis, Ville Episcopale dans la Basilicate, & la Principauté d'Avelle dans la Principauté ultérieure.

Le Duc de Guise.

Ce Duc étoit un homme sage, âgé de 80 ans & passionné pour les intérêts du Roi d'Espagne, zéle que ce Monarque payoit de la plus grande confiance.

Il avoit perdu son fils unique qui lui avoit laissé un petit-fils appellé le Prince d'Avelle, âgé seulement de dix-sept ans & d'une grande esperance. Il étoit avec son grand-pere auprès de D. Jouan.

Alexio rendit réponse à Scopas, c'étoit le nom du Prêtre séduit, l'assura qu'il étoit disposé à tout faire pour le service du Roi d'Espagne ; mais que s'agissant de sa fortune, il vouloit savoir quelle récompense on lui donneroit ; qu'il falloit qu'il s'abouchât avec quelqu'un des Chef espagnols pour concerter l'entreprise & en rendre l'exécution immanquable. 1648.

Le Duc de Guise.

Scopas fit sçavoir cette réponse au Nonce qui en fit part au Duc de Tursis. Le Duc trouva raisonnable la proposition d'Alexio, & consentit à traiter lui-même avec lui dans le lieu qu'il lui indiqueroit. Alexio choisit l'Eglise de Luquois à l'extrêmité de ce même Faubourg : on convint que le Duc s'y rendroit avec le Nonce & même avec D. Jouan

1648. qui confirmeroit toutes les paroles que le Duc donneroit. L'entremise fut remise à la nuit du 4 au 5 de Janvier.

Le Duc de Guise.

L'entremise du Nonce & les bienfaits que Scopas pouvoit recevoir de ce Prélat firent croire aux Espagnols qu'il y avoit toute sûreté à négocier avec ces deux hommes. Ils se crurent déja maîtres de Naples, leurs meilleures troupes y étant introduites au milieu de la nnit & appuyées de tous leurs Partisans.

Prise du Duc de Tursis. *Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 3. Loredan.*

Jamais des personnes de ce rang ne se livrerent plus imprudemment à la foi de deux inconnus. Le Prêtre & Alexio, ennemis mortels des Espagnols, avoient instruit le Duc de Guise de tout ce qui se passoit, & ne continuoient la négociation que de concert avec lui. Il avoit

envoyé un détachement en embuſcade aux environs de l'Egliſe de Luquois. La nuit le favoriſoit. Vers les dix heures, le Nonce, le Duc de Turſis & le Prince d'Avelle, ſon petit-fils, ſe rendirent dans cette Egliſe. Le Duc de Caſtel Agrolo, D. Proſper Suardo avoient voulu les y accompagner; Scopas & Alexio y étoient déja. Ils avoient propoſé au Duc de Guiſe de poignarder Turſis & ſon neveu, propoſition odieuſe à un Prince du caractère du Duc de Guiſe. Il leur ordonna de ne pas retenir le Nonce & de le renvoyer, ne voulant pas ſe commettre avec la Cour de Rome. 1648. Le Duc de Guiſe.

Turſis étant arrivé, dit à Alexio que pour mieux aſſurer le traité, D. Jouan & ſon Secretaire avoient promis de le

1648. suivre. Alexio le manda sur le champ au Duc de Guise, comme lui annonçant un coup bien plus important. Le Duc jugea que le conseil de D. Jouan étoit trop sage pour lui laisser faire une pareille démarche. Il envoya ordre à Alexio de se contenter d'exécuter ses ordres. Sur le champ, les Soldats du Duc entrerent dans l'Eglise, arrêterent Tursis, son petit-fils & Castel Agrolo. Ils permirent au Nonce de se retirer. On peut juger de la douleur & de la confusion du Duc de Tursis dont les yeux ne s'ouvrirent que dans ce moment. Il vit l'excès de sa témerité & de sa ridicule confiance.

Le Duc de Guise.

Tursis est conduit au Duc de Guise. *Les mêmes.*

Cette prise fut pour le Duc le sujet d'une grande joye. Il la fit servir de matiere à une espece de triomphe pour hu-

milier les Eſpagnols, animer les Napolitains & ſatisfaire ſa propre vanité. Il fit reſter ces trois Seigneurs dans l'Egliſe de Luquois juſqu'à ce qu'il eût tout preparé pour les recevoir avec une magnificence faſtueuſe. Il ordonna que toutes les rues par où ils devoient paſſer, fuſſent illuminées ; que toutes les boutiques des Boulangers & tous les étaux des Bouchers fuſſent couverts de pain & de viande pour faire croire aux Eſpagnols, qui certainement en feroient inſtruits, que la Ville étoit dans l'abondance. Il fit parer ſuperbement ſon appartement. Il poſta ſur les degrés une Compagnie de Gardes-Suiſſes qu'il avoit fait depuis peu de tous ceux de cette nation qu'il avoit pû trouver dans Naples. Il fit tenir ſes 24 Eſta-

1648.

Le Duc de Guiſe.

1647. fiers dans la sale des gardes ; ayant chacun à la main un flambeau de cire blanche allumé: il fit mettre le peuple sous les armes partout où Tursis devoit passer. Enfin il manda Anneze, la Noblesse, les Capitaines des Ottines, les Commandans des troupes & du peuple qui remplirent ses chambres & les appartemens.

Le Duc de Guise.

Il envoya son Capitaine des gardes complimenter le Duc de Tursis qui se reçut de très-mauvaise grace. La Compagnie des gardes eut ordre d'escorter ce Duc & les deux autres Seigneurs qui entrerent chacun dans une chaise à porteurs, & furent conduits au Palais du Duc qui les fit recevoir au bas du degré par trente Gentilshommes & cinquante Officiers. Le Duc le reçut dans

la sâle avec toutes les caresses & les honneurs qu'il put imaginer, jusqu'à lui offrir la main. Tursis ne voulut point la prendre, & marquoit sur son visage un abattement qui convenoit peu à sa dignité, mais qui pouvoit s'excuser sur la foiblesse d'un âge si avancé, & sur le chagrin d'un malheur qu'il s'étoit si mal à propos attiré. Le Duc lui donna de l'excellence, titre dû aux Grands d'Espagne, mais rien ne put obliger Tursis à le traiter d'Altesse; quoique la naissance du Duc de Guise, l'état où étoit Tursis dût l'y engager, & quoiqu'il entendît tout ce qui l'entouroit lui donner cette qualité, il se contenta toujours de l'appeller, *Monsieur le Duc, mon grand patron à qui je suis prêt d'obéir en toutes choses.*

1648.

Le Duc de Guise.

1648. Les deux Ducs passerent dans un cabinet où ils s'entretinrent seuls. Le Duc de Guise lui reprocha doucement son imprudence, d'avoir confié sa vie & sa fortune à deux malheureux qu'il ne connoissoit point. Tursis en convint, mais s'excusa sur ce qu'il devoit à son Roi pour qui il étoit prêt de courir encore de plus grands risques. Il remercia ce Prince de la part qu'il prenoit à son sort. Puis paroissant tout-à-coup reprendre sa fermeté & toute la force de son esprit, il lui dit qu'on étoit bien plus surpris de le voir à la tête d'une populace sans raison & sans foi, exposé au fer & au poison, bien plus près de l'échafaut que du Trône, étant impossible qu'à la longue il résistât à la puissance formidable du Roi Catholique, qu'il étoit abandonné

Le Duc de Guise.

Conférence entre les deux Ducs.

Mem. de Guis. l. 3.

abandonné de la France & odieux à ses Ministres ; enfin, que c'étoit une illusion de croire que la Noblesse s'uniroit jamais à un peuple qu'elle avoit en horreur. 1648. Le Duc de Guise.

Ce discours étoit sensé & sans réplique : le Duc d'Andrie avoit à-peu-près dit la même chose au Duc de Guise dans leur entrevue des Capucins. Tursis ajouta que si ce Prince vouloit sortir d'un si mauvais pas, il lui offroit ses services auprès de D. Jouan pour obtenir des conditions avantageuses. Le Duc de Guise rejetta la proposition, soutenant que la France ne l'avoit point abandonné, que sa flotte reviendroit bientôt, que le peuple étoit à présent soumis & hors d'état de se livrer à ses premiers désordres, qu'il étoit bien instruit des dis-

1648. positions secrettes de la Noblesse, qu'il n'aspiroit point au Trône, mais à former une République où chaque ordre de l'Etat seroit admis & concourroit à la maintenir.

Le Duc de Guise.

Prison du Duc de Tursis. *Les mêmes.*

Tursis proposa ensuite de payer sa rançon tant pour lui que pour le Prince d'Avelle son petit-fils, unique espoir de sa maison. Le Duc n'y voulut point entendre &, résolut de garder soigneusement deux otages si précieux. Il eut même l'imprudente audace de proposer à Tursis de changer de parti à l'exemple du fameux André Doria, son grand oncle, qui avoit quitté l'écharpe blanche pour embrasser les intérêts de l'Espagne. Tursis ne répondit qu'avec indignation, ajoutant que s'il savoit que son petit-fils fût dans cette disposition, il

l'étrangleroit de ses propres mains. 1648.

Le Duc de Guise.

Turfis & son petit-fils furent envoyés dans le Couvent de St. Laurent & enfermés dans l'appartement du Général avec une garde de quinze Soldats commandés par un Officier. Castel Agrolo fut mis dans la prison de la Vicairie, étant odieux aux Napolitains que dans l'occasion il avoit traités avec dureté. Au commencement, le Duc de Guise permettoit que Turfis allât à la messe, & reçût des visites ; mais comme il en abusoit en exhortant le peuple à retourner sous la domination du Roi d'Espagne, on ne le laissa plus sortir de son appartement, & même on le transfera le six Janvier dans le Palais du Marquis de Torecuse.

C'étoit avec peu de pruden-

1648. ce que Turfis avoit refufé au Duc de Guife les titres qu'il étoit en droit d'exiger ; fi ce Prince eût été moins généreux, Turfis & fon petit-fils euffent couru rifque de la vie. A la nouvelle de leurs prifes, la haine du peuple contre la Nobleffe fe réveilla. Il rapella les traitemens cruels que les Efpagnols faifoient à ceux d'entre le peuple qui tomboient entre leurs mains. Ils nous pendent, s'écrioit-il, pendons-les de même. Immolons ces trois cruels Efpagnols, ennemis mortels du peuple & furpris en le voulant trahir.

Le Duc de Guife fauve la vie au Duc de Turfis.

Mem. de Guif. l. 3.

Anneze étoit du complot ; il excitoit les féditieux, ravi d'embaraffer le Duc & de lui faire effuyer un affront. On faifoit même courir un bruit (peut-être qu'Anneze en étoit l'auteur

secret) que la prise du Duc de Tursis étoit une adresse des Espagnols pour négocier avec le Duc de Guise, pour lui proposer de grands avantages, & le porter à leur livrer Naples. Ce soupçon étoit fondé sur le peu d'apparence qu'un homme du rang & de la qualité de Tursis fût venu si légerement se livrer avec l'héritier de sa maison entre les mains de ses ennemis. 1648.

Le Duc de Guise.

Sur ces rumeurs, Dandrée toujours en intelligence secrette avec Anneze, fit une assemblée du peuple, & l'excita à se venger des Espagnols en allant couper la tête aux trois Prisonniers. Le Duc de Guise averti des desseins furieux du peuple, courut à l'assemblée, & par sa présence toujours respectée, la dissipa. Anneze osa aller trou-

1648. ver le Duc, & lui dire que le peuple demandoit la mort de ces trois Seigneurs ; qu'il falloit les faire décapiter au milieu du Marché ; que cette exécution seroit plus agréable au peuple que le retour de la flotte de France & le débarquement de ses troupes.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise plein d'indignation, le chassa honteusement, en lui disant que s'il n'excusoit son ignorance & son ineptie, il le feroit punir sévérement d'avoir la hardiesse de lui faire une semblable proposition qui n'eût convenu qu'aux tems malheureux de son gouvernement ou de celui de Mazanielle; mais pour éloigner tout soupçon, il n'alla plus voir le Duc de Tursis.

Le Duc de Guise refuse de mettre le Duc de Tursis à rançon. *ibidem.*

Le lendemain de la prise, D. Jouan envoya Sarmiento, son

premier maître d'Hôtel, au Duc de Turſis pour le conſoler, & traiter de ſa rancon. Le Duc de Guiſe lui laiſſa exécuter ſa commiſſion ; & eut encore la précaution de faire voir à Sarmiento, partout où il paſſoit, une grande abondance de vivres. A l'égard de la rançon, il continua de la refuſer & voulut toujours garder ſes trois Priſonniers. La mort de Turſis, agé de quatre-vingt ans, pouvoit le priver de cet avantage : la grande ſomme qu'il eût tirée de ces rançons, eût pû lui produire une utilité préſente & plus importante que celle d'un avenir incertain. 1647. Le Duc de Guiſe.

Il s'en falloit bien que l'abondance de vivres dont le Duc avoit fait parade, fût réelle. Le bled commençoit à manquer dans Naples ; il étoit ex- Sédition pour le manque de pain. *ibid.*

1647. trêment cher, & encore n'en pouvoit-on pas avoir autant qu'on en vouloit. Malgré toute l'affection que ce grand peuple avoit pour ce Prince, ceux qui souffroient, s'impatientoient de tems en tems, & faisoient des émeutes dans quelques quartiers. *Du pain ou vive Espagne*, crioient ces Artisans affamés. Comme les suites en étoient à craindre, le Duc y couroit aussitôt. L'effet de sa vue étoit un prodige. Tout se calmoit lorsqu'il paroissoit. Il leur promettoit de remedier bientôt à la disette. Ils le croyoient, quoiqu'ils y vissent peu d'apparence; quelques-uns, en s'en retournant chez eux, proferoient ces paroles touchantes & si flateuses pour lui : *Nous avons vu notre Duc, nous ne nous soucions plus d'avoir de pain*. La fortune ren-

Le Duc de Guise.

dit prophetique les promesses du Prince. L'évacuation d'Averse qu'on apprit presque aussitôt, redoubla l'amour du peuple, & changea la face des affaires.

Fin du huitiéme Livre.





HISTOIRE
DE LA REVOLUTION
DU ROYAUME
DE NAPLES
Dans les Années 1647 & 1648.

LIVRE IX.

Le Duc de Guise. Exploits du Baron de Modene du côté d'Averse.

Mem. de Guis. l. 3. *Mod. t.* 3. *c.* 3.



E Duc de Guise avoit laissé au Baron de Modene la conduite de sa petite armée composée d'environ 4000 hommes. Ses ordres étoient de garder Juliano, de s'étendre autant qu'il le pour-

roit, & de resserrer toujours le corps de la Noblesse commandé par le Général Touttaville, & déja affoibli par le dernier combat. Modene s'acquita en homme de tête de sa commission. Il tira par adresse de plusieurs cazals voisins de quoi faire subsister ses troupes, & s'empara de vingt-quatre cazals; il y fit faire quelques retranchemens, & repoussa Touttaville qui étoit venu les attaquer; il appaisa par sa seule présence la révolte de quelques compagnies, & en fit punir les Chefs: enfin il s'avança assez près d'Averse pour faire craindre à ce Général qu'il ne se campât au-delà, & qu'il ne lui fermât le chemin de Capoue. Le Duc favorisa ses opérations en lui envoyant cent Mousquetaires se saisir de la Tour de Patria au-delà d'Averse,

1648.

Le Duc de Guise.

1648.

Le Duc de Guise.

Ces mouvemens allarmerent Touttaville : quoiqu'il eût quatre-mille chevaux, il n'étoit pas trop en état de résister à Modene. Cette armée presque toute formée de Noblesse, ne se soumettoit point à une exacte discipline. Chacun se prétendoit indépendant. Le Comte de Conversan se brouilla avec Touttaville, se croyant peut-être plus capable que lui du commandement. On manquoit d'argent pour le prêt de quelques Cavaliers qu'il falloit payer, & la plûpart des Gentilshommes ne pouvoient servir long tems à leurs dépens. Touttaville avertissoit de tout le Viceroi, lui demandoit un secours d'hommes & d'argent. Le Viceroi lui-même embarassé, ne put le secourir ni de l'un, ni de l'autre.

Modene joignit l'artifice à la force : deux Officiers d'Averſe s'étoient rendus auprès de lui comme ayant quitté le parti de la Nobleſſe. On inſinua à Modene qu'ils étoient chargés de le tuer. Au lieu de les faire arrêter, il ſe contenta de les faire obſerver ; & feignant pour eux une grande confiance, il leur dit en ſecret qu'il avoit une intelligence dans Averſe, que le lendemain on devoit lui en ouvrir une porte.

1648.

Le Duc de Guiſe.

Priſe d'Averſe.

Les mêmes. Lor. Rep. de Naples.

Le 4 Janvier.

Les deux faux déſerteurs diſparurent la nuit, & allerent en donner avis à Touttaville. Soit qu'il y ajoutât foi, ſoit que ſon armée ne pût plus ſubſiſter à Averſe, ou ſoit qu'il craignît qu'on achevât de lui fermer la communication de Capoue, il tint la nuit du trois au quatre un grand conſeil. Il y fut réſo-

1647. lu d'abandonner Averse, & de se retirer à Capoue ; l'ordre en fut donné aussi-tôt, & sur le champ il partit avec l'armée. Modene en fut bientôt averti ; il se mit en marche dès la pointe du jour, & arriva devant Averse à sept heures du matin.

Le Duc de Guise.

Le *Te Deum* fut chanté dans la Cathédrale. Modene fit garder à ses troupes une exacte discipline, ayant fait défense qu'on fit le moindre tort aux Bourgeois : malgré ses ordres, les Soldats du Régiment de Rosso pillerent quelques maisons : sur les plaintes qu'on en porta à Modene, il en fit arrêter quelques-uns qu'il fit remettre entre les mains de l'auditeur de l'armée pour leur faire leur procès.

On trouva dans cette Ville 600 fusils, 19 tant drapeaux

qu'étandarts aux armes d'Espagne, beaucoup de poudre, de biscuits, & un grand nombre de septiers de bled, tant des provisions de la Ville & des environs, que de la Terre de Labour. Modene envoya aussi-tôt le Commissaire général Prignano en donner avis au Duc de Guise qui en eut une extrême joye, mais sans marquer la satisfaction qu'il devoit avoir de la conduite de Modene. Il dit au contraire à Prignano, qui la relevoit, que ce Baron n'avoit pas eu grand mérite à s'emparer d'une Ville abandonnée. Lieto que le Duc aimoit, à qui il se confioit trop, jaloux de Modene, ne cessoit de le desservir dans l'esprit du Prince. Modene n'avoit pris en effet qu'une Ville évacuée, mais c'étoit par sa fine manœuvre qu'il avoit for-

1648.

Le Duc de Guise.

1648. cé Touttaville d'en fortir.

Le Duc de Guise.

A cette heureuse nouvelle ; toute la Ville de Naples se livra aux plus grands transports d'allégresse. Le Duc passa par tous les quartiers pour l'annoncer, & reçut de nouveaux témoignages de l'amour de ce peuple. On fit des feux de joye dans toutes les rues, on sonna toutes les cloches : le Cardinal Archevêque, quelque indiférente que lui fût cette nouvelle, l'ayant apprise par un Gentilhomme du Duc, fit chanter le *Te Deum* dans sa Cathédrale.

Le Duc de Guise fit partir Fabroni son Secretaire pour faire inventaire de tous ces grains & de ces armes. Il envoya aussi ses ordres pour qu'il ne fût fait aucun tort, ni aucune peine aux habitans. Il accompagna ses ordres d'un bre-

vet de Lieutenant général dans la Terre de Labour pour le Baron de Modene. 1648.

Le Duc de Guise.

Le 7 Janvier, le Duc de Guise ayant donné ses ordres pour la sûreté de tous les postes, partit pour Averse suivi de sa compagnie des gardes. Modene alla au devant de lui avec toute la Cavalerie. Le Duc fit son entrée dans cette Ville avec grande pompe. Il alla descendre à l'Eglise Cathédrale ; le Chapitre vint le recevoir en lui rendant les mêmes honneurs qu'au Viceroi. Il y entendit la messe, & alla loger à l'Evêché. Il y reçut les complimens de la Noblesse & des Magistrats de la Ville : il dîna en public, se fit rendre compte de tous les grains qui se trouverent monter à trente mille septiers, sans compter les bleds des Particu-

Le 7 Janvier.

Le Duc de Guise à Averse.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 4.

1648. liers à qui on laiſſa ce qui étoit néceſſaire pour leur proviſion.

Le Duc de Guiſe.

Sur les plaintes qu'on lui fit du déſordre qu'avoient fait les Soldats lorſqu'ils entrerent dans Averſe, il en fit arrêter cinq auxquels il fit faire le procès, & qui furent condamnés à mort, au grand contentement des habitans d'Averſe qui exaltoient la juſtice du Prince, ſon amour pour le bon ordre & pour la diſcipline. Il fit auſſi révoquer le baniſſement de pluſieurs habitans que Modene avoit ordonné, comme partiſans d'Eſpagne; & fit rendre à la Marquiſe d'Attaviano quelques meubles qui avoient été pris dans ſa maiſon.

Ces ordres ne faiſoient pas d'honneur à Modene qui parut ne pas approuver cette grande ſévérité, ſurtout pour le ſuplice des cinq Soldats qu'il eût pû

réduire à un moindre nombre. 1648.
Le Duc à ce ſujet fut choqué de quelques paroles de Modene qu'il traita avec tant de hauteur, que Modene voulut lui remettre ſon bâton de Commandant. Le Duc lui dit fiérement de le garder, en ajoutant qu'il le feroit bien obéir.

Le Duc de Guiſe.

Après avoit ordonné qu'on fit quelques fortifications à Averſe, le Duc retourna à Naples, où trois cens Mulets chargés de bled arriverent le lendemain aux acclamations de tout le peuple qui élevoit juſqu'au ciel la conduite, l'activité & les ſoins de ſon nouveau Prince.

On ne peut diſconvenir que le Duc de Guiſe n'eût traité dans cette occaſion le Baron de Modene avec trop de dureté. C'étoit le meilleur de ſes

Mécontentement du Baron de Modene. *Mod. t. 3. c. 4.*

1648. Officiers, un homme de qualité que l'inclination seule attachoit à ce Prince, un honnête homme, enfin un Français comme lui & digne de toute sa confiance. Mais il l'avoit donnée à Liéto son Capitaine des gardes, que l'intérêt animoit plus que l'honneur & la gloire. Il haïssoit Modene, & craignoit toujours que le Duc en lui rendant justice, ne lui donnât sa faveur, & ne l'en privât. Modene n'aimoit pas Liéto, de plus il le méprisoit. Ils étoient souvent commis l'un avec l'autre.

Le Duc de Guise.

Le Duc retourné à Naples; refléchit sur le traitement qu'il avoit fait à Modene; il s'en repentit, étant bon naturellement, quoiqu'il se laissât aller quelquefois à des mouvemens de vanité, qui lui convenoient d'autant moins qu'il y avoit en

lui plus de ſujets d'une vérita- 1648.
ble gloire. Il chargea le pere Capece ſon Confeſſeur d'aller à Averſe aſſurer Modene qu'il l'aimoit toujours, & lui faire une eſpéce d'excuſe de ſa promptitude & des paroles qui lui étoient trop legérement échappées. Modene ſenſible à ce retour, aſſura le Pere Confeſſeur que tout étoit oublié.

Le Duc de Guiſe.

Il eſt difficile à un honnête homme d'effacer de ſon cœur le ſouvenir d'un mauvais traitement qu'il n'a point mérité. Tous les Officiers de l'armée qui en avoient été témoins, tous attachés à Modene, & croyant cette occaſion favorable à leur propre fortune, allerent le trouver après le départ du Duc. Ils lui témoignerent combien ils avoient reſſenti l'affront que lui avoit fait le Prince. Ils

On le ſollicite de quitter le ſervice du Duc de Guiſe. *Mod. t. 3. c. 4.*

1648. offrirent de joindre leur reſſentiment au ſien. Ils l'exhorterent à quitter le ſervice du Duc, & à ſe retirer à Cajaſſe où Modene avoit une partie de ſon Régiment; ils lui propoſerent de le ſuivre avec les troupes dont ils pouvoient diſpoſer, ajoutant que la France mécontente du Duc, ils pourroient tous dans cette petite Ville arborer ſon étendart, y recevoir les Partiſans de cette Couronne & les ſecours que le Marquis de Fontenai ne manqueroit pas de leur envoyer; que c'étoit le moyen de ſe venger du Duc, & de le faire repentir de l'injure qu'il avoit faite à un Officier général.

Le Duc de Guiſe.

Ces Officiers étoient les Principaux de l'armée que commandoit Modene. Diverſes paſſions les animoient, & leur inſpiroient ce conſeil. Les uns

étoient partisans secrets des Espagnols, quelqu'autres étoient liés avec le Prince Thomas de Savoye, qui, ainsi que le Duc de Guise, aspiroit à la Couronne de Naples, & étoit appuyé du Cardinal Mazarin.

1648.

Le Duc de Guise.

Ce projet étoit dépourvu de toute vraisemblance : dans la situation où étoient les affaires du Royaume, il eût été impossible qu'une pareille entreprise eût réussi, & que cette poignée de rebelles eût résisté, soit aux Espagnols, soit au Duc de Guise pour qui tout étoit alors en mouvement. Modene, homme prudent remercia ces Officiers, excusa le Duc, leur dit que sa mauvaise humeur n'étoit que passagere ; qu'elle n'auroit aucune suite, & qu'il vouloit continuer à le servir fidellement.

Le mécontentement de Mo-

1648. dene parvint à Anneze dont la haine pour le Duc prenoit chaque jour de nouvelles forces. Son parti étoit grand dans Naples ; il y avoit des mécontens; il croyoit Modene très-irrité, & qui étant à la tête d'un corps de troupes pouvoit le venger & le rétablir dans sa premiere autorité. Il forma sur cette idée le plan d'une révolte générale du peuple ; il se persuada qu'à la faveur de ses amis, il pourroit se saisir du Duc de Guise, le faire embarquer dans une felouque, & le renvoyer en France.

Le Duc de Guise.

Anneze veut profiter de ce mécontentement.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 4.

Alors Anneze croyoit s'emparer de nouveau de l'autorité. Il fit proposer ce dessein à Modene en lui offrant le commandement général des armées.

Modene avoit trop d'esprit pour donner dans un projet aussi ridicule qu'impraticable : son mépris

mépris pour Anneze, son estime & son attachement pour le Duc de Guise lui firent rejetter toute proposition. Cette même délicate probité lui conseilla d'en donner avis à ce Prince déja prévenu par Anneze qui avoit accusé Modene de l'avoir sollicité pour conspirer contre le Duc. Ce Prince sans ajouter foi à la fausse confidence d'Anneze, ne fut pas sans soupçon contre Modene. Peut-être ce Général eût-il bien fait de confier à ce Prince les sollicitations qui lui avoient été faites, mais il ne crut pas les lui devoir découvrir, il eût cru faire une trahison. On lui fit depuis un crime de ce silence qui eut pour lui les plus fâcheuses suites.

1648.

Le Duc de Guise.

Tout étoit en joye dans Naples par l'arrivée de tant de convois de bled. Il y en étoit

L'armée de la Noblesse se dissipe. *Les mêmes.*

1648. venu d'abord jusqu'à 25000 septiers, ce qui y avoit mis l'abondance. Au contraire les Espagnols commençoient à en manquer dans les Châteaux & dans les quartiers. Une tempête avoit fait périr une galere & deux tartanes qui leur en conduisoient : il leur arriva un nouveau malheur. Touttaville ayant conduit l'armée à Capoue, il la vit se dissiper presqu'entierement faute d'argent, la plûpart des Gentilshommes s'étant retirés chez eux.

Le Duc de Guise.

Le Viceroi soupçonna les Chefs d'intelligence avec le Duc de Guise : il s'imagina que c'étoit une suite de la conférence qu'il avoit eue avec le Duc d'Andrie. Il imputa aussi à Touttaville sa retraite honteuse d'Averse, & manda au corps de la Noblesse de se choisir un autre Général.

Touttaville fut déposé : on élut D. Louis Poderico, Seigneur dont le mérite égaloit la naissance & la fortune. Il tâcha de rétablir l'armée, rassembla à Capoue près de 3000 hommes ; mais il ne put les employer, n'ayant pas plus de fonds que son prédécesseur. Le Viceroi même ne pouvant plus entretenir sa Cavalerie, fut contraint d'envoyer toute celle de Bourgogne à Capoue. Ce fut le Baron de Goëlans qui l'y conduisit. Il en étoit le Général. 1648. Le Duc de Guise.

La dispersion de cette armée, & l'abondance qui regnoit alors dans Naples, flatoient les esperances du Duc de Guise, qui ne recevoit de toutes les Provinces que des nouvelles agréables. Non-seulement elles étoient partagées entre les Espagnols & la nouvelle Républi- Etat des Provinces. La Terre de Labour. *Les mêmes. Le 10 Janvier.*

1648. que, mais encore la balance commençoit à pancher du côté de la République.

Le Duc de Guise.

Dans la Terre de Labour, Paul de Naples étoit le Chef du peuple. Il avoit été bandit, & entretenoit un corps de plus de 3000 hommes. Anneze l'avoit fait Vicaire de cette Province où il tenoit beaucoup de Villes.

Il en vouloit surtout à Nole, Ville Episcopale, à cinq mille de Naples. Il la fit attaquer. D. Fernand Caraccioli qui y commandoit pour l'Espagne, la défendit quelque tems; mais Paul de Naples s'étant rendu au siége, Caraccioli capitula, & se rendit la vie sauve pour lui & sa garnison, capitulation qui ne fut point observée. Tous les Espagnols & leurs Partisans furent égorgés sans pitié, & Caraccioli avec eux.

Quelqu'avantageuse que fût pour le Duc de Guise la reddition de cette importante place, il fut très-affligé du violement de la capitulation, surtout de la mort de Caracciolí qui aliénoit de plus en plus la Noblesse contre le peuple, & éloignoit tous les Seigneurs de la réunion à laquelle ce Prince travailloit toujours. 1648.

Le Duc de Guise.

Dans la même Province, le Paponné occupoit toutes les petites places & les cazals jusqu'à la mer, & au-delà du Gariglian. Il s'étendit même jusqu'à Gaëte, où il tenoit les Espagnols comme renfermés : on croit qu'il eût pû s'en rendre maître, s'il eût été capable de soutenir les longueurs d'un siége. L'ardeur du butin, le désir de s'enrichir lui fit négliger la conquête de ce port de mer.

1648. Fier de posseder près de quarante places ou gros Bourgs, il voulut jouir lorsqu'il falloit s'affermir.

Le Duc de Guise.

Les deux Principautés. *Mod. t. 3. c. 4.*

Dans les deux Principautés, la citérieure & l'ultérieure à l'Est de Naples, la République avoit trois Chefs renommés. Dans la premiere Pastina celébre bandit, celui qui avoit le plus de conduite & le moins d'inhumanité, s'étoit emparé de Salerne, grande Ville, où il exerçoit une autorité souveraine. Il occupoit toutes les petites places des environs, s'étendoit jusques dans la Basilicate, & faisoit des courses jusqu'aux portes de Capoue, donnant en quelque sorte la main au Baron de Modene qui s'avançoit du côté de cette Ville. Pastina avoit une petite armée, & la disciplinoit bien. Grillo étoit

Genois : il tenoit Amalfi, & en faisoit sa place d'armes. 1648.

Le Duc de Guise.

Dans la Principauté ultérieure, le Comte de Vaglio y occupoit plusieurs places. C'étoit un homme de qualité, brave & entreprenant, mais dont les mœurs étoient aussi dérangées que la fortune. Il avoit un secretaire habile, né à Gravines ; il facilita au Comte les moyens de se rendre maître de cette place, située dans la Province de Barri. Anneze, sans refléchir sur l'étendue de l'autorité qu'il conféroit à Vaglio, l'avoit fait Président de cette Province & de celle de la Basilicate, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne s'y élevât d'autres Chefs aussi pourvus de brevets. Le Duc de Guise forcé par la nécessité, avoit confirmé les patentes d'Anneze.

vées. Les deux importantes places de Tarente & de Barlette, toutes deux ſur la mer, & la premiere celébre par ſon Golfe, avoient ſecoué le joug des Eſpagnols ; mais leurs habitans n'avoient pu prendre les Châteaux où il y avoit garniſon. Ils ſe contentoient de les tenir bloqués dans l'eſperance que le défaut de vivres les obligeroit à ſe rendre.

1648.

Le Duc de Guiſe.

Nardo, autre Ville maritime qui appartenoit au Comte de Converſan, s'étoit auſſi révoltée, haïſſant autant ſon Seigneur que les Eſpagnols : dans cette révolte, le Clergé s'étoit joint aux habitans.

Enfin la grande & belle Ville de Lecce imita Nardo. Le Viceroi y avoit envoyé Uragio, Conſeiller d'Etat, pour tout pacifier : les habitans ſe ſaiſirent

1648. de lui, & le massacrerent. Ils marcherent ensuite en armes contre D. Francesco Bocca. Piccola, Mestre de camp général qui venoit avec des troupes, fut défait, & forcé de fuir.

Le Duc de Guise.

Les deux Abruzes. *ibid.*

Les deux Abruzes étoient dans le même mouvement que le reste du Royaume : chaque parti y avoit des places, & faisoit ses efforts pour en chasser ses ennemis. Pignatelli commandoit dans ces deux Provinces pour les Espagnols, & résidoit à Aquila, Capitale de l'Abruze ultérieure, mais peu capable de contenir les peuples. Les deux places de Lanciano & de Chieti dans l'Abruze citérieure, se souleverent contre leurs Seigneurs, & arborerent l'étendart de la liberté. Aquila suivit leur exemple, & chassa

Pignatelli qui rassembla dans ce qui restoit de Villes fidelles, des troupes pour la réduire. 1648.

Le Duc de Guise.

L'Isle d'Ischia si voisine de Naples, avoit dès le commencement chassé les Espagnols, & s'étoit rangée du parti du peuple. Tant de Villes déclarées dans toutes les Provinces pour la République, étoient du plus heureux augure pour le Duc de Guise : il voyoit qu'il ne s'agissoit que de chasser les Espagnols de devant Naples pour être le maître de tout le Royaume ; mais il n'étoit pas aisé de les débusquer de tous les postes qu'ils occupoient autour de cette Ville, défendus par de vieilles troupes que de braves Officiers commandoient, & par l'artillerie de trois Châteaux construits exprès pour dominer Naples, indépendamment d'une

voya un Prêtre à Naples secrettement chercher un depôt de 10000 écus qu'il avoit confiés à un Bourgeois. Le Prêtre fut découvert & conduit au Duc de Guise avec l'argent & d'autres effets. Ce Prince renvoya le tout au Duc d'Andrie en lui faisant des complimens, & en lui demandant qu'il vouloit être désormais son correspondant à Naples. Il ne se pouvoit qu'une conduite si noble ne gagnât insensiblement tous les cœurs de de la Noblesse.

1648.

Le Duc de Guise.

Le Viceroi en prit ombrage contre Andrie qu'il vouloit faire arrêter, mais il craignit le ressentiment de tout ce grand corps, & qu'il n'achevât de le déterminer à prendre ouvertement le parti du Duc.

Le Prince de Cellamare & le Duc de Vitri, plus hardis

1648. que les autres, firent des démarches flateuses pour ce Prince.

Le Duc de Guise. Cellamare lui envoya demander la confirmation de la Charge de grand maître des postes du Royaume, comme si le Duc en eût déja été le souverain. Le Duc de Guise la lui promit, mais à condition que Cellamare qui étoit du conseil du Collateral, l'informeroit de tout ce qui s'y passoit. Cellamare qui désesperoit des affaires des Espagnols, s'y engagea. Cellamare étoit le Doyen de ce Conseil : il y en avoit encore deux autres en intelligence avec le Duc, Achille Minutalo, & Cesaré Blanco.

Le Duc de Vitri leva le masque, se rendit à Naples publiquement, reconnut le Duc de Guise pour Duc souverain de la République, & obtint des

sauvegardes pour ses Terres. 1648.

C'étoit à Naples que se portoient les grands coups. Le Faubourg de Ciaya, où l'on comptoit près de 30000 ames, & qui s'étendoit jusqu'à la mer, étoit toujours au pouvoir des Espagnols. Le peuple n'en occupoit que le poste de Vimero qui joignoit la Ville, & où commandoit le nouveau Colonel Alexio. Le Duc entreprit la conquête de ce Faubourg; elle étoit d'autant plus difficile, qu'il avoit à son entrée le Couvent de pied de Grotto bien fortifié. Tous les Couvens des extrêmités de la Ville étoient devenus autant de postes. Après celui-là, il y avoit le Couvent de St Leonard au milieu du Faubourg, le Palais de D. Pedre de Tolede, & plusieurs autres postes. Toutes ces difficul-

Le Duc de Guise.

Prise du Faubourg de Ciaya.

Mem. de Guise l. 3. *Mod. t.* 3. *c.* 4.

1648. tés animoient le Duc de Guise loin de le rebuter.

Le Duc de Guise.

Il chargea de cette attaque le Colonel Rosso à qui il donna 2000 hommes, compris son Régiment. Rosso attaqua la Tour de Pied de Grotto le 10 Janvier : après quatre heures de combat, il obligea un Capitaine réformé espagnol qui y commandoit, de se rendre à discrétion avec sa garnison composée de dix Espagnols & de vingt Napolitains : les Espagnols furent conduits dans les prisons de la Vicairie, les Napolitains changerent de parti.

Le 11 le Colonel Alexio entra dans le Faubourg, & investit le poste de St Léonard. Ce poste s'étendoit jusqu'à la mer : le Viceroi y envoya un renfort dans des felouques; le Duc de Guise qui prévoyoit

tout, y avoit fait aller vingt-deux felouques armées qui repoussérent les Espagnols. Le Fort St Léonard se défendant toujours, le Duc y envoya Pioné, Capitaine des Lazares, qui, pour abreger, mit le feu au Couvent. Cette violence obligea la garnison à se rendre, & à prendre parti pour la République, craignant peut-être d'être châtiée par le Viceroi. La prise de ce beau Faubourg ôta la communication par mer aux Espagnols avec le reste du Royaume. 1648.

Le Duc de Guise.

On chassa la garde qui étoit au Palais de D. Pedre de Tolede; tous les autres petits postes furent emportés facilement. Amorcées par ce succès, les troupes du peuple voulurent attaquer la porte de la Ville qui confinoit à ce Faubourg; &

1648. que le Viceroi tenoit encore; mais elles furent repouſſées avec perte par le Général Batteville qui accourut avec un corps d'Infanterie.

Le Duc de Guiſe.

Le Duc de Guiſe vint dès le jour même voir ſa conquête. Il loua & careſſa Chefs & Soldats, ordonna pluſieurs ouvrages pour mettre ce Faubourg hors d'inſulte. On ne peut dire aſſez combien cette expédition fit d'honneur à ce Prince par tout le Royaume où le bruit s'en répandit. On commençoit à eſperer de ſon entrepriſe : on voyoit à chaque inſtant diminuer la force des Eſpagnols. Vains juſque dans leur foibleſſe, ils publioient que la perte du Faubourg de Ciaya étoit pour eux un avantage, en ce qu'ils étoient diſpenſés de fournir aux habitans 30000 rations de pain

par jour, maxime toute nouvelle pour les Souverains, de perdre une partie de leurs Etats & de leurs Sujets, afin de n'avoir pas la peine de garder les uns, & de nourrir les autres. 1648. Le Duc de Guise.

Les avantages de la République se succedoient les uns aux autres. Paul de Naples & Lascaris venoient de se rendre maîtres de la Ville d'Aveline dans la Principauté citérieure. Lascaris étoit neveu du grand Maître de Malthe: le Duc de Guise l'avoit associé à Paul de Naples pour veiller sur lui, & contenir la fureur qu'il avoit pour le pillage.

Prise de la Tour de l'Annonciade. *Mem. de Guis. l. 3. Loredan.*

Dans le même tems, les Forçats de la galere de sainte Therese se souleverent contre leurs Officiers, & vinrent se rendre au peuple qui leur donna protection.

1648. Quoique la prise du Fauxbourg de Ciaya eût ôté aux Espagnols la communication par mer avec l'intérieur du Royaume, ils en conservoient encore quelqu'une avec le Labour & les Principautés, par le moyen de la Tour des Grecs & de la Tour de l'Annonciade qu'ils possedoient vers Salerne. Le Duc envoya Cerisante & le Mestre de camp Melloné pour les reprendre. Cerisante emporta en vingt-quatre heures la Tour des Grecs, la garnison l'ayant abandonnée. La Tour de l'Annonciade fut plus difficile à conquérir ; il fallut que Melloné l'assiégeât dans les formes.

Le Duc de Guise.

Le Viceroi envoya la galere saint François Borgia pour y jetter du secours, mais elle imita la sainte Therese, & vint

surgir au Port de Naples. La conquête de la Tour de l'Annonciade étoit importante ; elle coupoit la communication de Naples à Salerne. Le Duc s'y rendit en personne, fit donner un assaut, & y monta des premiers. Les Assiégés capitulerent après trois jours de siége ; le Duc de Guise revint à Naples, acquerant de jour en jour par sa hardiesse l'amour & l'estime des peuples.

1648.

Le Duc de Guise.

Ce fut alors le tems de la plus grande prosperité de ce Prince ; le tems où tout lui obéissoit, où tout lui réussissoit. Les quartiers que les Espagnols occupoient, n'étoient pas la vingtiéme partie de la Ville, & il comptoit les en chasser bientôt. Plus des deux tiers du Royaume reconnoissoient la République. Il ne se voyoit pas éloi-

Le Duc fait sa maison.

Mem. de Guis. l. 3. Loredan. Republ. Le 10 *Janvier & suivans.*

1648. gné du moment heureux de s'élever sur le Trône. Il n'avoit voulu ni prendre ni accepter le nom de Roi; mais au défaut de ce nom, il en avoit le pouvoir & l'autorité, il en faisoit toutes les fonctions; rien ne résistoit à ses volontés, ni à ses ordres dans la Ville & dans toutes les Provinces soumises à la République. Il disposoit des revenus & des fonds publics. Il condamnoit à mort, il donnoit grace. Les gouvernemens, les emplois, les charges militaires & civiles, tout étoit en sa disposition.

Le Duc de Guise.

Mal logé dans l'appartement des Carmes que le Duc occupoit, il résolut de le quitter. Il choisit le grand & superbe Palais de D. Ferronte Caraccioli qui suivoit le parti d'Espagne. Ce Palais est devant

l'Eglise des Carbonares; le Duc le fit meubler avec autant de goût que de magnificence. 1648.

Le Duc de Guise.

Parmi ses Officiers, il avoit un grand Ecuyer, ce qui ne convient qu'aux Souverains, quatre Chevaliers de Malthe, (*a*) comme premiers Gentils-hommes de sa chambre. Il avoit même nommé des Gentilshommes à la Clef d'Or. Ses vingt-quatre Estafiers étoient vêtus à l'Italienne avec une livrée de velours vert galonné d'or, livrée de la maison de Lorraine. Il fit trois Compagnies de Gardes, une de Gardes du Corps, une de Suisses, & une d'Hallebardiers. Devant ce Palais, il

(*a*). Melchior de Janson de Fourbin, frere du Cardinal Evêque de Beauvais, le Chevalier Caraccioli, le Chevalier de saint Jean & la Carbonare.

1648. y avoit une place d'une très-grande étendue ; on pouvoit y ranger jusqu'à 4000 hommes en bataille ; il y faisoit venir les troupes dont il vouloit faire la revue, ou à qui il vouloit donner ses ordres.

Le Duc de Guise.

Pompe de sa Cour. *Mem. de Guis. L. 3. Loredan.*

Il étoit presque toujours habillé à l'Italienne avec la plus grande magnificence. Le peuple étoit charmé qu'il eût renoncé à l'habillement françois. Il y avoit dans la Cour de son Palais une Compagnie de cent hommes qui battoit aux champs toutes les fois qu'il sortoit ou qu'il rentroit. Elle se relevoit tout les vingt-quatre heures. Lorsqu'il donnoit audience, ses Gardes étoient rangés en haye. A la porte de la salle, étoient placés dix Mousquetaires. La Compagnie des Hallebardiers occupoit la salle.

Il

Il y avoit même quelques Gentilshommes dans sa chambre ; il n'étoit permis à personne de venir à l'audience avec des armes. 1648. Le Duc de Guise.

C'étoit surtout lorsque ce Prince sortoit pour aller à l'Eglise, ou pour faire des visites, que sa marche avoit le plus de faste & d'éclat, soit qu'il la fit en chaise ou à cheval. Elle commençoit par quatre Trompettes à cheval, suivis de cent Cavaliers armés de carabines & de pistolets. Le Trompette de Guise paroissoit ensuite, marchant seul avec les superbes livrées de Lorraine ; puis, on voyoit quarante Hallebardiers vêtus richement à l'Allemande. Le Duc venoit ensuite ayant de chaque côté quatre Chevaliers de Malthe à cheval, & ses vingt-quatre Estafiers à pied. Ils

1648. étoient ſuivis de deux Ecuyers qui menoient en main deux chevaux couverts de leur houſſe verte en broderie d'or. Les Officiers de la maiſon du Prince marchoient après ces Ecuyers, & étoient au nombre de cinquante, tous à cheval ; enfin la marche finiſſoit par une Compagnie de cent hommes du peuple, commandée par un Capitaine des Ottines.

Le Duc de Guiſe.

Toutes les rues étoient remplies de peuple qui accouroit à ce ſpectacle ; l'air retentiſſoit des cris de *vive ſon Alteſſe*. Elles étoient tapiſſées lorſqu'on avoit ſçû qu'il devoit paſſer ; & il avoit le plaiſir de voir à pluſieurs coins de rue ſon portrait placé ſous un dais. Toutes les femmes étoient aux fenêtres ou ſur leurs balcons. Ces témoignages d'amour ſe renouvelloient toutes les fois que ce Prince ſortoit.

Si le peuple de cette grande Ville paroiſſoit aimer le Duc de Guiſe juſqu'à l'idolatrie, on peut dire qu'il étoit digne de ſon amour par tous les ſoins & toutes les peines qu'il ſe donnoit jour & nuit pour ſon bonheur & ſa tranquillité. L'intérêt de ce Prince l'y engageoit; il ne perdoit jamais de vue le Trône où il eſperoit de s'affeoir; mais ce grand objet étoit renfermé dans ſon cœur où tout le monde ne liſoit pas; la pompe même de ſa Cour, la richeſſe de ſes habits, ſon affabilité & ſa liberalité étoient autant de liens qui lui attachoient ce peuple, & qui ſont néceſſaires pour rendre les Souverains reſpectables. 1648. Le Duc de Guiſe. Son gouvernement Le militaire.

Les ſoins, la vigilance, les travaux pour le gouvernement de cette grande Ville & de tout

1648. le Royaume auxquels le Duc de Guise s'assujettit, sont presque incroyables; si la seule ambition l'animoit, c'étoit l'ambition la plus juste & la plus éclairée, celle qui peut faire aimer les Princes le plus tendrement, & leur attirer l'estime & l'amour des peuples. C'étoit déja beaucoup d'avoir aboli les meurtres, les incendies, les pillages. Tout étoit calme dans Naples; les loix recommençoient d'y être respectées. Il ne se borna pas à avoir établi par la crainte cette tranquillité passagere, il voulut lui donner des fondemens plus solides; il forma plusieurs conseils pour y parvenir.

Le Duc de Guise.

Dans le premier, on traitoit des affaires de la guerre, alors les plus importantes pour chasser les Espagnols de devant Naples & des autres Provinces.

Il les tenoit deux fois par jour, le matin & le soir, avec tous les Officiers militaires & les Capitaines des Ottines. Là, on résolvoit les attaques qu'il falloit faire, & celles qu'on devoit soutenir ; les ordres qu'il falloit envoyer au dehors. Le peu de poudre qu'il y avoit dans Naples obligeoit le Prince à la ménager. Ayant reconnu que Falco, qui en étoit le Commissaire général, en distribuoit souvent mal-à-propos, il le destitua, & chargea de son emploi le Chevalier de Fourbin. Il défendit aux Soldats d'aller par la Ville avec des armes, aux Officiers même de se faire suivre par des Soldats, & à tous les Artisans d'avoir des armes à feu dans leurs boutiques, puisqu'ils n'avoient plus rien à craindre sous la protection des loix.

1648.

Le Duc de Guise.

1648.

Le Duc de Guise.

Police pour les vivres.

Mem. de Guis. l. 3. Mod. t. 3. c. 4. Loredan.

Le soin des vivres occupa ensuite le Duc. Ce soin n'étoit pas moins important que celui des armes; envain les Napolitains se seroient-ils défendus, s'ils n'avoient pas eu de quoi subsister. Le manque de vivres pouvoit les porter à la révolte, & susciter au Prince des ennemis au dedans, encore plus dangereux que ceux du dehors.

La conquête d'Averse sembloit l'avoir garanti de ce danger. L'abondance regnoit dans Naples : il y étoit encore arrivé des bleds du côté de Salerne ; les cazals voisins en apportoient aussi à Naples, attirés par le gain qu'ils y faisoient ; mais cette abondance pouvoit cesser : pour l'entretenir, il falloit prendre de grandes précautions. Le Duc tenoit tous les soirs avec l'Elu du peuple & les Magistrats

municipaux un conseil pour la police des vivres. On y régloit la quantité du bled qu'on devoit fournir aux Boulangers, & le poids du pain: ils en rapportoient le prix le lendemain, & ce prix étoit employé à acheter de nouveaux bleds dans les cazals voisins, & dans les Provinces dont la communication étoit libre. 1648. Le Duc de Guise.

Le pain ne laissoit pas d'être un peu cher; mais les autres denrées étoient à si bon marché, qu'on consumoit moins de pain, & qu'on vivoit commodément. Le vin étoit presque pour rien; toutes les caves en étoient bien fournies. Le bœuf & le mouton ne coûtoient que deux sols la livre, le veau trois sols, la chair salée autant: il y avoit une quantité prodigieuse de gibier, de pigeons & de poisson. Les cazals voisins four-

1648. nissoient suffisamment de l'orge, du fourage & du bled d'Espagne. On mêloit ce dernier avec d'autre bled; ce pain étoit pour les pauvres qui l'avoient à plus bas prix.

Le Duc de Guise.

Justice. ibid.

Après le souper, le Duc se faisoit lire les dépêches de dehors, & y répondoit. Avant de se coucher, il examinoit avec quatre ou cinq de ses Conseillers tous les placets; il donnoit ses décisions, & le lendemain ils étoient répondus aux parties: il régloit lui seul les affaires des Gentilshommes, toujours occupé de les réunir à la République. Il rétablit dans la Ville le cours de la Justice qui avoit été interrompu depuis le commencement de la révolution. Les Tribunaux s'ouvrirent; on y expédia à l'ordinaire toutes les affaires des particuliers. Il y

avoit à la Vicairie vingt-quatre Juges pour le civil, & autant pour le criminel; il se faisoit rapporter deux fois la semaine les jugemens qu'il visoit, ou qu'il réformoit souverainement lorsqu'il y reconnoissoit une injustice visible. Il mit pour Président à la Chambre des Comptes, Jean Camille Cacalcio, dont la probité & la capacité étoient généralement reconnues.

1648.

Le Duc de Guise.

Les nuits même, ce Prince ne les donnoit point au sommeil. A l'arrivée des Couriers, il ordonnoit qu'on le réveillât pour les expédier; enfin il se donnoit des peines & des fatigues que le Trône eût à peine récompensées, & qui, pour les Rois qui veulent remplir leurs devoirs, en sont des suites inévitables. Jusqu'en marchant dans les rues, soit en chaise,

1648. soit à cheval, il s'arrêtoit pour recevoir des placets, & les répondoit quelquefois sur le champ, les parties ayant la précaution d'apporter une plume & de l'encre.

Le Duc de Guise.

La monnoye. *ibid.*

Il ne négligea pas les monnoyes, portion si essentielle du gouvernement; il réforma l'ancienne, où l'on avoit mêlé beaucoup d'alliage & même des faux titres par la prévarication des Officiers; il vouloit en faire pendre quelques-uns, & il ne leur pardonna qu'à condition qu'ils travailleroient sans gages pendant un certain tems, comme ils avoient déja fait. Il fit une refonte, y fit servir toute la vaisselle d'argent que le peuple avoit pillée dans les maisons de la Noblesse, & que Mazanielle avoit fait porter dans un magazin. On fondoit des piéc

d'argent de quinze grains qui valoient vingt-cinq ſols, monnoye de Rome. D'un côté, étoient gravées ces quatre Lettres, S P Q N, qui ſignifioient le Senat & le peuple de Naples, & autour *Henri de Lorraine, Duc de la République*: au revers, on voyoit la croix de Lorraine & l'année. On frappa auſſi de petites piéces de cuivre qu'on appelloit Tournois, dont l'endroit étoit pareil aux piéces d'argent ; mais le revers repréſentoit trois épis de bled liés, & avoit pour légende ces deux mots latins *pax & ubertas*, paix & abondance. Il laiſſa ſubſiſter une petite monnoye d'argent appellée *Trecinquiéme*, quoique frappée au coin d'Eſpagne ; c'étoit pour la facilité du commerce : il prit encore les fonds des Monts de piété qu'il s'obli-

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. geoit d'y remettre dans un certain tems.

Le Duc de Guise.

Le produit de cette monnoye montoit à six cens écus par jour, & ne servoit qu'au payement des troupes ; mais malgré cette réforme on disoit que la nouvelle monnoye n'étoit pas sans alliage, que le Duc & Liéto, chargés de la refonte, étoient trop bons chimistes pour n'avoir pas profité de l'occasion. On cria contre l'enlevement des fonds des Monts de piété, & sur les abus qu'en avoient fait les administrateurs.

Amusemens du Duc de Guise. *Mem. de Guis. l. 3. Loredan.*

Au milieu de tant d'occupations, & qui devoient tenir son corps & son esprit dans une continuelle agitation, il est bien surprenant que le Duc de Guise trouvât encore du tems pour être galant auprès des Dames. Ce Prince plaisoit sans chercher

à plaire, il sçavoit allier l'ambition & la galanterie avec la subordination qui convient à ces deux passions. Il s'attacha d'abord à la Princesse de Massa estimée la plus belle femme de Naples ; ce qu'il y a de singulier, c'est que ce fut sans l'avoir vue, & sur son portrait seulement. 1648. Le Duc de Guise.

Il en usa de la même maniere avec la Duchesse de la Rocca qui étoit restée à Naples pendant que le Duc son mari étoit dans le parti d'Espagne. On ne croit pas que ce Prince reçût beaucoup de satisfaction de ses attentions pour la Princesse de Massa, vertueuse, & encore dans l'affliction de la mort sanglante de son mari. Son amour fut plus suivi avec la Duchesse: ils s'écrivoient souvent, & il étoit peu de jours que le Prince

1648. ne passât deux fois à cheval devant le Palais de la Duchesse qui paroissoit sur son balcon.

Le Duc de Guise.

Toutes les graces qu'elle lui demandoit, n'étoient jamais refusées : il lui mandoit poliment qu'il étoit un de ses serviteurs, & qu'elle étoit en droit de lui commander. Il alloit souvent à des Couvens de filles rendre visite aux Religieuses de qualité, ne s'adressoit qu'aux plus jeunes & aux plus belles, aux parens desquelles il rendoit des services à leur considération : il gardoit quelquefois des bienséances. La fille d'un Avocat, d'une figure très-aimable, lui ayant demandé une audience secrette, il la refusa.

Ses attentions pour ces Dames & pour d'autres, à qui il envoyoit souvent des regals de fruits & de confitures,

ne lui faisoient aucun tort dans l'esprit du peuple. Ces galanteries sont en usage en Italie ; on n'en tire aucunes conséquences criminelles, quand elles ne sont point suivies de soins assidus. Ceux qu'il rendoit à la sœur de Liéto, son Capitaine des gardes, & bien reçûs par elle, ne laissoient pas douter du plaisir qu'elle trouvoit à les recevoir.

1648.

Le Duc de Guise.

Cette conduite du Duc nuisoit un peu à cette grande estime que les Napolitains avoient pour lui. Le Baron de Modene eut l'imprudence de lui parler du mauvais effet que produisoit cette excessive faveur de Liéto. On dit que le Duc ne cacha pas au favori le discours de Modene, ce qui redoubla la haine qui avoit commencé de paroître entr'eux.

1648. A ces amuſemens, étoient joints des ſoins d'une toute autre importance ; il falloit un génie bien vaſte pour ſe prêter à tous les caractères, les contenir & les ſatisfaire. Comme un nouveau Protée, il ſçavoit prendre à tous momens des formes diférentes. Il y avoit dans Naples ſix partis dont les intérêts étoient presque oppoſés, & que le Prince étoit obligé de ménager avec un art & une adreſſe dont lui ſeul étoit capable ; ce qu'il ne pouvoit faire qu'en déguiſant ſes ſentimens, & en trompant les Chefs de tous ces partis.

Le Duc de Guiſe.

Sa politique.

Mem. de Guiſ. l. 3.

Le premier étoit compoſé de toute la populace dont Anneze étoit comme le Chef. Cette populace étoit mécontente de l'ordre qui régnoit dans Naples, de ne pouvoir plus y exercer de

pillages, d'être forcée de rester dans l'obscurité, & de vivre de son métier. Ce peuple insolent & avide, voyoit avec douleur les égards que le Duc avoit pour la Noblesse & pour la grosse Bourgeoisie ; mais ce Prince contenoit cette populace par la crainte des peines & par la vue des troupes répandues dans Naples : il avoit soin seulement qu'elle ne manquât point de vivres, afin qu'elle n'eût pas occasion d'exciter une sédition.

1648.

Le Duc de Guise.

Le second parti étoit les bons Artisans, qui, mécontens de la sagesse & de la frugalité des Espagnols, soupiroient après une domination étrangere, & souhaitoient de voir à Naples les Français dont le luxe & la dépense leur donnoiênt l'esperance de s'enrichir.

1648. Le Duc de Guise les flattoit en secret, & leur faisoit croire qu'il avoit toujours le cœur français : ce parti dans Naples étoit le moins considérable.

Le Duc de Guise.

Le Clergé séculier & régulier formoit le troisiéme parti, & désiroit que le Royaume de Naples fût réuni au St Siége d'où il émanoit originairement, dont tous les Sujets ne payoient que très-peu d'impositions, & sous la domination duquel leur crédit augmentoit infiniment. Comme les Prêtres & les Moines gouvernoient les consciences, ils insinuoient ce projet à bien des hommes, & encore plus à des femmes. Ce projet étoit absolument contraire à celui du Duc de Guise, qui dissimulant, feignoit de le goûter, & leur rappelloit le zéle & l'attachement de la mai-

son de Lorraine pour les intérêts de l'Eglise Romaine. 1648.

Le Duc de Guise.

Le quatriéme comptoit parmi ses Partisans ce nombre prodigieux de Financiers ruinés par l'abolition des impôts. Ils souhaitoient le rétablissement de la domination espagnole qui devenoit celui des impôts ; suspects & odieux au reste des habitans, ils dissimuloient, mais le Duc les avoit pénétrés, & voulant les gagner, il leur faisoit entendre qu'un Etat ne pouvoit subsister sans impositions ; que le tems viendroit de les rétablir, & d'avoir recours à eux. Ces discours qui les attachoient au Prince, leur faisoient désirer qu'il s'élevât bientôt à la Royauté pour ressentir ses bienfaits. Tous ceux de ce parti étoient gens aisés, qui se piquoient d'honneur, & qui, ser-

1648. vant ce Prince efficacement, l'avertissoient de tout ce qui se tramoit contre lui.

Le Duc de Guise.

Le cinquiéme parti étoit le plus grand, le plus nombreux, le plus redoutable, tous gens qui aspiroient aux honneurs, aux Charges, aux dignités, gens de Palais, Ecclésiastiques, ambitieux, bons Bourgeois, Gentilshommes, ennemis mortels des Espagnols, amoureux de la liberté, zélés pour la patrie, qui vouloient que l'Etat se mît en République, qu'on en jettât des fondemens solides & inaltérables. Les Chefs du peuple & les Capitaines des Ottines entroient presque tous dans ces vues; on pouvoit dire que c'étoit le cri général. Le Duc de Guise n'avoit garde de combatre leurs sentimens; il disoit qu'il n'étoit occupé que de ce plan;

qu'il y étoit le plus intéressé, 1648.
ayant l'honneur d'être le Duc
de la République.

Le Duc de Guise.

Mais le Trône seul étoit son objet ; il ne manquoit pas de sujets qui pensoient comme lui : c'étoit le sixiéme parti. Ce parti disoit qu'il falloit un Roi aux Napolitains ; que c'étoit le gouvernement naturel de la nation, & que le Duc étoit seul digne de la Couronne, étant du sang de leurs Rois, ayant si bien mérité du peuple de Naples, & ayant toutes les qualités nécessaires à un Roi ; la valeur, la bonté, la libéralité, enfin la science de regner. Il est aisé de comprendre que ce Prince les favorisoit, les caressoit, les entretenoit dans ces pensées, & leur promettoit toutes les graces qui dépendent du Souverain ; mais ce parti étoit

1648. foible, & ne pouvoit entrer en comparaiſon avec le cinquiéme, quoiqu'on fût aſſuré que la plus grande partie du peuple ſuivroit le torrent, ſi l'on pouvoit parvenir à une élection.

Le Duc de Guiſe.

Marcella élu du peuple.

Mem. de Guiſe l. 3. Loredan.

Malgré les différentes opinions & les divers intérêts de tous ces partis, tout obéiſſoit au Duc de Guiſe, & le parti des Eſpagnols diminuoit de jour en jour dans la Ville. Ce qui leur reſtoit de ſerviteurs, cachoit avec grand ſoin ſes ſentimens. Ciccio d'Arpaya, élu du peuple, ſur qui il avoit tant compté, n'ayant plus de crédit, même extrêmement ſuſpect au Duc & au peuple, craignit de ſuccomber ſous la haine de ce Prince, & ſe retira auprès du Viceroi. Le Duc le remplaça, en faiſant élire Marcella, riche

Banquier, né à Procida, & qui avoit amaſſé de grands biens. Son opulence fit croire au Duc qu'il contribueroit à faire pourvoir la Ville des grains ſi néceſſaires pour entretenir le calme & la tranquillité dans tous les quartiers. Il lui témoigna amitié & confiance.

1648.

Le Duc de Guiſe.

Ce Magiſtrat avoit de l'eſprit & de l'intelligence, mais il avoit un ſecret penchant pour les Eſpagnols. Il croyoit ſous leur protection pouvoir plus sûrement maintenir ſa fortune. Il ſe lia avec Dandrée qui entretenoit avec eux une ſecrette correſpondance, mais qui ſe conduiſoit ſi finement, qu'on n'en pouvoit rien découvrir. Ces deux hommes également habiles, n'étoient pas ſi abſolument déterminés pour eux, qu'ils ne vouluſſent attendre

1648. les événemens, voir le train que prendroient les affaires à Naples & dans le reste du Royaume.

Le Duc de Guise.

Extrêmités des Espagnols.

Mem. de Guis. l. 3.

Les Espagnols dans les trois Châteaux & dans les postes qu'ils occupoient encore autour de Naples, étoient dans une disette générale de toutes sortes de vivres. Ils avoient pris des mesures pour en faire venir de Genes, de la Toscane & de Sicile; mais les secours qu'on attend par mer dépendant des vents, sont sujets à de grands retardemens, & leurs troupes souffroient infiniment. Ils étoient contraints de ne donner à chaque Soldat que dix onces de pain par jour; encore ce pain étoit si noir & si mauvais, qu'à peine en pouvoit-on manger. Les Soldats du peuple, voisins de ceux des Espagnols, leur vantoient

vantoient l'état heureux où ils ſe trouvoient, les exhortoient à changer de parti, & appelloient les Napolitains qui étoient dans les troupes d'Eſpagne, rebelles au fidelle peuple. 1648.

Le Duc de Guiſe.

De ſon côté, le Duc de Guiſe n'oublioit rien pour affoiblir l'ennemi : il fit encore jetter des billets dans le camp des Eſpagnols, & promettoit de donner une piſtole à chaque Soldat qui déſerteroit. En huit jours, il en vint près de 200 : pluſieurs moururent de trop manger. Le même accident arrivoit aux priſonniers qu'on faiſoit dans les différentes attaques.

Premieres offres des Eſpagnols au Duc de Guiſe. *ibid.*

La diſette devint ſi grande parmi les Eſpagnols, qu'il ne leur reſtoit plus de vivres que pour trois jours ; réduits à abandonner les Châteaux & les poſtes, à ſe retirer ſur la flotte à

1648. Gaëte, ils résolurent de prendre la voix de la négociation, de tenter l'ambition du Duc de Guise par les offres d'un établissement glorieux & solide.

Le Duc de Guise.

Ils s'adresserent à Naples à un de leurs partisans qu'ils choisirent pour parler au Duc, D. Carlo Gonzague, homme de confiance. Il prit la précaution de demander à ce Prince s'il pouvoit lui parler avec sûreté, & d'exiger de lui s'il ne goûtoit pas ce qu'il vouloit lui proposer, de ne pas s'informer du nom de celui qui l'avoit chargé de la négociation; le Duc s'y engagea expressément.

Gonzague lui dit que D. Jouan, Plénipotentiaire du Roi d'Espagne, lui offroit en souveraineté le Marquisat de Final & la Principauté de Salerne, s'il vouloit abandonner Naples;

qu'on feroit valoir ces petits Etats jusqu'à cent mille écus de rente. Il ajouta que voulant donner encore une plus grande récompense au service qu'il rendroit à l'Espagne, Sa Majesté catholique lui feroit donner par l'Empereur l'investiture des Duchés de Modene & de Reggio, des Principautés de Carpy & de Corregio, sur lesquelles le Duc avoit des droits; qu'on n'exigeoit point de lui qu'il trahît le peuple de Naples en l'abandonnant; qu'on vouloit au contraire qu'il fit l'accommodement de ce peuple; qu'on le rendoit le maître des conditions, & qu'on le choisissoit pour médiateur. D. Jouan ajoutoit qu'on fourniroit au Duc une armée pour faire la conquête des Etats de Modene, & pour l'en mettre en possession.

1648.

Le Duc de Guise.

Hist. de Nani t. 1.

1648. Quelque avantageuses que parussent ces offres, le Duc de Guise ne fut pas tenté de les accepter; il ne trouvoit aucune proportion entre ces offres & la Couronne de Naples. Il faisoit peu de cas des petits Etats dispersés & éloignés les uns des autres, qui lui étoient offerts, & dont on pouvoit le dépouiller au premier ordre du Roi d'Espagne. Il ne comptoit pas plus sur les garanties qu'on lui promettoit, qui ne le mettroient jamais à couvert des entreprises de ce Monarque. A l'égard de l'investiture des Etats de Modene, il la rejettoit, comme une voye odieuse de s'agrandir, surtout le Duc de Modene ayant déja un fils; & il regardoit comme chimerique les droits de sa maison sur ce Duché,

Le Duc de Guise.

Il refuse les offres des Espagnols.

Mem. de Guise l. 3.

Il répondit à Gonzague qu'il étoit bien aise de voir à quelles extrêmités les Espagnols étoient réduits ; mais que quand elles ne seroient pas telles, il demeureroit toujours fidelle au peuple de Naples & au Roi de France, par l'ordre duquel il étoit venu à Naples. 1648. Le Duc de Guise.

On ne sçait si cette négociation fut ignorée du peuple, mais Anneze & Dandrée liés toujours secrettement, firent répandre le bruit dans la Ville que le Duc de Guise étoit en relation avec les Espagnols, & que c'étoit par le canal du Duc de Tursis. Sur le champ, il se fait au Marché une émeute de la populace qui veut enlever Tursis & l'égorger. Le Duc toujours calme & intrépide, envoye prendre avec un corps de troupes le Duc de Tursis, & le fait transferer dans Il fait transferer le Duc de Tursis dans son Palais. *ibid.*

1648.

son propre Palais, le met dans un appartement qui tient au sien, & d'où il ne peut plus être tiré impunément.

Le Duc de Guise.

Nouveau plan de pacification fait par les Espagnols.

Mem. de Guis. l. 3.

Les Espagnols étonnés du refus du Duc de Guise, comprirent qu'il s'opiniâtroit dans le dessein de se faire Roi; ils chercherent de nouveaux moyens pour le faire échouer. Le plus sûr étoit la réduction de la Ville de Naples. Ils n'espéroient plus d'y réussir par la force. Ce peuple inombrable qui avoit à sa tête un Prince si brave & si cheri, les en avoit désabusés. Leurs plus grandes ressources étoient dans les intelligences qu'ils entretenoient toujours dans la Ville: ils se flattoient que le peuple tôt ou tard seroit ramené au devoir. Dans cette vue, D. Jouan résolut de publier un nouveau

manifeste où il exposeroit les pleins pouvoirs qu'il avoit du Roi ; & qu'en conséquence, il offroit conjointement avec le Viceroi d'accorder au peuple toutes les graces qui lui avoient été promises, consentant que ce traité se fit sous la médiation du Pape, & qu'il en fût garant. 1648. Le Duc de Guise.

Ce projet fut communiqué aux Partisans des Espagnols, dont Anneze étoit le Chef muet. Il ne l'approuva point du tout, & fit sçavoir à D. Jouan que tant qu'on mêleroit aux propositions de paix le nom de Viceroi souverainement odieux au peuple, elles seroient rejettées avec horreur : que non-seulement il falloit ôter son nom du manifeste, mais encore dépouiller ce Ministre de toutes fonctions, le déposer, le faire sortir pour jamais du Royaume où sa

1648. présence seroit toujours une pierre de scandale. Il ajouta qu'après son exil, D. Jouan pourroit en son nom proposer la paix ; que c'étoit le seul expédient capable de ramener les peuples à l'obéissance. Tous les autres Partisans d'Espagne furent du même avis.

Le Duc de Guise.

Cette idée fut extrêmement goûtée par le Conseil. Pour ne rien faire qu'avec prudence, & marquer plus de confiance à la Noblesse, on envoya lui communiquer ce dessein à Capoue où elle étoit toujours assemblée. Elle l'approuva tout d'une voix, & députa quatre Seigneurs pour y déterminer le Conseil. Ils furent entendus, & l'on se confirma dans cette résolution.

Danger du Cardinal Archevêque. *ibid.*

On la fit sçavoir au Cardinal Filomarini toujours secrettement attaché aux Espagnols,

Les lettres qu'on lui adressa étoient en chiffre, ce qui marquoit encore plus la correspondance. Celui qui en fut chargé, fut arrêté par des Soldats du peuple qui les porterent au Duc de Guise. La nouvelle s'en répandit bientôt par toute la Ville; le peuple se souleve, s'emporte contre le Cardinal convaincu de s'entendre avec leurs ennemis. Ce peuple furieux résoud sur le champ d'aller au Palais du Prélat, & de le massacrer comme un traître.

1648.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise apprend cette funeste & prompte résolution; il se trouve dans un embarras extrême, ne pouvant déchifrer les lettres: il ne sçait si le Cardinal est coupable; mais coupable ou non, sa mort violente ne pouvoit que rendre le Duc infiniment odieux à tou-

1648. te l'Europe, & le brouiller avec la Cour de Rome. Cette réflexion & sa générosité le font courir au secours du Cardinal. Il va joindre le peuple, lui dit qu'il a lu les lettres, qu'elles sont une suite des artifices des Espagnols pour rendre suspect au peuple leur Archevêque qui n'avoit aucune relation avec eux.

Le Duc de Guise.

Ce discours appaise le peuple, qui au contraire sent croître son affection pour son Pasteur. Ce Prince va ensuite chez le Cardinal, lui montre les lettres, & lui raconte ce qui vient de se passer.

Le Cardinal en frémit, remercie le Duc qui le prie de lui expliquer le contenu des lettres en chiffre. Le Cardinal le fait de bonne foi, lui avoue que conjointement avec la No-

blesse, il a donné l'avis de déposer le Viceroi, & de faire prendre le gouvernement à D. Jouan, dans l'esperance que ce changement produiroit la paix, & feroit cesser les malheurs qui accabloient son peuple. Il ajouta qu'il avoit pris de justes mesures pour que dans cet événement, les jours du Duc fussent en sûreté.

1648.

Le Duc de Guise.

Le Duc blessé de ces démarches, dissimula : il dit seulement au Cardinal qu'il couroit grand risque en se mêlant des affaires d'Etat ; qu'il devoit connoître les Espagnols ; qu'il seroit leur premiere victime, & peut-être malgré lui celle du peuple dont il pourroit n'être pas le maître d'arrêter la fureur. Le Cardinal l'assura qu'à l'avenir, il n'auroit aucune intelligence avec les Espagnols.

1648.

Le Duc de Guise.

Le Duc d'Arcos se démet de la Viceroyauté.

Mem. de Guis. l. 4. *Mod. t.* 3. *c.* 7.

Ils suivoient rapidement le projet de déposer le Duc d'Arcos, & de mettre le gouvernement entre les mains de D. Jouan. Les Ministres d'Espagne à Rome qui avoient été consultés, en pressoient vivement l'exécution ; d'autant plus que le Comte d'Ognate qui étoit à leur tête, désiroit ardemment la Viceroyauté de Naples, & faisoit agir à Madrid tous ses amis pour l'obtenir. Il croyoit y acquerir beaucoup de gloire, en calmant les troubles du Royaume, & y faire une grande fortune.

Il s'agissoit d'obtenir le consentement du Duc d'Arcos ; sa répugnance étoit difficile à vaincre. Il voyoit quel tort cette démarche feroit à sa réputation; il ne pouvoit se déguiser qu'on imputeroit à sa mauvaise con-

duite tous les malheurs de la révolution. Il répondit qu'il ne pouvoit quitter une Charge dont il étoit revêtu, sans qu'on lui en envoyât les ordres de Madrid; qu'il avoit même de puissantes & de secrettes raisons pour n'y pas consentir. 1648. Le Duc de Guise.

Ce fier politique, au milieu de ses craintes pour sa réputation & pour sa fortune, étoit encore allarmé pour la Monarchie. Il craignoit en remettant l'autorité à D. Jouan, que ce jeune Prince n'en abusât, & qu'il ne fût tenté de s'emparer pour lui-même d'une Couronne qui chanceloit sur la tête de son pere.

Cette crainte n'étoit pas sans fondement: les jeunes Seigneurs attachés à D. Jouan, l'excitoient à profiter de l'occasion. Ils lui remontroient que le

1648. Royaume de Naples étoit presque perdu pour l'Espagne, & qu'il devoit s'en saisir plutôt que de le laisser usurper à un étranger : que le Roi son pere approuveroit l'entreprise : que la Noblesse du Royaûme y applaudiroit : qu'elle se hâteroit de le reconnoître, & que le peuple de Naples, qui, à son arrivée, avoit témoigné tant d'amour pour lui, s'empresseroit à lui ouvrir ses portes : enfin, que c'étoit le seul moyen de faire cesser les malheurs de ce Royaume, & de faire échouer les projets ambitieux du Duc de Guise.

Le Duc de Guise.

Le charme du Trône n'étoit que trop capable de séduire un jeune Prince doué de toutes les qualités nécessaires pour le remplir dignement, qui ne manquoit ni de cœur ni d'am-

bition. On dit même que plusieurs Seigneurs Napolitains sollicitèrent ce jeune Prince de se rendre aux vœux de la Noblesse & du peuple : il est certain qu'il ne tint alors qu'à D. Jouan de se faire Roi de Naples. Fatigués de la domination Espagnole, désirant un Roi qui résidât chez eux, tous les peuples eussent concouru à son élévation. Il préfera le devoir à une Couronne acquise par un crime. Il ne voulut jamais trahir la confiance de son Roi & de son pere dont il étoit si tendrement aimé ; & à l'âge de dix-huit ans, il sçut résister à la plus grande tentation qui pût assaillir le cœur d'un jeune Prince.

1648.

Le Duc de Guise.

Le Duc d'Arcos pressé par le Conseil & par le Collateral, voyant même ses propres amis déclarés contre lui, & blâmer

Départ du Duc d'Arcos.

Mem. de Guise l. 4. Mod. t. 3. c. 7.

Traité de Westphalie Le 26 Janvier.

1648. sa résistance, céda enfin, & résigna à D. Jouan l'autorité qui lui avoit été confiée. Ce Prince déclara qu'il ne s'en chargeoit que jusqu'à ce que le Roi eût nommé un autre Viceroi.

Le Duc de Guise.

Le Duc fut remercié par le Collateral de tous les soins qu'il s'étoit donnés pendant sa Viceroyauté, comme s'il s'en fût bien acquité; & pour couvrir la honte de la déposition d'un voile d'honneur, il fut reconduit par le Collateral & par toute la Noblesse qui étoit auprès de D. Jouan, jusqu'aux galéres qui le devoient mener en Espagne.

Toute l'Artillerie des postes, des Châteaux & de la flotte tiroient en même tems pour honorer son départ; mais tous ces voiles n'étoient qu'une gaze legere qui laissoit à découvert le chagrin qui le dévoroit, & la

1648.

confusion de quitter sa place comme l'objet de la haine publique. Pendant qu'on tâchoit d'adoucir l'amertume de son départ, le peuple de Naples ; qui en étoit instruit, le célébroit par les plus grossieres injures & par mille malédictions.

Le Duc de Guise.

Ce fut le 26 de Janvier que le Duc d'Arcos mit à la voile : le lendemain D. Jouan prit possession de l'autorité souveraine, comme Plénipotentiaire du Roi son pere, & chargé de ses ordres. Il commença par une Cavalcade dans tous les quartiers qu'occupoient encore les Espagnols, & dans les trois Châteaux. Le Nonce Altiery y avoit fait exposer le St Sacrement pour demander à Dieu qu'il daignât benir la nouvelle administration. Cette visite fut suivie des acclamations & des

D. Jouan d'Autriche prend en main le gouvernement.

Les mêmes. Degli hist. des deux Siciles.

Le 27 Janvier.

1648. cris de joye de tous ceux qui habitoient les lieux par où passoit ce jeune Prince, dont la douceur, l'air charmant & les manieres affables donnoient toutes sortes d'esperances aux Partisans de l'Espagne.

Le Duc de Guise.

En même tems, il fit publier un manifeste, où rejettant tout le passé sur le Duc d'Arcos, il invitoit les peuples à rentrer dans l'obéissance, promettant une amnistie générale, une confirmation de tous les priviléges de la nation, une abolition de toutes les gabelles, de nouvelles graces même pour les peuples, & il engageoit sa parole d'honneur à l'exécution de toutes ces promesses. Il en fit répandre un grand nombre d'exemplaires par tout le Royaume, & en envoya plusieurs à tous ceux avec qui dans Naples on

étoit en correſpondance. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Ce manifeſte étoit accompagné de lettres ſéduiſantes pour exciter tous les Napolitains à ſe ſoumettre. Le Cardinal, Anneze, Dandrée & un grand nombre d'autres ne furent point oubliés; mais la puiſſance du Duc de Guiſe étoit ſi bien établie; elle inſpiroit tant de crainte, que tous ceux qui reçurent de ces lettres, les porterent encore cachetées à ce Prince qui fut ravi de voir le peu d'effet qu'avoit produit le changement de miniſtère. Anneze fut le ſeul qui ouvrit ſa lettre, & la garda. Il s'en excuſa auprès du Duc ſur un prétendu oubli qui ſatisfit peu ce Prince, & qui ne le confirma que trop dans ce qu'il penſoit ſur le compte d'Anneze.

La Nobleſſe fit auſſi un ma-

1648. nifeste; elle y follicitoit D. Jouan à accorder au peuple un oubli général de tout le passé ; elle demandoit pour elle les graces qu'on lui avoit promises par les précedens traités, & déclaroit qu'oubliant toutes les injures qu'elle avoit reçues du peuple, elle étoit prête à rentrer avec lui dans la plus étroite intelligence pour le service de leur commun Souverain.

Le Duc de Guise.

Ces deux actes parurent ne faire aucune impression sur l'esprit du peuple : il ne les imputa qu'à la nécessité où se trouvoient les Espagnols & qu'à leur artifice ordinaire. Il parut toujours également affectionné au Duc de Guise, & plein de haine contre les Espagnols. Il lut avec indignation le manifeste de D. Jouan ; il le déchira ; les Magistrats firent recherche

de ceux qui l'avoient affiché, contre lesquels il y eut des amendes prononcées. Ces marques de l'amour du peuple pour le Duc de Guise, l'encouragerent encore à suivre avec plus de vivacité son entreprise.

1648.

Le Duc de Guise.

Tout le Royaume fut surpris du départ du Duc d'Arcos. On trouvoit que la saine politique ne permettoit pas qu'un Roi sacrifiât son Ministre aux caprices du peuple, & qu'il le renvoyât chargé de la haine publique. L'ordre de ce départ n'étoit pas aussi émané du Conseil de Madrid. La nécessité l'avoit dicté aux Ministres Espagnols qui étoient à Rome & devant Naples.

Secondes offres des Espagnols. *Mem. de Guis. l. 4.*

D. Jouan commença son admistration en reprenant les erremens du dernier traité d'accommodement proposé au Duc

1648. de Guise. On arrêta qu'on lui feroit offrir les deux Calabres en toute souveraineté. Elles faisoient le quart du Royaume : on continua de s'engager à lui fournir des troupes pour le mettre en possession de l'Etat de Modene, toujours à condition qu'il feroit médiateur entre le Roi catholique & le peuple de Naples ; mais pour forcer en quelque maniere ce Prince à l'accepter, on communiqua ces offres à Anneze & à l'Elu du peuple. On avoit trouvé le secret de gagner ce Magistrat, en lui faisant entendre que la place qu'il occupoit, exigeoit qu'il fit les démarches nécessaires pour rétablir dans la Ville la paix & la tranquillité. On avoit attaché au succès les promesses d'une magnifique récompense : les Espagnols en étoient

Le Duc de Guise.

prodigues, & y joignoient souvent les effets. Ils prirent les mesures qu'ils crurent les plus propres à faire réussir cette négociation. Ils engagerent un Gentilhomme à aller trouver le Duc, & à lui faire les nouvelles propositions des Espagnols. Ce Gentilhomme lui dit que le peuple en avoit connoissance, qu'il consentoit à un accommodement; mais que son Altesse étoit perdue, si elle ne prenoit la qualité de médiateur pour faire elle-même les conditions, & accepter celles qu'on lui offroit. 1648. Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise reconnut facilement l'artifice. Il ne rejetta que foiblement la proposition pour mieux découvrir tout le complot. Deux jours après, l'Elu du peuple vint le trouver, lui dit que les maga-

1648. zins de bled diminuoient; que la disette étoit prête à recommencer; que le peuple étoit las de souffrir; qu'il ne voyoit point que la France fit aucun mouvement pour le secourir; que même il ne vouloit point de sa domination: enfin qu'il souhaitoit qu'on traitât avec l'Espagne. Qu'ayant dans le Prince la plus parfaite confiance, il le prioit d'être le médiateur, & de commencer par convenir d'une trève de trois jours, pendant laquelle il pourroit s'aboucher avec. D. Jouan. Anneze survint, comme il l'avoit concerté, avec Marcella, appuya tout ce qu'il avoit dit, surtout insista pour la trève & la conférence.

Le Duc de Guise.

Ce discours fit sentir au Duc combien il s'étoit trompé dans le choix de Marcella, en le faisant

ſant nommer Elu du peuple. Trop certain de la fauſſeté de tout ce qu'avançoient lui & Anneze, il ne les regarda plus que comme ſes ennemis, & ſe propoſa de s'en vanger dans l'occaſion.

1648.

Le Duc de Guiſe.

Diſſimulant alors, il feignit d'attribuer toutes leurs paroles à leur zéle pour le peuple, & à une ſincere amitié pour lui-même; mais il leur fit connoître qu'on les trompoit, qu'il n'y avoit point de paix à eſperer avec les Eſpagnols qui ne reſpiroient que haine & que vengeance; que tous les deux en ſeroient les premieres victimes: qu'à ſon égard, il ne vouloit jamais de traité; que Duc de la République & défenſeur de la liberté du peuple, il prétendoit remplir ſon devoir juſqu'à la mort; qu'il feroit punir, même par le

1648. dernier supplice, tous ceux qui entreprendroient de favoriser les propositions des Espagnols.

Le Duc de Guise.

Etonnés d'une réponse si fiere, ils feignirent de se rendre l'un & l'autre à ses volontés, & promirent de le seconder au péril de leur vie.

Le Prince manda les Chefs du peuple, leur fit part de tout ce que lui avoient dit Anneze & Marcella, leur en montra le piége & le danger. Tous les Chefs applaudirent à la réponse qu'il avoit faite. Il les chargea d'en instruire le peuple dans tous les quartiers, surtout d'observer soigneusement les actions & les démarches de ces deux hommes qu'il soupçonnoit également. Pour faire connoître aux Espagnols qu'ils ne devoient rien attendre de la négociation, il fit recommencer les

hostilités, il les fatiguoit jour & nuit par de fréquentes escarmouches. 1648.

Le Duc de Guise.

Suites du gouvernement de D. Jouan.

Mem. de Guis. l. 4. *Mod. t.* 3. *c.* 4.

Au commencement du gouvernement de D. Jouan, les affaires des Espagnols semblerent prendre une nouvelle face. Ce jeune Prince charmoit tout le monde par son affabilité. Il s'appliquoit aux affaires, & les approfondissoit plus qu'on n'eût osé l'attendre de son âge. Il engagea par ses prieres & ses caresses plusieurs Seigneurs à choisir des départemens, & à se transporter dans les Provinces pour s'y opposer aux Chefs du peuple. Il déchargea la Noblesse des taxes de la convocation, amende qu'elle avoit encourue pour ne s'être pas rendue aux lieux indiqués par le Viceroi. Plusieurs qui l'avoient encourue, furent très-

1648. fensibles à cette grace. Par un nouveau manifeste, il abolit toutes les gabelles ou impositions établies depuis le regne de Charles-Quint. Rien ne pouvoit plus flatter les peuples. La Noblesse en devoit souffrir, mais il étoit nécessaire qu'elle cedât pour-lors au besoin de l'Etat, & il étoit essentiel de convaincre ce peuple qu'on vouloit exécuter tous les traités qui avoient été arrêtés sous Mazanielle. Il étoit aisé de voir qu'un pareil arrangement ne seroit que passager. La Noblesse fit sur cette abolition des remontrances qui ne furent point écoutées, & qu'elle n'avoit peut-être faites que pour la forme.

Le Duc de Guise.

Il renvoye la flotte à Port-Mahon. *Les mêmes.*

La flotte étoit toujours à la rade, ou dans les ports voisins, exposée aux vents & aux ora-

ges si dangereux & si fréquens dans cette saison. De plus, tous les vaisseaux étoient en très-mauvais état, & avoient besoin de radoub. Il jugea à propos de les envoyer à Port-Mahon pour être réparés. L'Amirante devoit les ramener au commencement de Mai chargés de munitions & de Soldats. Le départ de la flotte laissa D. Jouan sans autre retraite que les Châteaux, & sans autre esperance que la victoire. Il en parla dans ces termes à tous les Officiers, qui, de leur côté, firent sentir aux troupes qu'il falloit vaincre ou mourir. On garda les galeres qui pouvoient être plus facilement à couvert des tempêtes, & nécessaires pour aller chercher des vivres à Genes & en Toscane.

1648.

Le Duc de Guise.

La Noblesse assemblée à Ca-

1648. poue, laſſée de ſervir ſans ſolde depuis près de ſix mois, demanda auſſi qu'il lui fût permis de ſe retirer chez elle pour veiller à ſes affaires, & amaſſer de nouveaux fonds qui la miſſent en état de continuer le ſervice. D. Jouan loin d'y conſentir, inſiſta pour qu'elle fit de nouveaux efforts, lui faiſant entendre qu'il recevroit bientôt de puiſſans renforts qui termineroient la guerre. Il obtint qu'elle continueroit à ſervir juſqu'au premier de Mai. Le Duc de Guiſe apprit avec joye cette réſolution. Il comptoit qu'alors toute la Nobleſſe ſe déclareroit pour lui : il eſt certain que pluſieurs d'entr'elle le lui avoient promis.

Le Duc de Guiſe.

Exploits du Baron de Modene du côté de Capoue.

Mod. t. 3. c. 7. Mem. de Guiſe l. 4.

Le Baron de Modene à la tête de la petite armée qui avoit pris Averſe, l'avoit maintenue

en bon ordre. Il s'étoit même étendu aux environs de cette place. Ne pouvant faire de plus grands progrès faute de fonds, il ſe rendit à Naples pour en demander au Prince : il ſe borna à 60000 l. Le Duc les lui promit, mais ne les envoya point, étant lui-même dans une grande diſette d'argent. Modene imputa ce manquement de parole à Liéto : on imputoit auſſi au Secretaire de Modene d'avoir diſſipé une partie des grains qu'on avoit laiſſés dans les magazins d'Averſe : Liéto en faiſoit retomber la faute ſur le maître. Modene fit encore une démarche qui redoubla les ſoupçons du Duc contre lui : il alla voir Anneze ; quoique cette viſite fût innocente, elle donna lieu à une interpretation ſiniſtre.

1648.

Le Duc de Guiſe.

De retour à ſon armée, il

1648. entreprit de resserrer dans Capoue celle de la Noblesse. Il envoya Beauregard, Officier français avec 400 hommes pour prendre poste sur les bords du Vulturne, lui défendant de le passer: en même tems, il fit avancer Malet, autre français, avec un petit corps de troupes du côté du Bourg de sainte Marie pour donner la main, quand il le faudroit, à Bauregard. Celui-ci s'empara de Grazanisso, Bourg important sur le Vulturne, presqu'à son embouchure. Le calme des ennemis lui fit oublier ses ordres. Il passa le fleuve, fit faire une demi-lune pour assurer sa position, & alla en avant vers Capoue. Le Général Poderico tomba sur lui avec toutes ses troupes, le défit après un combat de quelques heures, s'em-

Le Duc de Guise.

para de la demi-lune, fit repaſſer le Vulturne à Bauregard, & le chaſſa de Grazaniſſo. 1648.

Le Duc de Guiſe.

Modene vouloit lui faire faire ſon procès, comme ayant contrevenu à ſes ordres ; mais le Duc de Guiſe ordonna qu'on lui envoyât Beauregard, & lui pardonna. Il n'avoit pas aſſez d'Officiers pour ne pas excuſer un excès de hardieſſe. Il lui donna même la commiſſion de général de l'Artillerie. Le mécontentement de Modene fut peut-être un titre pour l'avancement de cet Officier.

L'entrepriſe de Pouzzol manquée. *Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 7.*

L'entrepriſe ſur la Ville de Pouzzol ſituée à trois mille de Naples, Port de grande conſéquence pour l'un & pour l'autre parti, n'eut pas plus de ſuccès. Le Colonel Roſſo alla l'attaquer avec un corps de 3000 hommes du peuple. Il étoit

1647. aux mains avec la garnison, lorsque le Marquis de Fuscardo, Gouverneur de cette place, survint avec des troupes reglées, & repoussa Rosso qui perdit bien du monde, & laissa des prisonniers. On ne voit pas que les Espagnols usassent de rigueur contr'eux, comme ils avoient fait quelquefois. Ils appréhendoient la represaille.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise se seroit bien dédommagé de ces pertes, s'il eût réussi dans le traité qu'il avoit fait avec les Gouverneurs de Baye & de Gaëte. Ils avoient promis de livrer leurs places: le premier, moyennant douze mille francs; le second, pour cent mille; Gaëte étoit d'une toute autre conséquence, elle n'eût plus laissé de port aux Espagnolsdans le Royaume, mais l'argent manqua, & le Marquis

de Fontenai, à qui le Duc l'avoit envoyé demander, ne lui fit aucune réponse. Ce Prince devoit bien s'y attendre, & être assuré que la France ne concourroit point à son avancement.

1648.

Le Duc de Guise.

La Terre de Labour étant presque toute soumise, ce Prince avoit une communication libre avec Rome; les Courriers y alloient & revenoient deux fois la semaine, ce qui lui produisoit plusieurs avantages. Le plus considérable fut, que près de vingt Officiers se rendirent à Naples pour servir sous lui, pour y acquerir de la gloire, & y chercher fortune: entr'autres le Chevalier des Essars, le Baron de Cauzans, le Baron de Rouvron, le Marquis de Chabans, Canheron, Beauchams, la Breche qui avoit servi en

Communication avec Rome ouverte & rompue.

Mem. de Guise l. 4.

1648. qualité de Capitaine dans les troupes du Pape ; de Miniere, de Graville, du Fargis, & du Chalar. Le Duc leur donna à tous de l'emploi ; c'étoit autant de serviteurs fideles, en qui il pouvoit prendre une entiere confiance. Il ne pouvoit en avoir plus de besoin, n'étant environné que de traîtres, de perfides & de scélerats, d'autant plus dangereux qu'il ne les connoissoit point, & qu'il se fioit à la plûpart.

* Le Duc de Guise.

Cette communication avec Rome lui auroit été utile à beaucoup d'égards s'il avoit pû la conserver, mais il en fut privé par un événement fâcheux. Le Papponé, presque maître de tout le Labour, & enorgueilli par ses prosperités, assiégea Thiano avec trop de confiance. Le Prince de la Rocca avec un

gros corps de troupes reglées courut au secours, & attaqua les Assiégeans à l'improviste. Il les rompit, & leur fit lever le siége. Ils abandonnerent leur camp & leurs bagages grossis des pillages de la Province : mille d'entr'eux qui s'étoient retranchés dans le Couvent des Capucins de Thiano, y furent forcés. Le vainqueur reprit Sessa, & jusqu'à 40 petites places voisines. Le calme fut rétabli aux environs de Gariglian, & le commerce rétabli entre Capoue & Gaëte. Le Papponé fut heureux de pouvoir se retirer à Fondi avec les débris de ses troupes. C'étoit à la vérité la place la plus importante de ses conquêtes.

1648.

Le Duc de Guise.

Ces pertes furent en quelque maniere compensées par les succès qu'eut le parti de la Ré-

Progrès dans les deux Principautés.

Mem. de Guise l. 4. Mod. t. 3. c. 7.

1648. publique dans la Principauté citérieure. Grillo déja établi dans l'ultérieure, passa dans celle-là, où le Duc de Guise lui avoit donné encore le commandement du district de Soriento dont est Caprée, cette Isle délicieuse que Tibere avoit choisie pour sa retraite. Ce riche Genois ayant fait des levées à ses dépens, parcourut cette Province d'où il envoya à Naples un grand convoi de veaux, de gibier & de fruits.

Le Duc de Guise.

Dans la citérieure, Pastina qui avoit perdu Salerne pendant qu'il étoit allé faire le siége de Scaffati, la recouvra par le secours de Cristiano qui commandoit dans la Basilicate, & qui lui amena un corps de troupes. Cristiano avoit repoussé le Duc de Martina, & l'avoit obligé de se retirer dans

la Province citérieure. Pastina sçut très-bon gré à Cristiano du secours qu'il lui avoit amené ; il le fit son Lieutenant général, mais il deshonnora sa victoire en sévissant contre la Noblesse des environs de Salerne, & en autorisant tous les excès que le peuple commit contr'elle. Cristiano se retira dans sa Province. Pastina accrut sa puissance de la Ville de Marsico Novo, située dans une branche de l'Apennin.

1648.

Le Duc de Guise.

De la Principauté citérieure, Grillo passa dans la Terre de Barri dont Gamboa, Conseiller d'Etat du Roi d'Espagne, étoit Gouverneur ou Président. Il y assiégea la Rocca impériale, Forteresse qui tenoit en bride la Province. Cristiano vint y joindre Grillo : ils se rendirent maîtres de ce Fort où ils trou-

Conquêtes dans la Terre de Barri, partie de la Pouille.

Mem. de Guis. l. 4. Mod. t. 3. c. 7.

1648. verent de l'artillerie & beaucoup de munitions. Devenus plus puissans par leur jonction, ils entrerent tout de suite dans la Basilicate : ayant passé les petites rivieres de Brandano & de Bastuella, ils s'emparerent des Villes de Pesticcia & de Ferrandine, qui en sont les deux principales.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise, maître de presque toute la Basilicate, fut si content des exploits de Cristiano qui se trouvoit par-tout, & par-tout réussissoit, qu'il lui envoya les patentes de Capitaine général de cette Province, mais ce ne fut pas avec assez de réflexion. Pastina avoit été nommé sous le gouvernement d'Anneze, Président de la Principauté citérieure & de la Basilicate : il fut très-irrité, après tous les services qu'il

avoit rendus, de se voir destituer d'une partie de son gouvernement. Il résolut de s'y maintenir par les armes. Ce mécontentement eut de fâcheuses suites. 1648.

Le Duc de Guise.

Après ces conquêtes, Grillo se sépara de Cristiano, & retourna dans son district de la Principauté citérieure, où il vouloit se faire un établissement. C'étoit un petit Etat engagé au Duc de Parme, & dont Sorriento, situé dans le Golfe de Naples, étoit la Capitale. Il avoit eu pour sa part de la prise de la Rocca impériale trois canons : il alla assiéger & battre cette Ville. Il en pressoit le siége vivement pour prévenir le secours qu'y envoyoit par l'ordre de D. Jouan, le Duc de Siano. Les Assiégés donnerent le tems au secours d'arriver.

Défaite de Grillo. *ibidem.*

1648. Les troupes de Grillo, peu aguerries & mal disciplinées, ne purent soutenir le choc des vieilles troupes. Il fut défait & fait prisonnier. Les Espagnols se rendirent maîtres de son Artillerie. Grillo ne fut point mis à rançon, & il ne parut point pendant le cours de cette guerre. Cristiano plus heureux, brilla encore long-tems par ses exploits, & parcourut comme un torrent la plûpart des Provinces du Royaume. De la Basilicate, il poursuivit le Duc de Martina dans la Principauté ultérieure: il le vainquit & lui prit tous les équipages de sa petite armée. Martina fuit, & gagna la Province d'Otrante où les Espagnols tenoient encore les principales Villes: entr'autres, Tarente où le Duc vouloit se retirer, mais

Le Duc de Guise.

Affaires de la Basilicate.

ibid.

il apprit que le peuple s'y étoit 1648.
foulevé, s'en étoit rendu maître, & affiégeoit la garnifon espagnole dans le Château. Il alla à Francaville, où il attendit du renfort.

Le Duc de Guife.

Retourné dans la Bafilicate, Criftiano fut informé que le Château de Latronico s'étoit déclaré pour la République, avec la cruelle circonftance que le Baron de ce nom y avoit été affaffiné avec fes deux freres par fes propres Sujets. On étoit forcé par la trifte fituation où étoit le Royaume, de diffimuler, & de laiffer impunis ces crimes qui paffoient pour de belles actions. Criftiano vouloit s'affurer de ce Château, lorfqu'il fçut que Paftina, irrité de la dignité que le Duc de Guife avoit donné à Criftiano de Capitaine général de cette

1648. Province, marchoit contre lui pour l'en chasser. Cristiano implora le secours du Comte de Vaglio qui commandoit dans les Provinces d'Otrante & de Barri. Vaglio accourut, déclara Cristiano son Lieutenant général, & obligea Pastina de renoncer à son entreprise.

Le Duc de Guise.

Alors ces deux Chefs unis, dont l'armée se trouva de 5350 hommes, entrerent dans la Province d'Otrante, s'y emparerent de Matera, Ville Episcopale, sur le Canapro, où le peuple & la Noblesse unis contre les Espagnols, les reçurent avec joye. Ils se rendirent aussi facilement maîtres de la Principauté d'Altamure & du Duché de Gravine dans le voisinage de Matera, quoique situé dans la Terre de Barri.

La jalousie du commandement

brouilla Vaglio & Criſtiano, qui enflé par ſes ſuccès, vouloit peut-être aller de pair avec Vaglio. Leur diviſion alla ſi loin, que Criſtiano aſſiégea Vaglio dans Gravine. Le Duc de Guiſe qui en fut informé, envoya ordre à Criſtiano de lever un ſiége fait ſi mal à propos. De dépit, Criſtiano ſe retira à Altamure; où, toujours favoriſé de la fortune, il repouſſa, & battit le Comte de Converſan qui étoit venu l'y aſſiéger. Ce Comte ayant été joint par le Duc de Martina, revint une ſeconde fois aſſiéger Altamure d'où étoit ſorti Criſtiano qui revint les attaquer, les vainquit, & leur fit honteuſement lever le ſiége. Converſan ſe retira à Aquaviva dont il étoit Seigneur, & paſſa dans la Pouille, ne voulant plus ſe commettre avec Criſtiano,

1648.

Le Duc de Guiſe.

1648. Martina passa vers Otrante pour secourir les Villes qui étoient restées fidelles.

Le Duc de Guise.

La conjuration des Ecussons.

Mem. de Guis. l. 4.

Tant de succès flattoient le Duc de Guise ; s'il eût pû réunir toutes ses forces, & se mettre à leur tête, il eût bientôt soumis le reste du Royaume : mais comment eût-il pû quitter une Ville que sa seule présence contenoit, remplie de factieux & de traîtres, où l'or des Espagnols leur fournissoit des intelligences sans nombre ? Il seroit parvenu également à la réduction de tout le Royaume, s'il eût pû chasser les Espagnols des postes qu'ils occupoient devant cette Ville, & des trois Châteaux. C'étoit une entreprise difficile contre six ou sept mille hommes de vieux Soldats, commandés par des Officiers de réputation, & bien retranchés dans des postes fortifiés.

Les Espagnols comptoient toujours à la faveur de leurs espions dans Naples recouvrer inceſſament cette Ville. Sur la fin de Janvier, ils firent une tentative ſur deux des principaux poſtes qui les euſſent introduits dans le cœur de Naples. Ils devoient être ſecondés par tous leurs Emiſſaires qui montoient juſqu'à 20000. Pour ſe reconnoître, chacun d'eux devoit porter ſur ſoi un petit écuſſon, ſignal pour ſe joindre, & pour prendre le peuple par derriere. 1648. Le Duc de Guiſe.

Ces écuſſons n'étoient pas plus grands que la paume de la main, mais on étoit convenu du lieu où chacun devoit porter le ſien, & de ſe joindre pour faire des bataillons à l'improviſte, & tomber ſur les troupes du peuple. Le Duc de

1648. Guise veilloit avec une grande attention sur toutes les personnes suspectes ou inconnues. On surprit un Jardinier qui portoit une boëte: on l'arrêta; la boëte étoit remplie d'un très-grand nombre de ces écussons. Le Duc qui ne comprit pas ce qu'ils signifioient, & qui soupçonna quelque artifice, fit donner la question au Jardinier qui dénonça un Prêtre & deux Clercs tonsurés. On prit le Prêtre qui eut la constance de souffrir sans vouloir parler, comprenant qu'on le feroit également mourir. Le Jardinier & lui furent condamnés à mort : on les pendit au Marché, ayant quelques-uns de ces écussons attachés au cou; on fit envain dans les maisons des perquisitions pour trouver de ces écussons. Cette recherche ne servit qu'à donner lieu à

Le Duc de Guise.

à la plûpart de ceux qui la faisoient, de piller impunemént. 1648.

Le Duc de Guise.

Cette entreprise, quoique manquée, dut être pour le Duc de Guise une matiere à de profondes réflexions. Il ne pouvoit douter que les Espagnols n'eussent au moins 20000 hommes dans la Ville, disposés à les servir; & il avoit lieu de craindre qu'il n'y en eût même davantage. Que ne devoit-il pas redouter de tant d'ennemis secrets? Quel mauvais effet devoit produire le suplice d'un Prêtre dans un pays où la devotion & la superstition marchent toujours d'un pas égal?

La mort de ce Prêtre dans un Etat bien reglé Etoit très-juste, mais dans un gouvernement précaire, sous une domination équivoque, quelle impression ne faisoit-elle point sur

1648. les ames timorées ? De quel œil voyoit ce violement de l'immunité eccléſiaſtique, le Cardinal Archevêque, qui s'étoit déja plaint de pluſieurs entrepriſes faites contre ſa Juriſdiction, par rapport à la priſon de quelques Eccléſiaſtiques.

Le Duc de Guiſe.

On ne ſçait ſi Anneze avoit trempé dans cette conjuration. Quelque borné que fût le génie de ce Chef du peuple, il ſavoit cacher ſes deſſeins avec prudence. Il craignoit le Duc, & ſon ambition autant que ſa haine le conduiſoit par des voyes obliques auſſi cachées qu'artificieuſes. Feignant toujours un grand attachement pour les intérêts de la République, il donna avis à ce Prince, que dans le Couvent des Jacobins il y avoit des armes deſtinées aux Capenegres du Fauxbourg des

Ordonnances contre les faux Délateurs.

Mem. de Guiſ. l. 4.

Vierges, & même des gens cachés qui devoient les leur porter. 1648.

Le Duc de Guise.

Le Duc toujours en garde contre Anneze, & craignant que ce ne fût un prétexte pour piller ce Couvent, voulut en faire la visite lui-même : il trouva l'avis faux dans toutes ses circonstances, ce qui l'obligea de rendre une ordonnance qui condamnoit à mort tous ceux qui feroient des dénonciations dont ils ne pourroient fournir de preuves, parce qu'alors il seroit apparent qu'on ne les avoit faites que pour piller les maisons des Bourgeois, & troubler le repos de la Ville.

Le Greffier Calderino fut la premiere victime de la loi. Cet homme étoit encore en prison dans la Vicairie avec quelques autres, qui, comme lui, avoient

1648. trempé dans l'entreprise de Rosso contre le Duc. Il corrompit un Artisan pour dénoncer à Grassalo, Intendant général des prisons, trente Bourgeois qui, disoit-il, avoient fait une conspiration contre le Prince. Calderino esperoit se faire dans la suite un mérite auprès de lui, & obtenir sa liberté. Grassalo fit d'abord arrêter ces tente Particuliers, & en alla informer le Duc, qui, blâmant cette démarche, le menaça de la mort, si jamais pareille imprudence lui arrivoit.

Le Duc de Guise.

Cette dénonciation fut d'autant plus suspecte au Duc, que parmi ces trente Bourgeois, il reconnut les noms de deux qui l'avoient averti de la conjuration de Rosso. Il fit venir le dénonciateur, l'interrogea, l'étonna, le menaça, & lui pro-

mit la vie s'il disoit la vérité. Ce malheureux qui avoit cru que comme du tems de Mazanielle, il suffisoit de dénoncer quelqu'un pour le perdre, surpris qu'on lui demandât des preuves, se jetta aux pieds du Duc, & lui avoua que Calderino & un autre Prisonnier lui avoient donné cent écus pour faire cette accusation. Le Duc fit faire le procès dans les formes aux deux coupables. Ils avouérent tout, & furent pendus le lendemain devant la porte de la Vicairie avec cette inscription, *Calomniateurs & Perturbateurs du repos public*. Les trente Bourgeois furent mis en liberté.

1648.

Le Duc de Guise.

Le jour d'après, un autre homme eut le même sort. Il avoit accusé le Mestre de camp Mollo & Peppe Palombe, d'être d'intelligence avec les Espa-

1648. gnols. Il n'en put donner aucune preuve. Le Duc soupçonna que cette dénonciation n'étoit que trop fondée, mais il fut contraint, aux termes de son ordonnance, de laisser un libre cours à la Justice. Ces deux exemples firent cesser les fausses délations, & mirent en sûreté la vie des honnêtes gens. Tous ces supplices accumulerent le nombre des ennemis du Duc. Les parens des morts regardoient ces jugemens comme autant d'injustices, & les suppliciés comme autant de victimes sacrifiées à son ambition.

Le Duc de Guise.

Anneze n'ignoroit pas ces mécontentemens, & les fomentoit. Sa haine contre le Duc de Guise prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens; il vouloit toujours se venger d'a-

Intelligences d'Anneze avec les Espagnols. *Mem. de Guis. l. 4.*

voir été dépossedé de l'autorité souveraine par ce Prince. Il vouloit s'élever sur ses ruines, mais il craignoit, & se conduisoit avec beaucoup de prudence. Cet esprit artificieux se ménageoit avec tous les partis. En même tems qu'il témoignoit au Duc le plus grand attachement pour la République, il étoit en correspondance avec le Marquis de Fontenai à Rome, & avec D. Jouan au Palais.

1648.

Le Duc de Guise.

Il décrioit auprès du premier toutes les actions du Duc qui n'aimoit point ce Prince, & qui le desservoit en croyant suivre les intentions de la Cour de France : Anneze le flattoit toujours de faire déclarer pour elle le peuple de Naples, auprès duquel il exageroit son crédit. Il est certain que tout le menu peuple étoit attaché à Anneze

1648. par leur commune haine contre la Noblesse ; & Fontenai confondant la populace avec le reste du peuple, étoit persuadé qu'Anneze pouvoit tout dans Naples.

Le Duc de Guise.

D'un autre côté, Anneze traitoit avec D. Jouan, & offroit de lui livrer le Tourjon, mais il mettoit ce service à si haut prix, qu'on balança dans le Conseil du Prince à l'accepter. Il demandoit un Duché de trente mille écus de rente, d'être la seconde personne de l'Etat, & d'avoir toujours une Compagnie de gardes entretenue. Cette derniere clause arrêtoit la négociation : le Conseil de D. Jouan ne croyoit pas que le recouvrement du Tourjon suffit seul pour se rendre maître de Naples, il attendoit l'occasion de faire réussir quelqu'autre entre-

prise ; & dans les dispositions où étoit Anneze, on croyoit être sûr de lui quand on le voudroit. On differoit donc à conclure, & Anneze ne pressoit pas, ce délai convenant à son caractère défiant & irrésolu. 1648.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise n'ignoroit rien de la manœuvre d'Anneze dont les Secretaires vendus depuis long-tems à ce Prince, lui découvroient tous les secrets, & lui mandoient le contenu des lettres qu'Anneze recevoit, & où en étoit le traité. Ces avis inquiétoient le Duc : la perte du Tourjon étoit pour lui de la plus grande conséquence. Ce poste eût introduit les Espagnols dans la partie de la Ville la plus dangereuse, & il eût fallu y faire de nouveaux retranchemens pour la couvrir contre l'ennemi. Le Prince

1648. dissimulant toujours, cherchoit les moyens de prévenir Anneze, & de l'immoler à sa sûreté.

Le Duc de Guise.

Emotion du peuple contre la Noblesse.

Mem. de Guis. l. 4. Lor. Rep. de Naples.

Anneze, ennemi caché du Duc, étoit plus dangereux pour lui que s'il l'eût été à découvert. Il saisissoit sans danger toutes les occasions de lui nuire, & en substituoit toujours de nouvelles. Ce Prince suivoit son projet de réunion avec la Noblesse : il étoit sans cesse en liaison avec elle : il pressoit les Seigneurs de rompre leurs fers, & de venir prendre leur rang dans la République en se déclarant pour elle. Il ne se cachoit plus même de ses sollicitations auprès d'eux. Eux-mêmes surpris de ses progrès, & ébranlés, firent dire au Duc qu'il achevât de chasser les Espagnols de devant Naples, & qu'aussi-tôt ils

embrasseroient son parti. 1648.

Anneze en fut informé. Epouvanté d'une nouvelle qui va faire triompher son ennemi & renverser tous ses desseins, il la fait répandre parmi la populace, qui sur le champ se souleve contre le Duc, s'assemble en armes au nombre de douze cens, & va à dix heures de nuit se ranger en bataille dans la place qui étoit devant son Palais : il y en eut même d'assez furieux pour proposer de tuer ce Prince comme leur ennemi capital, ami & protecteur de la Noblesse.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise n'avoit pas encore couru de si grand danger : cinquante de ces séditieux entrent dans son Palais, passent jusqu'à sa chambre ayant à leur tête un Recolet. Le Duc le mene dans l'embrasure d'une

1648. fenêtre pour lui donner audience. Le Moine croyant que le

Le Duc de Guise.

Duc le craint, parle avec une hardiesse insolente, lui dit que le peuple fidele de Naples veut être vengé de toutes les injures qu'il a reçues de la Noblesse ; qu'il faut qu'il envoye dans les Provinces des ordres aux Chefs du peuple pour égorger les Gentilshommes qu'ils tenoient prisonniers.

Le Prince tâche avec douceur de ramener le Recolet, qui, plus audacieux, lui reproche la mort de Santis, sacrifié à la haine de la Noblesse. En même tems, il met la main dans sa poche comme pour en tirer quelque chose. Le Duc alors rappellant toute son intrepidité, lui saisit la main, appelle son Capitaine des gardes, & fait fouiller le Recolet à qui l'on

trouve un grand coûteau en forme de bayonnette. Tous les Gardes du Prince accourent, chassent les cinquante hommes qui ignoroient peut-être le dessein du Recolet. On met le Moine en prison; & cette populace qui craint le reste du peuple entiérement attaché au Prince, se retire. 1648. Le Duc de Guise.

Deux jours après, le Duc renvoya le Recolet dans les prisons de l'Archevêché, en mandant au Cardinal qu'il respectoit ses droits, & qu'il lui laissoit le soin de punir ce Moine insolent & criminel. Le peuple qui apprit le lendemain le péril qu'avoit couru le Duc, applaudit à sa fermeté.

Affaires de l'Abruze. *Mem. de Guis. l.* 4. *Mod. t.* 3. *c.* 14.

Dans les Provinces, les succès étoient variés. Depuis qu'on avoit perdu la communication

1648. avec Rome, les affaires de l'Abruze étoient d'une grande importance; la réduction de cette Province rétablissoit cette communication. Aquila la Capitale étoit toujours au pouvoir de la République. Les habitans en avoient chassé le Gouverneur général Pignatelli qui les avoit traités trop durement. Le Duc de Castelnove, de la maison des Caraffes, & le Baron Antonio Quinti, attachés au parti des Espagnols, s'entremirent pour ramener Aquila à l'obéissance. Pignatelli, jaloux du crédit & du pouvoir qu'ils alloient acquerir dans son gouvernement, les rendit suspects à D. Jouan, en lui faisant entendre qu'ils étoient partisans secrets du Duc de Guise. Il fit plus: Castelnove étoit en querelle avec Cantelme, Prince

Le Duc de Guise.

de Petorano. Pignatelli prit 1648.
parti pour Cantelme, & poussa
si vivement Castelnove, que Le Duc de Guise.
Castelnove indigné se révolta
contre le Roi d'Espagne, & se
fit Chef des rebelles de l'Abruze.
Il en donna avis au Marquis de Fontenai qui écrivit en
sa faveur au Duc de Guise. Ce
Prince envoya aussi-tôt à Castelnove le brevet de Mestre de
camp général des deux Abruzes : ainsi ces deux Provinces
étoient presque soumises à la
République. Le Château d'Aquila & la Ville de Pescara tenoient seuls pour l'Espagne.

Le Marquis de Fontenai y envoya encore le Marquis de Palombara, de la maison de Savelli, & Tobie Palavicini qui avoit servi en qualité de Maréchal de camp dans les armées de France. Fontenai obtint

1648. pour eux des commiſſions du Duc, & recommandoit à ces Seigneurs de n'avoir aucune intelligence avec ce Prince. Fontenai par cette manœuvre vouloit avoir dans l'Abruze un parti qui ne dépendît que de lui, & s'en faire honneur à la Cour de France; mais ces Seigneurs tenant leurs brevets du Duc, mépriſerent les ordres de Fontenai, agirent pour la République, & s'entendirent toujours avec ce Prince.

Le Duc de Guiſe.

D. Jouan de St Severin, d'une des premieres maiſons du Royaume, mécontent des Eſpagnols, prit les armes pour la République, & fit en Calabre de très-grands progrès. Le Duc de Guiſe lui envoya les patentes de Préſident & de Capitaine général de la Province.

Les affaires de la Républi-

1648.

que n'allerent pas si bien dans la Terre d'Otrante qui est une partie de la Pouille. Le Comte de Conversan réduisit Nardo vers le 26 de Janvier. Il traita avec une grande rigueur les habitans & même le Clergé qui avoit agi de concert avec eux. L'importante Ville de Leccé accepta l'amnistie que D. Jouan avoit fait publier, & reçut le Mestre de camp général Spinola : enfin, le Duc de Martina qui s'étoit sauvé de Calabre, étant passé dans la Pouille, y assembla 800 hommes, courut au secours de la Citadelle de Tarente que Cristiano pressoit, y entra par la porte des champs, tomba sur les Assiégeans, les battit, & recouvra la Ville : c'étoit le premier échec qu'avoit reçu Cristiano.

Le Duc de Guise. Affaires de la Pouille. *ibid.*

1648.

Le Duc de Guise.

La fête de la Chandeleur.

Mem. de Guis. l. 4. Loredan.

Le 2 Février.

Comme les avantages des Chefs de la République l'emportoient sur ceux des Espagnols ; le Duc de Guise s'applaudissoit des heureuses nouvelles qu'il recevoit des Provinces. On peut dire qu'il régnoit absolument dans Naples, où il étoit obéi, craint & respecté autant qu'un Roi. Le jour de la Chandeleur il voulut, pour ainsi dire, tenir Cour pléniere, assembler tout ce qu'il y avoit de Noblesse & d'Officiers dans Naples, surtout les Dames de cette superbe Ville. Il falloit pour les avoir, les engager à se trouver dans une Eglise. Les cérémonies de la fête permirent qu'on les y invitât. L'Eglise de sainte Marie du peuple, l'une des plus belles de Naples, fut choisie. Le Duc avoit nommé pour en être

Recteur le Pere Capece, son Confesseur, pour qui il avoit obtenu du Cardinal Archevêque la permission d'y officier en habits pontificaux. C'étoit comme un présage de l'exécution de la promesse que ce Prince avoit faite à ce Pere, de le nommer à un Evêché.

1648.

Le Duc de Guise.

L'assemblée fut nombreuse & magnifique. Toutes les femmes s'y rendirent vêtues superbement. Le Duc y assista plus paré encore de sa bonne mine, que de la richesse de ses habits. Sa musique s'y trouva: le Pere Confesseur officia avec pompe & dignité. Le Duc fut moins occupé de la devotion du jour, qu'à regarder & à observet les femmes qui toutes avoient les yeux sur lui.

Après la Messe, il dit qu'il donnoit pour la beauté la pré-

1948. férence à la femme de D. Carlo Gaëtan, l'une des plus belles personnes du Royaume. Elle le sçut, & sa vanité n'en fut pas peu flattée, croyant que c'étoit un titre pour obtenir tout ce qu'elle souhaiteroit de ce Prince : elle lui fit demander pour son mari la Charge de Capitaine de ses Gardes ; mais l'amour du Duc pour la sœur de Liéto ne lui permit pas d'accorder cette grace, quoiqu'il eût été ce semble, plus avantageux à ce Prince d'y avoir un homme de cette naissance, que Liéto dont les seules qualités étoient la complaisance & la flatterie. Pour adoucir son refus, il envoya à D. Carlo un brevet de Général des armes dans une des Provinces du Royaume.

Le Duc de Guise.

Après la cérémonie, on re-

çut l'agréable nouvelle que la Galere Capitane de l'eſcadre des Eſpagnols étoit venue ſe rendre au peuple. Jeannetin Doria qui la commandoit auſſi-bien que toute l'eſcadre, ayant abordé à Pouzzol, en ſortit avec tous les Officiers pour aller entendre la meſſe. Les Forçats ſaiſirent ce moment pour ſe révolter: ils mirent aux fers le peu de Soldats qui étoient reſtés ſur la galere, & cinglerent vers Naples où ils la firent échouer à la pointe du Poſilipe. Ce fut une grande joye pour le peuple: comme cette galere étoit en mauvais état, le Duc la fit rompre, & mit en liberté tous les Soldats. Il trouva pluſieurs Turcs parmi ces Forçats: comme il en avoit déja un aſſez bon nombre des deux autres galeres qui étoient venues auſſi

1648.

Le Duc de Guiſe.

La galere Capitane ſe rend au peuple.

Mem. de Guiſ. l. 4. Mod. t. 3. c. 14.

1648. pour se rendre au peuple, il en composa une Compagnie de 150 Turcs dont il tira de grands services. Il en fit Capitaine un Espagnol nommé Salent.

Le Duc de Guise.

Le Duc de Guise & Anneze attentent sur la vie l'un de l'autre.

Mem. de Guis. ibid.

Mod. ibid.

L'inimitié croissoit de jour en jour entre le Duc & Anneze: Anneze excitoit de tems en tems des séditions où il esperoit que le Duc périroit, mais il cachoit si bien son jeu, qu'il n'y paroissoit jamais à découvert. Il ne cessoit d'écrire à Rome, que le Duc étoit l'ennemi du peuple, qu'il ne ménageoit que la Noblesse, que tout le monde étoit mécontent de lui, & qu'on étoit résolu de le destituer. Les Ministres prévenus pour Anneze, ajoûtoient foi à ses avis. Il suscita vers ce tems-là un soulevement entre les Lazares & les Capenegres; le Duc y courut, & à sa vue tout se

calma. Effet ordinaire de la préfence de ce Prince qui frappa avec fa canne quelques-uns des plus emportés, & dans un moment remit tout dans le devoir. 1648. Le Duc de Guife.

Perfuadé que par ces funeftes complots, toujours renaiffans, Anneze parviendroit tôt ou tard à le perdre, ou à faire dans Naples un foulevement général concerté avec les Efpagnols, le Duc de Guife réfolut de le perdre à quelque prix que ce fût. Il ne pouvoit douter de fon crime, puifque fon Capitaine des gardes avoit inftruit le Duc du commerce d'Anneze avec D. Jouan, des lettres qu'il en recevoit, même de leur contenu. Ce Capitaine avoit indiqué au Duc la caffette où Anneze les ferroit. Le Duc dans une conférence fe-

1648. crette qu'il eut avec cet Officier, lui proposa de délivrer sa patrie d'un ennemi si dangereux. Il y ajoûta de magnifiques promesses, & lui dit qu'il falloit poignarder ce traître. Le Capitaine craignant les suites d'un pareil coup, & d'être sur le champ poignardé par les Soldats d'Anneze, offrit de l'empoisonner si le Duc vouloit lui fournir le poison. Le Duc à son tour, rejetta cet expédient, qui, s'il eût transpiré, l'eût rendu exécrable à tous les Napolitains. En le voyant capable d'un tel crime, ils eussent perdu toute la confiance qu'ils avoient en lui.

Le Duc de Guise.

On choisit un autre moyen presqu'aussi violent que le premier, mais qui avoit une apparence de justice. Le Duc alloit souvent visiter le Tourjon: chaque

que fois qu'il y venoit, Anneze l'accompagnoit jusqu'à la derniere porte. Il fut arrêté que les Capitaines Damoré, Longobardo & Rito suivroient le Duc dans cette visite; que lorsqu'Anneze seroit sur la porte, ils se jetteroient sur lui, le tireroient hors du Tourjon, & lui couperoient la tête. Le Chevalier de Fourbin avec trente Cavaliers devoit les soutenir, & le Capitaine des gardes d'Anneze devoit aussi-tôt se saisir des lettres originales de D. Jouan pour les donner aux trois Capitaines, qui, après l'exécution, devoient les montrer, & les lire au Marché pour prouver les trahisons d'Anneze & combien il méritoit d'en être puni.

1648.

Le Duc de Guise.

Ce projet, quoiqu'assez bien concerté, avoit ses difficultés.

1648. Il falloit que le Capitaine des gardes quittât Anneze pour aller s'emparer des lettres ; que les gardes d'Anneze le laissassent tuer impunément, qu'ils ne voulussent pas le venger, & que la populace, qui lui étoit si dévouée, perdît tout d'un coup la prévention où elle étoit pour lui, & ajoûtât foi aux écritures qu'on lui montreroit. Il y avoit apparence que cette scéne ne se passeroit pas sans effusion de sang, mais elle manqua par une voye que le Duc de Guise n'avoit pas prévue.

Le Duc de Guise.

Parmi les Officiers qui lui étoient arrivés depuis peu de Rome, il y avoit le Baron de Rouvrou, Gentilhomme-Normand. C'étoit un avanturier qui avoit de l'esprit & du service, homme hardi, même déterminé, mais sans jugement,

ſans mœurs, joueur, eſcroc & débauché. Le Duc de Guiſe lui avoit ſauvé pluſieurs fois la vie dans de mauvaiſes affaires qu'il s'étoit faites. Il l'avoit reçu auprès de lui, comptant qu'après les ſervices qu'il lui avoit rendus, il lui ſeroit fidéle. Les ames baſſes ſont incapables de reconnoiſſance. Rouvrou perdu de dettes, n'étoit ſenſible qu'à l'intérêt. Il s'étoit attaché à Rome au Comte d'Ognate : les Miniſtres d'Eſpagne l'avoient corrompu pour leur ſervir d'eſpion auprès du Duc de Guiſe, moyennant 500 liv. par mois. Ils l'avoient auſſi chargé de s'unir avec Anneze: il s'acquittoit parfaitement de ces deux commiſſions.

1648.

Le Duc de Guiſe.

Rouvrou pénétra l'entrepriſe par les mouvemens qu'il vit faire au Chevalier de Fourbin

1648. & aux trois Capitaines, peu de tems avant la visite que le Duc alloit faire au Tourjon. Il en donna aussi-tôt avis à Anneze qui reçut le Prince à l'ordinaire, mais qui, au lieu de l'accompagner lorsqu'il sortoit, feignit une indisposition, & resta dans le Tourjon au milieu de ses gardes. Le Duc connut qu'Anneze avoit été averti, mais sans savoir sur qui jetter le soupçon : il renonça à l'entreprise, & remit sa vengeance à une occasion plus facile & plus favorable.

Le Duc de Guise.

FIN

Du troisiéme Tome & neuviéme Livre.



